

HENRI LEBEAU

OTAHITI

Au Pays de l'éternel Été



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A
MADAME CÉCILE MARILLIER

« La façon dont ils furent traités dans cette île était telle qu'elle poussa un des canonniers du bord à former le plan d'y rester pour y vivre ; mais on le découvrit avant qu'il ne pût mettre son dessein à exécution. Il était Irlandais de naissance, et avait navigué dans la marine hollandaise. Le Capitaine Cook le prit à Batavia au retour de son premier voyage, et depuis il avait toujours été avec lui. Jamais il n'apprit qu'il eût aucun ami ou parent, capable de l'attacher à quelque point particulier du monde. Toutes les nations étaient les mêmes pour lui. Où donc un tel homme pouvait-il être plus heureux que dans une de ces îles? Là, dans un des plus beaux climats de la terre, il pouvait jouir non seulement du nécessaire, mais de tout le superflu de la vie, dans le confort et l'abondance. »

(Capitaine COOK, 2^e voyage de découverte).

INTRODUCTION

Dans les pages qui suivent, je me suis efforcé de donner à ceux qui n'ont pas vu Tahiti une idée aussi exacte que possible des réalités, triviales autant que poétiques, qui s'offrent à l'observation du voyageur de quelque culture qui arrive de nos jours dans cette île charmante sans idée préconçue et sans autre intention que de regarder objectivement ce qui s'y passe. Tout le monde en France a entendu parler de Tahiti, et même en parle : il n'est pas chez nous de petit bourgeois, à peine frotté de littérature qui, s'il vous arrive de mentionner ce nom dans une conversation, ne fasse aussitôt comme automatiquement, et avec le même sourire entendu qu'ont les globe-trotters quand ils évoquent entre eux les passe-temps du Japon, allusion aux charmes de l'amour dans l'île paradisiaque où les jeunes filles ne se promènent que couronnées de fleurs. A cette vision peu chaste qu'ils entretiennent une fois pour toutes dans leur esprit, s'arrête d'ailleurs leur connaissance de la Nouvelle-Cythère. C'est qu'en réalité, l'image que les Français se font de ce pays a été créée et popularisée chez eux par le roman de Loti, qui est une œuvre d'imagination. Aucun livre n'a été publié en Europe, sur Tahiti, de nos jours, qui puisse renseigner ceux qui n'ont pas eux-mêmes visité l'île.

Les anciens navigateurs, Cook, Bougainville, et les missionnaires, protestants et catholiques, ont publié en leur temps des récits de leurs découvertes ou de leur apostolat dans les îles. Si ceux-ci avaient l'esprit trop rempli de préoccupations confessionnelles pour pouvoir, en même temps que juger impartialement la vie et les mœurs tahitiennes dans leurs manifestations de l'époque païenne, s'intéresser en artistes à la beauté des paysages, il est vrai qu'on trouve chez les premiers l'exactitude de vision et la précision de style qui semblent avoir été un don commun à tous les hommes marquants du XVIII^e siècle et rendent la littérature de voyages de cette époque si supérieure à celle de nos jours. Ces fortes qualités, et plus encore l'héroïque personnalité qui y transparaît à chaque page, prêtent aux livres de Cook, en dehors de leur valeur proprement scientifique, tout l'intérêt d'une œuvre d'imagination : ils passionnent comme un roman. Mais Cook écrivait dans le dernier quart du XVIII^e siècle ; depuis ce temps Tahiti a beaucoup changé. La population a diminué dans des proportions telles qu'elles font pressentir l'extinction totale de la race indigène dans un avenir prochain ; l'influence des missionnaires a eu pour effet d'arracher les rares survivants à leur ancien genre de vie, à leurs passe-temps de demi-sauvages

oisifs et voluptueux, sans réussir à leur rien communiquer de l'activité, de l'énergie, du sérieux qui permettent aux civilisations européennes de vivre et de progresser. Des blancs tarés, venus de tous les coins du monde, ont lentement infusé aux indigènes les maladies et les vices que des sociétés plus nombreuses, perpétuellement rafraîchies par des apports nouveaux et sains, peuvent supporter sans périr, mais qui devaient fatalement être meurtriers dans ces petits milieux fermés que sont les îles, éloignés du reste du monde, presque sans communication avec le dehors. Aussi, bien qu'au fond l'âme tahitienne soit sans doute restée la même, puérile, instinctive, sensuelle, incapable d'effort et de progrès, a-t-on peine à reconnaître dans les grands corps mous, au regard atone, qui vous regardent avec une espèce d'hébétude passer devant leurs cases, au bord de la mer, sous les hauts cocotiers et le ciel splendide, les derniers restes des foules guerrières et joyeuses qui assaillaient comme des forcenés l'*Effort* et la *Résolution*, les hommes pour voler les marins anglais, les femmes pour les séduire. Le pittoresque humain de Tahiti a presque disparu, le spectacle enchanteur, espèce de miracle historique en son genre, comme le miracle grec, ont d'autres ont pu être témoins (de beaux êtres humains — qu'ils fussent sauvages, peu importe — parfaitement à leur aise dans une nature perpétuellement charmante), a fait place à une pénible décadence. Pourtant, telle est la puissance dominatrice du génie que lorsqu'un homme est doué, comme l'était Cook, d'un fort tempérament, il reste toujours un peu de lui, et sa vision des choses ne peut être banale. Bien que Cook n'eût rien d'un littérateur, et peut-être précisément pour cette raison, il a su comprendre d'une certaine façon simple et juste ce qui, dans la beauté de Tahiti, est éternel. Certains passages de son livre, malgré la différence des époques, et probablement à cause de la parfaite sincérité, sans apprêt, qu'il a apportée à décrire, peuvent même aujourd'hui évoquer pour un lecteur lointain ce qui fait le vrai charme de ce pays de l'éternel été, dans son état actuel.

Pour moi, je m'estimerai satisfait si je réussis à le faire sentir à mes lecteurs, ce charme, en même temps qu'à leur donner une idée juste de ce qu'un de leurs contemporains, soucieux de véracité et amoureux de la nature, débarquant à Tahiti cent trente-sept ans après Cook, y découvre en observant de son mieux ce petit monde lointain. Pas plus qu'une œuvre littéraire d'imagination pure, je ne prétends ni ne désire faire un travail de stricte documentation, ethnographique ou scientifique ; je veux seulement tenter de donner à ceux de mes compatriotes, qui ne peuvent espérer de voir jamais Tahiti autrement que par les yeux d'autrui, une impression exacte du pays, en leur racontant ce que j'ai vu. Je souhaite qu'ils puissent trouver dans ce simple récit de voyage un peu de la couleur et de l'atmosphère qui m'ont paru être celles des choses de là-bas. Comme j'ai passé à Tahiti tout juste six semaines, en y comprenant le temps que je consacrai à la visite de Moorea, l'île voisine, il ne m'était guère possible d'apporter autre chose que des impressions. Je n'ai pu me mêler à la vie des Tahitiens assez longtemps pour bien étudier leur psychologie, mais si sur bien des points il n'a pas été en

mon pouvoir d'approfondir les choses, j'ai pu au moins constater et je puis montrer aujourd'hui, je pense, que la notion qu'on s'en fait généralement en France est tout à fait fausse.

L'écueil d'un récit de voyage tel que celui-ci, c'est qu'il est difficile de n'y pas verser fréquemment dans la description banale, dans l'exotisme facile. Pareil écueil est d'autant plus malaisé à éviter en parlant de Tahiti que, dans cette petite île peuplée seulement, en dehors des fonctionnaires européens, de quelques milliers de pauvres indigènes à demi dégradés, le côté « observation humaine » est nécessairement des plus restreints. Le pittoresque des êtres, leur intérêt psychologique n'y sont point une ressource, une matière à exploiter : c'est la beauté grandiose de la nature, le charme du climat, l'atmosphère voluptueuse dans laquelle s'y écoule la vie qui seuls sont la chose essentielle, qu'il faut essayer d'évoquer. Là réside la véritable poésie des îles polynésiennes, la poésie des mers du Sud qui a trouvé en Gauguin un artiste capable d'en jouir et de la rendre par son pinceau. Mais quel écrivain imaginera des notations adéquates pour exprimer le silence spécial, semblable à nul autre, des paysages océaniques, le sentiment de solitude profond et rafraîchissant qu'on y éprouve ? Qui réussirait à faire vivre dans des mots ces beaux souvenirs poétiques dont ne cesseront de s'enchanter ceux qui ont visité les îles du Pacifique : un cortège indigène se rendant à l'église ; le chant d'un récolteur d'eau de palme dans les hautes branches d'un cocotier, s'élevant dans le silence planétaire du midi tropical et accompagné au loin par le mugissement des brisants ; par une nuit de lune, le frémissement mouillé des grandes palmes qui, l'orage passé, dans l'air mort, laissent tomber à longs intervalles l'eau dont elles sont chargées, faisant résonner toute la grève comme sous un bruit d'averse ?

Si ces pages ne suggèrent que rarement, ou point du tout, des impressions de beauté ; ou si elles n'en suggèrent que là où je parle uniquement de ce que la nature a fait pour l'île, du beau ciel, du climat, de la lumière, de la joie surtout qu'y crée la présence de la mer tropicale, toujours voisine, sans oser insister sur l'œuvre des hommes, qu'on ne me fasse point un reproche de pessimisme, qu'on n'en rejette point la faute sur une tendance à regarder de préférence la face déplaisante de la réalité. Il n'est que trop vrai, hélas ! qu'en dehors de leurs beautés naturelles il n'y a plus grand chose à admirer à Tahiti, ni dans les îles voisines ; et si quelque homme souhaitant de se brouiller définitivement avec l'Europe m'était connu, un homme désireux de perdre toute illusion sur le résultat produit par la civilisation que propagent les Européens et par le mélange des diverses races, ce n'est même pas au Congo belge, c'est à Tahiti que j'aimerais l'envoyer.

I

LE PACIFIQUE AUSTRAL

L'époque héroïque et poétique des mers du Sud n'est plus ; non seulement il n'y a plus de pirates ; même on n'y affrète plus ces pittoresques schooners, limiers du Pacifique à la chasse du coprah et des perles, qui permirent à Stevenson de savourer, en de longues navigations sans hâte, ce qu'il appelle « le vrai temps du Pacifique » : les jours parfaits, les nuits glorieuses. Actuellement les archipels principaux sont reliés par les grandes lignes de navigation aux ports d'Amérique ou d'Australasie. D'archipel à archipel il est très difficile de se rendre, vu qu'il n'existe pas de l'un à l'autre de service régulier et qu'on ne trouve plus comme jadis de capitaines marchands, un peu écumeurs de ces mers où ils accomplissaient d'immenses voyages, prêts à vous accepter comme compagnon de traversée. Dans l'intérieur d'un même archipel, celui des Iles de la Société, par exemple, de jolies goélettes à voiles vont à intervalles réguliers d'île en île, mais leurs voyages, auxquels il faut payer fort cher pour participer, ont un caractère purement commercial qui en exclut à un pénible degré tout élément d'aventure. Le voyageur poète qui arrive aujourd'hui dans ces mers lointaines avec l'espoir d'y naviguer désormais avec quelque imprévu découvre à regret que le seul moyen d'effectuer n'importe quel déplacement, là comme dans les pays de civilisation moderne et prosaïque, est d'acheter un billet à un fonctionnaire, qui, en ces lieux, tient, par son extérieur, le milieu entre le policeman indigène d'une concession chinoise et un douanier américain.

Il y a plus. L'odieux touriste anglo-saxon sévit dans le Pacifique-sud comme en Extrême-Orient et sur les champs de bataille de l'Afrique australe. Généralement la traversée de la Nouvelle-Cythère, de San-Francisco à Tahiti, s'accomplit en compagnie de round-trippers américains qui vont s'offrir à Papeete, et dans quelques districts de l'île où un peu de mauvais anglais a pénétré, les mêmes fantaisies que leurs compatriotes, partis des rives puritaines de la Nouvelle-Angleterre, vont acheter beaucoup plus cher, mais moins loin, sur la butte Montmartre. Un court séjour à Tahiti apparaît aussi comme le voyage de noces idéal aux jeunes ménages d'Amérique. L'un d'eux, dont je fus pendant douze jours — douze jours de parfait beau temps sans apercevoir ni une voile, ni une fumée de navire — le compagnon de voyage dans ces régions de l'éternel été, me rappela, par le sans-gêne qu'il déployait quotidiennement dans l'étalage public de ses amours, ces couples évadés par douzaines de Budapest

qu'à certaines époques des trains spéciaux convoient aux plages de l'Adriatique à travers la romantique, pittoresque Croatie. C'est un trait de ressemblance de plus entre les Etats-Unis et l'Europe centrale, qui ont de si nombreux points communs.

La destruction de San-Francisco par un tremblement de terre, survenue le 18 avril 1906, eut au moins un heureux résultat : le 22 mai suivant, le navire *Mariposa*, courrier de Tahiti, sortit, vide de touristes, des docks de la ville en ruines. La perspective des calmes balsamiques propices à la lune de miel n'avait pas suffi pour faire affronter aux jeunes ménages yankees — à l'exception d'un seul, dont j'ai déjà parlé — les tempêtes de poussière qui s'élevaient des décombres : ces mêmes décombres avaient d'ailleurs enseveli et recouvraient l'argent que les round-trippers consacrent d'ordinaire à leurs expéditions. J'eus donc l'heureuse impression de m'embarquer presque seul pour Cythère. Le navire, finement construit et rapide, chauffé non au charbon, mais au pétrole de Californie, était propre comme une maison bien tenue, maison flottante au milieu du bain de lumière qu'est l'atmosphère équatoriale. Dès que se fit sentir l'alizé, on hissa à l'avant une voile : les toiles claquaient dans le vent, le bruit de la mer se déchirant contre l'étrave était, le jour comme la nuit, le seul perceptible. Délivré de l'abominable humanité des paquebots, je lus dans la tranquillité de dix journées toutes également splendides cet *Acheteur d'épaves* que Stevenson commença d'écrire alors qu'il errait pour sa santé dans le désert marin du Pacifique méridional, où un timonier suédois du bord me dit qu'il avait navigué dix ans sans voir ni un jour de mauvais temps, ni un navire.

L'entrée de Constantinople est un paysage de soleil levant : c'est le soir, à l'heure du couchant, qu'il faut sortir de la Porte d'or. Comme tous les rivages d'Occident, les montagnes de la côte californienne sont enveloppées de brume ; l'ensemble du paysage est beau, mais n'a pas l'harmonie des côtes méditerranéennes, ni même la grandeur imposante de l'entrée de New-York. A la sortie de l'Amérique comme à son entrée, on est frappé de l'immensité, de quelque chose de mal adapté à l'homme dans les lignes du paysage, qui semble fait pour des êtres plus grands que nature. Une mer verte, souvent houleuse, encercle la terre de Californie, patrie naturelle d'une humanité douce, amie des arts et de la volupté, ou d'un peuple de rêveurs, autre Sicile que devraient habiter des Grecs, des Sicules ou au besoin des Turcs, mais que l'âpreté d'émigrants faméliques et d'hommes d'argent venus de tous les pays a mis au plus furieux pillage qu'il soit probablement possible de contempler à l'heure actuelle sur la planète. C'est un paradis naturel dont l'homme a fait un enfer, et qu'après tout on est heureux de quitter. Moins de deux jours, et les couleurs plus variées, plus chaudes, plus nuancées, du firmament et des eaux; à l'horizon de la mer, à l'aurore, ce « *banc du matin* » dont parle Stevenson, sorte de bande de nuages noirs qui occupe tout l'horizon du côté de l'Orient, où souvent l'on voit s'allumer avant l'apparition du disque solaire des feux qui évoquent l'idée d'un brasier

sous-marin qu'on aurait peu à peu extrait des eaux pour le rapprocher de la surface de la mer, révèlent aux yeux l'entrée d'un monde nouveau : la région des alizés du nord-est, où la navigation est si prodigieusement riche en impressions délicieuses et toujours renouvelées, malgré son apparente monotonie.

Le gaillard d'avant est toujours la partie la plus intéressante d'un navire : toute convention en est absente, et aussi, en dépit de la rudesse populaire de ses habitants, le féroce égoïsme qui se dissimule sous les manières polies et les marques factices de sympathie du salon des premières. C'est là que je fais le plus d'amis au cours des traversées ; de là aussi seulement, près du bossoir, on jouit vraiment du spectacle de la nuit en mer. Cette fois j'y fis connaissance d'un type intéressant de marin, un de ces hommes solides et bons que l'inconsciente férocité des politiciens britanniques a répandus de toutes parts à travers le monde, en obligeant à une émigration effrénée et effrayante toute la jeunesse forte et saine de l'Irlande. Comme ce canonier qui avait voulu quitter le bord de Cook pour mener la vie des îles, il était né en Irlande où, près des ruines d'une vieille abbaye, à l'endroit où en remontant la rivière s'arrête la marée, sur la côte occidentale de l'île, étaient enterrés ses parents. A l'âge de dix ans, il était venu aux Etats-Unis, avait longtemps navigué dans la marine américaine, puis au commerce. Quelle différence entre cet homme de l'ouest irlandais, où même dans la population paysanne, par suite des circonstances historiques, l'atavisme a fait d'une certaine distinction aristocratique un trait de race, et un Yankee pur sang ! Il était pourtant un exemple, entre tant d'autres, de l'étonnant renforcement du caractère, de la sublimation des énergies latentes que produit chez l'homme du vieux monde le milieu et peut-être aussi l'atmosphère excitante, électrique des Etats-Unis, car, avec plus de bonté bienveillante qu'on n'en rencontre d'ordinaire là-bas, et des manières extérieures plus douces, il avait l'énergie, la décision, le sens pratique des Américains de race. Même son parler avait quelque chose de composite : je l'aimais pour son étrangeté. Il avait l'accent nasal et la parole entre les dents des Yankees, mais sa voix était élégante et douce comme les voix irlandaises.

Des poètes ont parlé des nuits de la Perse, les belles nuits méditerranéennes de l'Espagne et de l'Italie sont célébrées dans tous les guides, mais qui décrira la nuit équatoriale au sein de l'immense océan, embaumée par le souffle régulier, incessant de l'alizé, pareil à un fleuve de parfums ? Elle succède vite au jour, moins vite pourtant qu'on ne l'apprend dans les traités de cosmographie élémentaire : sous les tropiques, il se produit souvent à l'horizon, après que le soleil a disparu, des allumages subits et prolongés, ignorés sans doute des astronomes, impossibles à rendre pour les peintres. Je me rappelle un grand lac mauve, d'une tendresse divine, inconnue au ciel de chez nous, qui s'étendait entre les derniers reflets du soleil couché et un immense nuage blanc au sommet duquel la lune à son premier quartier se détachait dans le ciel, ce que Stevenson appelle un « ventre d'argent » occupant la partie du disque encore non brillante.

Dans les mers moins méridionales on n'aperçoit pas cette lueur qui, s'ajoutant à la partie alors éclairée, complète le disque de la lune, et est assez lumineuse pour permettre d'apercevoir le contour des montagnes. Une longue liane rougeâtre traînait encore dans le ciel. Cette nuit-là, le navire avança durant des heures au-devant d'une masse de nuages blancs, gigantesque, qui semblait reculer devant lui et nous barrer la route.

L'Irlandais connaissait admirablement la carte du ciel ; plusieurs fois il me dit, au cours de la traversée, qu'il sentait que les étoiles et les mondes lumineux qui éclairent la nuit tropicale faisaient partie de sa substance. Les vagues en revanche, sillons de ces plaines humides du Pacifique, toujours embaumées du souffle de l'alizé, toujours étincelantes, toujours pareilles, n'étaient pour lui matière qu'à gagner sa vie : il ne les aimait pas, le bruit saccadé, répété à intervalles réguliers, de la mer venant se briser contre l'étrave, troublait son sommeil, sur l'avant, dans le poste. A l'inverse de son compatriote du temps de Cook, il aurait préféré au pays de l'éternel été la vie dans une campagne tranquille de l'Irlande ou de la Bretagne, dont je lui avais parlé comme assez semblable à son pays, au milieu d'êtres et d'objets familiers, avec des saisons changeantes. Il me racontait cela durant les nuits magnifiques, tard prolongées sur le gaillard. A mesure que nous avancions dans l'hémisphère sud, la Croix du Sud apparaissait plus haut dans le ciel, accompagnée des Centaures, deux belles étoiles splendides dont on ne peut la séparer et qui brillent avec elle dans la mémoire de ceux qui l'ont vue. Et je songeais à ce marin de Tasmanie, qui, dans l'Océan Indien où je le rencontrai, avait la nostalgie du ciel austral : pour lui — peut-être avait-il raison — la voûte céleste aperçue de ce côté du monde était, sinon plus constellée d'astres innombrables, du moins plus belle à contempler, plus sereine.

Au cours des journées — journées de ciel embrasé, d'océan brûlant, et pourtant rafraîchies du souffle de l'alizé — les deux impressions dominantes étaient celle de la douceur, balsamique, de l'air marin, pareille à celle d'un jardin de quelque Perse idéale, et celle de l'immensité, interminable, de cet océan, sans voiles, sans navires, toujours le même dans sa tranquillité. Deux grandes impressions qui s'unissaient pour se compléter. Pas d'autre vie dans ces mers de perpétuel beau temps que la fuite des poissons volants, et de temps à autre quelque oiseau de mer, noir ou blanc, plus souvent noir. Et toujours le souffle délicieux de l'alizé, qui généralement soufflait de l'est, et parfois du sud-est, dans ce cas avec plus de force. C'est la senteur subtile, le goût aux lèvres de ce vent qui seuls permettent de revivre, par l'imagination qui les rappelle, dans ces parages après qu'on les a quittés. C'est lui aussi, ce vent, semblant venir de régions élyséennes inconnues à la terre, qui fait naître cette curieuse sensation — je l'eus maintes fois en dix jours — de voguer, de cheminer dans un monde jusqu'ici totalement inconnu, pour ainsi dire sur une autre planète.

Et plus le navire rapide et propre avançait vers Tahiti, plus se faisait grand l'enchantement de ce monde marin, dominant expliquer le phénomène ? mais

pourtant il semble certain, et c'est une observation que me confirma pour sa part le commandant du navire, que dans le Pacifique du sud, au midi de l'équateur, le spectacle de la mer, le charme qui se dégage du vent et des eaux, sont plus ensorcelants que dans le nord du même océan : les nuits y sont plus belles, la température plus agréable et plus douce, les formes des nuages plus fantastiques, l'aspect du ciel plus délicat et plus varié. Le plus beau jour de la traversée fut celui où le *Mariposa* franchit la ligne, et c'est depuis lors surtout que j'ai remarqué dans le ciel des traînées de nuages d'une nuance infiniment délicate, les paysages de firmaments les plus extraordinaires. Dans ces mers on peut observer, pour la joie des yeux et même, n'est-ce pas ? l'enthousiasme du cœur, la façon si caractéristique dont le vent alizé groupe généralement les nuages dans le ciel : tout autour de l'horizon, ils sont rangés comme un bouquet de fleurs blanches disposées en cercle, où les sommets des corolles seraient à des hauteurs inégales, et éclairés en rose par le soleil.

Les archipels du Pacifique se composent, on le sait, de deux variétés d'îles : les unes, hautes et volcaniques, aux sommets enveloppés de nuages le plus souvent, telle Tahiti ; les autres, appelées atolls, formées d'un simple anneau madréporique battu à l'extérieur par les brisants et enfermant en lui une mer intérieure qui communique avec le Grand Océan par une ou plusieurs passes, d'accès ordinairement difficile. Les archipels d'îles basses, comme l'archipel des Touamotou, sont d'habitude des centres de perturbations atmosphériques : en ces régions de l'Océan l'approche de la terre est synonyme de temps incertain, tandis qu'au centre même du Pacifique, vers l'équateur, règne un éternel beau temps interrompu seulement par des ouragans, qui souvent font plus peur à qui les voit venir du fond de l'horizon que de mal en réalité, et par de rares cyclones. C'est ainsi qu'un soir venteux et désagréable — le premier mauvais temps depuis San-Francisco — nous annonça l'approche de Rangiroa, l'avant-dernier atoll des Touamotou du côté de l'ouest : un navire allant de San-Francisco à Tahiti passe généralement, s'il arrive de jour, entre cette île et sa voisine occidentale, point extrême en cette direction de l'archipel dangereux. Un vent de tous les diables mugissait au dehors comme je lisais, dans le salon d'entrée du steamer, le chapitre de Stevenson sur les Touamotou. L'atoll a inspiré à Stevenson quelques-unes de ses plus belles pages ; il a su, en des phrases précises et musicales, en exprimer la poésie : la beauté de son apparition, d'une joliesse divine, sa verdure luxuriante, l'éclat des nuits lunaires sur les grèves de corail, quand l'air est pareil à un bain de lait, et aussi le danger poignant des existences cramponnées à ces îlots, où toutes les manifestations de la vie sont si absolument marines, la terre étant là sans importance, le ciel et la mer tout. Le voyageur débarqué sur l'atoll s'étonne de s'y sentir sur un sol ferme ; il lui semble que deux sensations remplissent seules les heures : dans l'infini silence, le bruit du vent alizé dans les cimes des cocotiers et celui des brisants sur le récif.

Stevenson a raison de dire que la vue de la première île dans la mer du sud est une impression inoubliable, une expérience qui ne se répète pas, comme le premier amour ou la vue du premier coucher de soleil. Quand j'aperçus Rangiroa, l'éclatant soleil tropical des jours passés avait fait place à une jolie lumière, douce, bleuâtre, modérée. A quoi comparer la première apparition de l'île basse, aux extrêmes lointains de l'horizon, et à mesure que le navire s'en approche ? C'est quelque chose d'à part, qui ne ressemble à rien d'autre, dont il est aussi difficile de donner une idée à qui ne l'a vu, qu'il l'est de l'oublier jamais soi-même après l'avoir contemplé. C'est d'abord, au loin, comme une efflorescence à peine sensible, une poussée de plantes grêles et pâles au-dessus des plaines de la mer. Comme une lueur, on voit poindre dans le lointain les cocotiers minuscules, fondus dans une sorte de brume bleuâtre, puis ils grandissent, se précisent, et bientôt tout l'horizon apparaît bordé de leurs longues files, comme des rideaux de peupliers dans une vaste plaine. Je me suis rappelé à cette vue la plaine hongroise, et l'impression produite par les longues files d'acacias, découverts à l'horizon quand on approche d'un village après une longue marche dans la plaine sans maisons, dépourvue d'arbres. Petöfi, le poète magyar, a eu raison de dire que l'Alföld, sa patrie, est vraiment comme la mer : nulle autre plaine ne l'évoque au même degré.

Lorsque les cocotiers ont commencé de grandir à l'horizon, ils prennent l'aspect de petits bosquets, de berceaux de verdure, et bientôt après on aperçoit les longues et étroites grèves de sable où s'épuise le dernier effort des brisants. A mesure que le navire avance, on distingue mieux la configuration de l'île. L'eau du lac intérieur est assez agitée. Les cocotiers ont souffert d'un récent cyclone : à l'aide de la lorgnette on en découvre qui sont brisés, et d'autres dont les palmes sont flétries ; par endroits ils manquent complètement. On voit sur le rivage de gros blocs de rochers qui ont été soulevés du fond de la mer et déposés là par la force des lames. Nous longeons l'atoll de très près, sans y remarquer ni un être humain ni une habitation. L'impression de solitude de l'atoll est très émouvante, et plus encore l'idée que sur ces terres à fleur d'océan, formées d'insectes en putréfaction, sur ces récifs ingrats et dénués de tout, des êtres humains vivent, s'acharnant à lutter contre la mer, le temps, la famine menaçante.

Chose bizarre, ce ne sont pas des images marines, mais plutôt des réalités objectives appartenant aux continents qu'évoque l'île madréporique, cette chose si absolument océanienne, dans l'esprit si étrangement saisi par sa fantastique apparition qu'il cherche immédiatement des repères, des points de comparaison dans les aspects de la nature déjà contemplés auparavant. Le jour, l'île de corail, véritable chaussée marine, faisait songer Stevenson à une voie romaine traversant un marais ; une nuit, en la longeant sur son yacht, il eut la curieuse sensation de remonter un canal dont elle semblait le sentier de remorquage, étendue qu'elle était toute basse contre la ligne du ciel ; puis, une étoile rougeâtre s'étant levée à l'horizon, pareille aux signaux de la voie ferrée, l'impression changea, et ce fut comme s'il était en train de suivre un remblai de

chemin de fer. Moi, ce n'est point non plus aux îles de notre hémisphère que m'a reporté l'atoll, avec sa verdure brillante de cocotiers, c'est à la plaine d'Europe qu'embaument en juin les fleurs des acacias, cette puszta embrasée dont, comme là-bas, toute la vie est dans le vent et dans le ciel.

II

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Otahiti ! — « C'est Tahiti ! » Ces trois mots français sont la traduction du premier, mot tahitien par lequel les indigènes, il y a moins d'un siècle et demi, l'accompagnant d'une mimique endiablée de leurs avirons, désignaient leur île aux navigateurs européens dont les visages surpris trahissaient plus encore l'ahurissement émerveillé à la vue de leur découverte que l'embarras de savoir comment s'entendre avec ses habitants. C'est Tahiti, la ligne obliquement inclinée de ses montagnes rouges et vertes qui m'apparaît à l'aurore, avec l'aspect féérique qu'ont toutes ces îles le matin, avant le jour, plus qu'à aucune autre heure, cet aspect de rêve qui donnait à Stevenson, chaque fois qu'en ses croisières dans le Pacifique il arrivait en vue d'une terre nouvelle, la sensation de voyager, non pas dans un pays très lointain, très différent de son Ecosse natale, mais à une autre époque géologique de notre planète. Les montagnes qui s'élèvent abruptes de la mer sont recouvertes de la base au sommet d'une brousse épaisse ; elles apparaissent moins hautes qu'on ne se le figurerait volontiers. La douceur de l'air, le calme silence qui enveloppe l'île répondent bien à l'idée que l'on se fait du jardin du Pacifique, ainsi qu'on nomme Tahiti. C'est un profond et délicieux silence, non pas ce silence infini et presque effrayant de l'Islande, qui semble l'immobilité d'avant la création, mais la paix sereine d'un monde éternellement pareil à lui-même, où règne un calme qui ne finit pas. A l'ouest, les pics fantastiques de Moorea baignent dans une suffusion de nuances qu'il ne faut pas essayer de décrire. L'île-hôpital, dont la race finit de s'éteindre dans la pourriture, a l'irréalité surnaturelle de Thasos, l'île grecque, telle que je l'apercevais le soir avec Jérôme Tharaud, tandis que des mulets du couvent nous promenaient de compagnie au flanc de la presqu'île de l'Athos. Mais il y a dans l'air tahitien une douceur, une tiédeur tendre, une sorte de langueur toute particulière, qu'on ne trouve pas aux rivages méditerranéens.

« Quelle bande de moricauds ! » me dis-je à moi-même en apercevant de loin la cohue bariolée qui nous attendait sur le môle de madriers de Papeete. Des indigènes, assis ou debout dans des embarcations de forme variée, nous entouraient déjà à l'avant, avec une frénésie de gesticulation qui dépasse de beaucoup celle du Pirée et qui fit peur à Stevenson la première fois qu'il en fut témoin.

— « Eh bien ! dites donc, là-bas, qu'est-ce que vous faites ? », hurla le commandant américain à quelques métis de Chinois qui s'efforçaient d'accoster. « Ne voyez-vous pas que le navire n'a point d'échelle pour embarquer ? » Il avait dans la voix cette curieuse hostilité qui existe, latente ou furieuse, chez tout habitant d'un navire à l'égard de ce qui ne fait pas partie du bord, homme, bête ou chose. Nous allions lentement à quai : Papeete, à cette heure matinale, s'enveloppe d'un nuage de fumée légère qui est celle d'une multitude de petits feux allumés en plein air pour les besoins domestiques. La ville et ses environs ont beaucoup souffert du récent cyclone ; sur une petite île, située en rade, où il n'y a plus aujourd'hui que quelques cocotiers, il y en avait, paraît-il, toute une forêt, ainsi que plusieurs bâtiments. Sur les flancs des montagnes dominant la baie, plus bas aussi, au bord de la mer, les cocotiers forment d'épais bosquets. Par places, sur les pentes ou au sommet des premières collines, contreforts des hautes montagnes de l'intérieur, le sol de l'île, d'un rouge éclatant, apparaît, et cette teinte s'harmonisant pendant les heures chaudes du jour au vert des cocotiers et au violet de la mer, c'est, par excellence, la couleur caractéristique des paysages de Tahiti. Les colorations changeantes du ciel et des nuages, le profil à la fois gracieux et sévère de Moorea, la fine tiédeur, un peu torpide, de l'air font à Papeete un cadre enchanteur en singulier contraste avec la triste humanité qui y vit.

Groupés sur le quai, les voici tous, les modernes Tahitiens et leurs maîtres : indigènes, métis ou demi-blancs et fonctionnaires, ceux-ci en arrière des autres, dans des voitures européennes où les dames en toilette regardent l'accostage, en continuant les cancons de la veille. L'attente du seul navire qui apporte les nouvelles du monde a ici quelque chose de sérieux, même de pénétré : c'est un rite, que tous les gens « bien » pratiquent comme celui d'assister à la messe. Ainsi à Pondichéry, chaque après-midi de dimanche, sur la petite place d'où la statue du grand Dupleix regarde briser sur une plage mélancolique l'océan qui l'amena aux Indes, plein d'ambitieux projets, quelques voitures remplies d'une humanité toute pareille de fonctionnaires s'arrêtent et se groupent pour l'accomplissement d'un rite social du même genre, mesquin et grave, autour du petit kiosque où les cipayes de la police indigène font entendre leurs flonflons d'opéra-comique. Une nuée de fonctionnaires envahit le *Mariposa* dès son arrivée : cette arrivée est le grand événement de la colonie. On s'enquiert du résultat des élections en France, et du tremblement de terre de San-Francisco. Hélas ! où sont les six mille combattants dont Tupia, le ministre d'Oberea, la reine tahitienne amie du capitaine Cook, parla au grand Anglais ? Parmi les administrés de ces fonctionnaires, à peine plus nombreux qu'eux, dominent les têtes vaguement chinoises : les Célestes ont dû évidemment contribuer pour une bonne part à la corruption du type tahitien. Il est né d'eux et des femmes indigènes un nombre respectable d'individualités assez indescriptibles, qui tiennent, cocasse mélange, du gosse mal élevé et de l'ouvrier fainéant, traîneur de port. Mais pour le touriste étranger débarqué du rapide steamer au pétrole, la

surprise, le choc de la nouveauté est dans l'ahurissant contraste entre ce petit monde d'opérette et l'immense fourmilière américaine qu'il vient de quitter. C'est comique, que tous deux puissent exister à la même époque historique. Il faut que le monde moderne, quoique féroce, soit bien intéressant et un peu drôle, pour qu'on puisse aller en moins de quinze jours de Chicago à Papeete.

Pour éviter de paraître injuste envers des êtres bons et intelligents, êtres d'exception dans leur milieu, comme il s'en rencontre, heureusement, dans tout pays, je ne ferai ni la description ni la satire générale du petit, du minuscule microcosme social qu'est Papeete. La formule la plus exacte qu'on en puisse donner me fut suggérée par un commerçant de Brème, homme gros, osseux et mou comme tant d'autres de sa race, que je rencontrais parfois dans les jolies rues ombragées de la petite ville. Il l'appelait lui-même, la cité, « un mauvais lieu en plein vent ». L'Allemand se servit avec moi d'expressions plus énergiques, que j'ometts en considération des oreilles chastes. Que les temps sont changés depuis Loti, ou bien que la vision des artistes est différente de la réalité ! Jamais, durant tout mon séjour à Papeete, je ne vis rien de cette gaieté, de cette originalité que le mari de Rarahu, décrivant un soir de fête dans la ville, donne comme les traits caractéristiques de la vie de la petite capitale océanienne. La grande place est, chaque soir, un marché de chair de femme en mauvais état ; dans la rue des magasins chinois persiste, comme dans un bas quartier de Brest après une noce de matelots, un relent de débauche qui vient de finir pour recommencer bientôt. En dehors de quelques indigènes ou métis à l'aspect dégradé, rôdeur, on ne rencontre guère dans les rues, ombreuses ou ensoleillées suivant l'heure du jour, que de rares fonctionnaires : leurs vêtements de toile blanche, outrageusement peu corrects en comparaison des élégants costumes de drap que ne cessent jamais de porter, même par les plus fortes chaleurs, les coloniaux britanniques, et leur casque de liège les distinguent seuls de leurs semblables de nos chefs-lieux de canton de France. Les colons, les commerçants, les mauvaises langues du pays, et en général tous ceux qui dans l'île ne font pas eux-mêmes partie de l'administration, furent unanimes à m'assurer avec un rire amer, révélateur du fâcheux effet sur leurs finances du fait qu'ils m'affirmaient, qu'il existe à Tahiti, pour une population de dix mille habitants, cinq cent dix fonctionnaires. Ceux-ci, cela va sans dire, protestent avec indignation contre le chiffre ; moi, oiseau de passage, je rapporte la plainte générale qui là-bas flotte dans l'air. Ce qu'on ne peut nier en tout cas, c'est qu'il y a à Papeete un nombre de bureaux disproportionné avec l'importance de la ville. En passant devant ces locaux bien aérés, on entend parfois, à travers les fenêtres ouvertes, les fonctionnaires, dans l'attitude du repos, échangeant les mêmes plaisanteries qui chez nous ont cours dans les bureaux de l'enregistrement et les pensions-restaurants pour percepteurs auxiliaires.

L'impression générale est celle d'une petite bonbonnière humaine, remplie de vilains bonbons, où tout est minime, étriqué, et sent l'isolement du reste du

monde. Les gens qui y vivent depuis longtemps n'ont pas l'air de sentir cette étroitesse, et leur esprit s'est curieusement modelé sur la petitesse de leur habitat. Le seul endroit de cette Cancanville où l'on respire un peu d'air frais est le quai ensoleillé du port, où perpétuellement s'agite une petite vie marine. Les pirogues indigènes, munies de l'outrigger, soutien extérieur en bois recourbé qui les empêche de chavirer, les petites pirogues où pagaient de jeunes garçons merveilleusement agiles, vont et viennent, chargées de fruits ou de baigneurs nus ; un équipage de Canaques travaille à décharger une barque de Raiatea, à l'arrière carré, peinte en blanc avec une bordure rose. Parfois on voit arriver un grand trois-mâts, toutes voiles dehors, qui s'ancre au large. De là on peut observer tout le long du jour, indéfiniment, sans jamais se lasser, les changements de la lumière sur Moorea. Cette île est le centre du paysage dans la baie de Papeete ; elle anime ce paysage de même que certaines îles de la mer bretonne mettent en valeur le dessin pittoresque ou harmonieux des côtes dont elles sont l'avant-garde contre le furieux océan. A toute heure du jour elle se revêt de couleurs sans cesse changeantes. Les couchers de soleil sur Moorea, que les Tahitiens vantent avec raison à tout nouveau venu, sont d'une extraordinaire magnificence. Eux n'y font plus attention, tant ils en ont vus. Moi, je les contemplais chaque soir, d'une petite terrasse que j'imaginai volontiers ressembler un peu, avec moins de confort, à la vérandah de Stevenson, à Apia. Les nuits de lune dont je fus témoin sur ce quai de Papeete me rappelèrent celles que je passai avec l'Irlandais, sur le gaillard d'avant du navire, dans la zone des alizés. Dans l'atmosphère sans un souffle, embaumée de fleurs, les hauts nuages immobiles dans le ciel ont l'air parent des montagnes de l'île voisine : ils ont une placidité de contour, une immatérialité saisissantes.

Fuyons la triste humanité qui, en ce lieu comme en tant d'autres, déshonore la nature. Un Breton, marin et poète comme tous ceux de sa race, dont je devins rapidement l'ami, m'emmena, derrière Papeete, dans une petite vallée parcourue d'un ruisseau descendu des montagnes, et où tout de suite nous trouvâmes la solitude et un parfait silence. Il avait beaucoup navigué et m'apprit que la végétation d'autres terres tropicales, celle des Antilles par exemple, est beaucoup plus grandiose et opulente que celle de Tahiti. En effet, ce qui frappait mes yeux émerveillés de la vue des premiers ombrages tahitiens, c'était moins l'exubérance végétale que la variété des plantes, des essences d'arbres, et plus encore l'étonnante variété de ton des verdure ; c'était aussi la beauté des couleurs des montagnes, dont les tons tranchés, verts, rouges, noirs, s'accordent si bien avec l'éclat particulier du ciel. Surtout, dominant tout, un calme d'idylle, une tranquillité douce de vieux pays, comme l'Irlande ou la Bretagne. Ce fut ma première impression de l'île lointaine ; elle ne me quitta plus, et à mon départ je l'emportai aux îles plus méridionales de l'archipel Cook, anglicisées, abîmées par l'exploitation commerciale.

Nous arrivâmes à une cabane où vit un vieux Breton de Brest qui est dans l'île depuis cinquante-six ans : il était matelot sur le navire qui proclama française la Nouvelle-Calédonie. Son cou est tordu et couturé comme les racines d'un vieil arbre. Il a eu trois femmes qui sont mortes successivement. Il vit chichement dans cette vallée du produit d'une petite ferme. Plus loin, devant une case indigène, une vieille femme est occupée à faire sécher du café. Sa fille est mariée à un ancien matelot français : ils occupent une petite maison de construction moderne non loin de la hutte des vieux parents. La jeune femme est jolie et a une figure intelligente, un peu mélancolique. Au retour, j'entends derrière les taillis, mêlés au chant de l'eau courante, des rires, des cris et un son d'instrument dans le genre de l'accordéon. Tout autour, les petites huttes sont dissimulées dans la verdure ; les bains et cette facile musique occupent le plus clair du temps des indigènes, qui ont horreur du travail. Fâcheuse impression d'humanité laide et dégradée, que cette première vision des habitants de Tahiti ! A mes oreilles distraites, mon compagnon détaille chemin faisant des plans un peu mégalomanes pour l'exploitation du pays, que laisse inculte la race rêveuse et babillarde qui achève d'y disparaître. Il sympathise pourtant dans une certaine mesure, en Celte qu'il est, avec ces rêves dont le cerveau indigène ne se lasse point de s'enchanter. Mais ce sont des rêves sans envolée et qui peuvent d'autant moins aboutir à une forme quelconque d'action que cette race est en même temps très préoccupée des plaisirs sensuels. Une succession d'images et de désirs aussitôt éteints forme toute sa mentalité; rien d'autre ne passe dans son horizon, de même que la conversation des indigènes entre eux est une suite de paroles qui se succèdent sans but utile, un échange d'impressions et de sensations fugitives.

Le lendemain, je fis une visite à la vallée de Fataoua, où s'ébaucha l'idylle de Rarahu, où la rieuse Tetouara et ses compagnes prenaient leurs ébats près des clairs bassins. La vallée est aujourd'hui à peu près déserte — peuplée seulement d'indigènes abrutis, qu'on aperçoit du sentier, achevant de mourir sur les nattes de leurs huttes, les femmes trop horribles pour faire songer à la débauche — mais d'autre part si fraîche, si agreste qu'elle ferait penser, n'était le caractère différent des végétations, à certains coins de l'intérieur de la Bretagne. Dans une case à droite du chemin, je vis un vieillard atteint d'éléphantiasis, au regard atone. La case était entourée d'arbres fruitiers, manguiers, papayers et autres ; la femme du vieillard voulut absolument me faire goûter le fruit de l'iita : il ressemble à un melon au goût un peu fade. Puis, jusqu'au haut de la vallée, je ne rencontrai plus que quelques jeunes indigènes, au torse d'un magnifique rouge bronzé, qui rapportaient de la montagne, aux deux bouts d'une perche portée sur l'épaule, des paquets d'oranges sauvages pour le marché de Papeete. Les fruits sont cueillis dans la brousse avec leurs tiges, et celles-ci tressées ensemble en un faisceau pour permettre d'en transporter aisément un bon nombre. Après qu'on a commencé à monter, la vallée se rétrécit peu à peu : dans cet espace étroit la température est celle d'une serre étouffante, et la végétation si dense, si folle

qu'en moins de quatre ans elle a envahi et recouvert une route carrossable dont il ne reste qu'un sentier disparaissant dans de hautes herbes, et barré çà et là par des arbres tombés en travers.

Ici aussi c'est un grand silence, le même calme tranquille que dans la petite vallée, derrière Papeete où m'emmena à l'arrivée mon ami breton. Après les immenses paysages, toujours sur une vaste échelle, des Etats-Unis, c'est à la nature connue, familière, plus modérée, de la patrie d'Europe que vous reporte le bruit familier du ruisseau courant sous la feuillée épaisse : du sol volcanique, on voit la roche noire et trouée affleurer partout; çà et là sont semées de grosses pierres. De l'intérieur de toutes ces vallées tahitiennes, ici et là, on découvre en se retournant l'immense océan, de couleur violette chaude, voluptueuse, et la ceinture de récifs qui entoure l'île : entre les récifs et l'île, l'eau a une belle teinte argentée très différente de celle de la grande mer. O la belle symphonie agréable aux yeux, sous la caresse chaude du ciel tropical, que l'accord de ces nuances marines et des couleurs bleues, vertes, rouges, toutes très vives, des montagnes ! Le sentier s'arrête à un ancien fort désaffecté, près duquel croissent des rosiers sauvages. Quand on fit la guerre aux Tahitiens, pour conquérir leur île, cet emplacement était occupé par une forteresse indigène où ceux-ci se tinrent longtemps retranchés. Un traître tahitien, qui fut fait pour cela chevalier de la Légion d'honneur, conduisit les troupes d'infanterie de marine par un difficile sentier de montagne qui leur permit d'attaquer le fort par derrière. Ce fort est maintenant à l'abandon, les boiseries pourrissent ; sur la table où la garnison prenait ses repas, une bouteille d'absinthe vide était là, laissée par le dernier marsouin. Récemment, paraît-il, on a, plus haut dans la montagne, bâti une maison pour le gouverneur de l'île : elle a coûté quarante mille francs, et elle ne sert à rien. Plus j'emplissais mes yeux du détail de ces paysages, plus il me semblait qu'une sorte de sobriété élégante, bien différente de l'habituelle opulence de vie végétale des pays tropicaux, une sobriété élégante, et aussi une grâce idyllique, caractérisent Tahiti. En redescendant vers la grève, je fus rejoint par des porteurs de bananes sauvages et d'oranges qui, pour rentrer à la ville, s'étaient couronnés de roses.

Il y a à Tahiti quelques rares colons français, braves gens, pour la plupart anciens soldats libérés qui se sont établis dans le pays et parfois ont épousé des femmes indigènes. En dehors des commerçants, plus âpres au gain dans ce petit milieu étriqué que partout ailleurs, ce sont à peu près les seules personnes actives de la colonie : inutile de dire que les fonctionnaires ont une tendance à les considérer comme des quantités négligeables. Les colons les paient de retour par une haine féroce, et voient en leurs cinq cent dix administrateurs d'inutiles frelons qu'ils ont à nourrir et qui les empêchent de faire leurs affaires. Dans mes voyages à travers l'île, je ne recueillis de cette classe de la population que des doléances, et quelques-uns me supplièrent d'essayer de me servir de ma plume pour en faire part au public de France. Bien que j'eusse dû me récuser sur l'excessive brièveté de mon séjour dans le pays qui me rendait impossible une

étude approfondie de la question, les colons ne m'en voulurent pas et se mirent à mon entière disposition pour me faire visiter et voir le pays : point n'est besoin d'ajouter qu'en pareille matière je ne reçus aucune aide de l'administration. Peut-être ne regrettait-elle pas, elle, l'excessive brièveté de mon séjour.

Pour l'expédition de deux jours que je voulais faire dans l'intérieur des montagnes, l'un de ces colons me procura un Canaque, porteur de provisions : un jeune « quart de blanc » de Papeete, fils d'un créole martiniquais et d'une femme indigène, consentit à me servir de guide et d'interprète. Sur tout le pourtour de Tahiti, qui dépasse 100 kilomètres même sans y comprendre la presque île de Taravao, des vallées pittoresques viennent déboucher à la mer : chacune d'elles a un caractère accusé, différent de celui de sa voisine. La partie basse, au niveau de la mer, de celle où nous nous engageâmes, est couverte d'une brousse d'arbustes nains, au feuillage pâle, dans laquelle est tracé un sentier, où l'on disparaît presque entièrement au milieu des herbes. Bientôt un sous-bois commence, à peu près ininterrompu jusqu'au sommet. Dans ce dense taillis, j'apprends à connaître une foule de plantes tropicales, mais comme les lignes du paysage elles sont de proportions assez restreintes. Rien d'énorme, d'exubérant : la sobriété dans la splendeur, c'est Tahiti. Cette jungle en miniature s'égaie des fleurs jaune pâle du bourao. C'est l'arbre tahitien par excellence : il ombrage aussi les plages de l'île, ces petites criques de sable où la mer susurre sous le ciel éclatant, où le silence, le sentiment de l'isolement qui vous environne sont tels qu'ils vous donnent la sensation du préhistorique. Pour arriver à ce que mon guide appelle « le plateau », sorte d'étage supérieur de la vallée formant un cirque tout entier recouvert de broussailles, il faut souvent traverser la rivière sautillante qui tantôt coule entre des fourrés verdoyants, tantôt est resserrée entre des escarpements noirâtres. Toujours ce caractère d'idylle tropicale, comme à Fataoua, comme dans les autres vallées. J'admire la démarche aisée, souple, du jeune guide à travers le fouillis vert. Avec son petit feutre entouré de fleurs, son pareo coloré (pagne indigène, fait généralement de cotonnade aux couleurs vives), ses yeux noirs, son nez guère moins épaté que celui d'un nègre des Antilles, c'est presque un vrai sauvage : il est admirablement dans son cadre dans cette petite jungle, où nous circulons dans le silence, presque autant que le porteur canaque, grand diable maigre aux jambes musclées, au torse rouge comme du bois de campêche.

A partir du moment où commence la rude ascension du plateau, la végétation devient encore plus épaisse. Par endroits tout sentier disparaît : il faut pour grimper se cramponner à la roche noirâtre, glissante, surplombant d'un côté un précipice. Pourtant les indigènes n'ont pas d'autre route pour aller chercher à la montagne les « féis », grosses bananes sauvages, de couleur cuivrée, très différentes des bananes cultivées : cuites au four canaque, elles constituent l'aliment préféré des Tahitiens. Une énorme charge suspendue à chaque extrémité d'une longue perche dont le poids leur creuse l'épaule, après des années de ce métier, d'une large rainure, ils descendent allègrement et vite là où

l'homme blanc a peine à garder son équilibre, les mains libres. Est-ce un ravin pierreux de la Crête, où luit le soleil à travers l'épaisse verdure des orangers, que nous gravissons maintenant ? Non, c'est plutôt un jardin de silence et d'ombre où croissent les fruits des Hespérides, des oranges pareilles à de grosses boules d'or, douces comme les oranges crétoises, mais d'un parfum plus délicat : elles n'ont point de pépins, et fondent dans la bouche comme un sorbet. L'oranger sauvage est la plus gracieuse parure de Tahiti : son haut feuillage sombre, ses fruits d'un si beau jaune doré sont la gloire de la brousse.

Sur la surface du plateau, la végétation est plus monotone : le goyavier, et un arbuste aux minces petites feuilles vertes, ayant quelque analogie avec celles de l'acacia, que mon guide appelle de son nom populaire « piti », forment d'épais fourrés entrelacés. Dans le sentier encombré de lianes, de troncs d'arbres tombés, de racines, de pierres, si on ne trébuche pas en bas, on se heurte en haut aux branches qui se croisent au-dessus de vos têtes. Plantes et arbustes sont de dimensions modérées, rien ici de l'exubérance hindoue, mais pas un pouce de terrain n'est sans végétation, et là où on la coupe, elle repousse aussitôt. Toujours ce grand silence, que remplit seul dans les fourrés le bourdonnement des mouches : en lui est la vie secrète, chaude, éternelle, de cette jungle que nul Kipling ne rendra jamais. Dans les taillis en pente où le feuillage luisant du bananier et celui d'une autre plante vert sombre, moins haute, fournissent dans l'éclat du soleil les notes dominantes de la symphonie verte, le souple indigène qui s'élance pour couper les fêis ou les longues feuilles qui serviront de nappe à son repas rustique saisit le regard par sa parfaite adaptation au milieu où il vit. Et de même que cette population bretonne qui habite la plaine ardente, aux larges horizons marins, de Plobannalec, et le long des grèves inhospitalières, bordées de levées de cailloux, de la baie d'Audierne, a trouvé en Lucien Simon le peintre capable de percevoir et de rendre son exotisme, son paganisme inconscient, l'atavisme reculé de ses raides attitudes dans un cadre de nature où l'homme et le milieu qui l'entoure sont si bien modelés l'un sur l'autre qu'on ne peut s'empêcher d'être frappé de suite de leur rapport, ainsi Gauguin dans son œuvre tahitienne a su faire voir la race sensuelle, puérile et rêveuse telle qu'elle achève de mourir dans son environnement d'idylle lumineuse.

Il faut l'acuité de vision et l'atavisme chasseur de mon guide canaque pour suivre sans le perdre le mince sentier, d'un pied à peine de large, qui seul permet d'avancer à travers la jungle basse, mais serrée, impénétrable. Laisser le guide me devancer, m'écarter du chemin seulement de quelques mètres, et ce serait l'impossibilité de retrouver ensuite ce sentier, en dépit de sa proximité ; la mort sans doute après des jours d'angoisse dans les fourrés, à quelques kilomètres des habitations humaines. L'air ne circule pas sous ces taillis épais : les troncs, les branches entrelacées forment comme un berceau de verdure continu, compact, traversé par moments de la fuite d'un cochon sauvage. Plus haut dans la montagne errent, paraît-il, quelques taureaux, quelques chevaux, sauvages aussi ; c'est tout ce qui reste des grands troupeaux que possédaient les indigènes à

l'époque déjà lointaine où l'intérieur de l'île était encore peuplé : aujourd'hui ils sont tous accourus se grouper sur les côtes, à la rencontre des vices européens. Mais comme l'homme rouge des Etats-Unis confiné par l'Américain dans quelques vallées resserrées, ils ont conservé l'instinct épieur, la faculté de parcourir à pied d'immenses distances, une marche d'une merveilleuse précision qui leur fait éviter sans attention apparente les cailloux, les branches, les troncs pourris, les racines, parmi lesquels ils avancent comme l'Européen sur une bonne route. Les sens tendus vers tous les bruits, tous les indices qui peuvent révéler la présence de l'animal ou de l'homme, mon guide parfois me fait remarquer avec un rire bizarre certaines inégalités du sol à peine perceptibles : les traces du passage d'un porc sauvage, l'unique habitant du plateau torride et monotone.

Dans le chapitre de son livre sur les mers du Sud où il raconte son arrivée aux îles Marquises, Stevenson nous dit en y insistant l'impression de terreur qu'il ressentit à voir l'essaim des embarcations indigènes environner soudainement son yacht, et le véritable assaut du bord qui s'ensuivit. Encore aujourd'hui, en effet, l'Européen qui, seul et brusquement, se trouve transporté dans une foule canaque un peu nombreuse, livrée à elle-même et libre pour un temps, en l'absence du missionnaire ou du patron blanc, de retourner à sa vraie nature en s'abandonnant à ses instincts, éprouve une sensation d'extraordinaire primitivité, de sauvagerie non encore tout à fait dépourvue de beauté, et en ce sens ses expériences doivent être assez peu différentes de celles des premiers découvreurs de ces îles, dont les récits du XVIII^e siècle nous disent la stupéfaction terrifiée ou amusée à la vue de l'humanité enfantine et sensuelle, féroce par accès, qu'ils y trouvèrent. J'eus une forte impression de cette nature en arrivant le soir au terme de l'étape, où nous devions trouver pour la nuit un gîte à la belle étoile, une sorte de petite plate-forme élevée au-dessus d'un frais ravin plein du murmure des eaux courantes, abritée par de magnifiques manguiers. C'est un lieu de rendez-vous de ces Canaques demeurés barbares en dépit de la mission et des gendarmes, que les missionnaires qualifient, avec un dégoût mêlé de dédain, de « joyeux », sans doute parce qu'ils sont à peu près les seuls, de la pauvre race qui se meurt tristement de ne pouvoir s'adapter à nos mœurs, à avoir conservé quelque gaieté. Sur la plate-forme, nettoyée avec soin de la brousse inextricable qui recouvre toute cette partie de la montagne, ils ont bâti deux petits abris en jonc, posés sur des poteaux de bois. C'est là qu'ils viennent camper avant de s'élancer à la piste des cochons sauvages, leur passe-temps favori, dont ils ne reviennent que pour un court repos, précédé et suivi d'affreuses ripailles.

Quel hasard étrange a mis sur les lèvres de peuples rudes et féroces un parler mélodieux comme le chant des petits oiseaux ? La langue tahitienne est aussi douce et agréable à entendre que celle des Turcs, si comme le turc elle ne sait guère traduire que des notions concrètes ou des sensations momentanées. C'était comme un gazouillis léger, dans ce pays où les bois sont vides d'oiseaux, qui

nous intrigua, venant de derrière les feuillages touffus qui nous cachaiient encore la plate-forme où étaient accroupis en cercle les chasseurs indigènes. Nous montions lentement du fond du ravin sur une pente couverte de pierres moussues et humides, qui parfois se détachaient sous nos pieds.

— Chut ! dis-je à voix basse à mes guides : laissez-moi les surprendre.

Ecartant les branchages, je regardai quelque temps en silence. Une demi-douzaine de Canaques, accroupis là autour de larges feuilles de bananier leur servant à la fois de table et de nappe, prenaient part à un festin champêtre, riant, causant et gesticulant, entourés d'une vingtaine de chiens à l'aspect famélique, leurs compagnons de chasse. C'étaient des gaillards herculéens, à faces de sauvages, mais sans grand caractère ethnique. Ce qu'on pourrait appeler un type tahitien n'existe plus guère aujourd'hui : à Tahiti, les mélanges de sang divers ont peu à peu ôté aux êtres leur individualité de race ; en général, sur les visages indigènes, l'expression des traits est composite. Même, de si étranges métissages se sont produits dans les îles océaniques, où viennent échouer des matelots déserteurs de toutes les nations, et bien d'autres épaves du monde civilisé, qu'on a parfois la stupéfaction d'y découvrir, parmi un groupe d'indigènes, dans une foule, au seuil d'une case, un type complexe d'être humain, saisissant et odieux par un mélange bizarre de sauvage bestialité et de dégénérescence produite par la vie urbaine, qui vous reporte par l'imagination aux quartiers abjects d'un faubourg populeux dans une grande ville d'Europe. Stevenson rencontra aux Marquises de ces êtres en qui l'animalité primitive s'unit à la dégradation du civilisé vicieux pour former le plus répugnant produit humain qu'il soit possible de rêver : j'en vis moi-même plusieurs en faisant à cheval le tour de Tahiti, et comme à lui, leurs rudes regards, l'expression d'immonde sarcasme sur leur visage me donnèrent un sentiment de vague inquiétude, presque de dépression, à me sentir ainsi isolé au milieu d'eux.

Rien de tel chez ces chasseurs de la montagne : ils semblaient seulement ici les enfants géants de la sauvage et grandiose nature. Brusquement, sortant du fourré, je me dressai, moi, homme blanc, devant eux. Un silence de stupéfaction s'ensuivit, peu différent, j'imagine, de ceux qui durent accueillir les débarquements inattendus des lieutenants de Cook. Les chiens aboyèrent avec fureur. Et tout de suite nous fûmes amis. Ces gens ne sont là ni pour gagner leur vie, ni pour une besogne quelconque : ils sont venus passer quelques semaines dans la brousse pour faire la fête à la façon canaque, c'est-à-dire chasser le cochon sauvage et s'enivrer d'eau-de-vie de palme. Parfois ils restent ainsi des mois entiers dans la montagne, sans autre but que de s'amuser et de passer le temps en faisant ripaille. Ces grossières débauches indigènes sont tout ce qui demeure à Tahiti des distractions, des amusements sans nombre que Cook et ses contemporains trouvèrent si en honneur dans les îles du Pacifique, peuplées de races sociables et amies du plaisir. Les luttes, les parades guerrières, les représentations théâtrales dont certaines scènes, telles que les décrit Cook, rappellent un peu la grosse gaieté populacière de la comédie romaine, tout cela a

disparu : même ce qui subsiste de la musique originale de la race ne se retrouve plus que dans les airs des himénés (chœurs de chanteurs indigènes), ces chants religieux dont les missionnaires ont tellement saturé les pauvres Polynésiens qu'ils passent à les ressasser à tue-tête le plus clair de leur vie.

Depuis une semaine qu'ils campent en ce lieu les chasseurs, dont l'arme, la seule pratique dans l'impénétrable brousse, est un long épieu garni d'une pointe de fer double, n'ont tué qu'un seul porc sauvage. L'animal tué, ils le dépècent, et mettent la viande dans de longs tuyaux en bambou qui leur servent aussi de réservoir à eau. L'adresse de main des Canaques à fabriquer tout ce dont ils ont besoin pour les usages immédiats de la vie est admirable : en quelques minutes ils savent improviser un repas, un abri pour la nuit. Je déclinai courtoisement de manger les quartiers de porc, grossièrement rôtis sur un feu de bois, qui me furent offerts, avec une grande abondance de gestes, par les Tahitiens empressés à m'accueillir de leur mieux : ils les avaient arrachés avec leurs doigts à même le corps de l'animal entier, cuit d'une seule pièce. Comme tous les sauvages sans doute, comme les Orientaux aussi, auxquels ils font bien souvent songer par leur conception voluptueuse et indolente de la vie, ces primitifs ont une sorte de respect de la lumière du jour et une terreur de la nuit. Dès qu'il fait sombre, ils songent à s'étendre pour dormir, et le lendemain, dès que le jour paraîtra, ils seront debout. Nous dormons en plein air, mes guides et moi, sur des feuilles sèches, pour éviter le contact trop proche des Canaques qui se sont entassés sous les abris en jonc. Mais longtemps après que tout le monde s'est étendu je les entends babiller, de ce bavardage éternel et sans but qu'est leur conversation : comme leur vie, elle semble s'écouler ainsi qu'un flot, intarissable. Ils se moquent du « paoupa » (l'étranger, le blanc), et de ses compagnons qui dorment sans abri, à la belle étoile. Mais leurs âmes enfantines et superstitieuses sont-elles aussi insouciantes des ténèbres que pourrait le faire croire toute cette bruyante exubérance ? Dans les éclats de leur gaieté, je crois distinguer par instants un peu de ce rire de terreur, spécial à l'indigène polynésien, si caractéristique pour tous ceux qui l'ont observé de près et vécu sa vie : peut-être traduit-il les impressions psychiques les plus profondes de cette race, invinciblement puérile, et hantée, dès que la nuit est venue, par la crainte des esprits malfaisants qui la peuplent, innombrables.

O beauté de la nuit dans les montagnes tahitiennes ! Les étoiles dans le ciel ont une clarté et une profondeur bien plus grandes que vues d'en bas. Un calme prodigieux enveloppe le profil serein des cimes ; on entend dans la nuit silencieuse le bruit du torrent. Je songe au temps où des scènes du genre de celle que j'ai vue hier soir, arrivant à l'improviste, se passaient dans ce pays, à l'époque de son originalité primitive. Cette nature à la fois idyllique et grandiose, immobile et éternelle, était-elle sentie en quelque manière par cette race alors saine et voluptueuse, mais indifférente à l'effort et au progrès ? Au moins elle devait servir de cadre magnifique et simple à une vie heureuse après tout, et

supérieure à l'abominable dégradation d'aujourd'hui, à la mort lente par la syphilis et l'alcool. Au matin, le jour apparaît avec la même sérénité, la même régularité qu'il a disparu la veille : on a à peine le temps d'admirer le spectacle, célébré par la poésie anglaise, du meurtre de la lune par le soleil, tant le passage se fait rapidement de la nuit lunaire à l'aurore embrasée.

Dès le point du jour, mon guide canaque s'est éclipsé dans la brousse dense qui entoure de toutes parts la plate-forme où nous avons passé la nuit : il rapporte bientôt des régions plus hautes de la montagne deux régimes de bananes sauvages qui, avec ce qu'il porte pour moi, lui feront une charge de quelque quatre-vingts kilogrammes. Il les descend sans avoir l'air de s'en apercevoir par l'étroit sentier, interrompu çà et là par des blocs glissants, taillé dans la brousse au flanc rocheux de la montagne, où j'ai peiné à me maintenir en équilibre en jouant des pieds et des mains comme lorsqu'on grimpe une pente abrupte. Cela tient du prodige, mais cela ne l'empêche pas d'avoir les sens tendus à tous les événements minuscules de la vie de la jungle, comme le prouvent ses exclamations sourdes et gutturales quand il croit entendre au loin la fuite rapide d'un porc sauvage. Au bord d'un petit lac isolé, où il les avait déjà guettés la veille, mon petit compagnon quart-de-blanc de Papeete tira à la carabine des éperviers : son dépit de les avoir manqués était navrant et se communiqua à l'indigène.

Aujourd'hui le soleil semble flamber dans le ciel tropical : des lacs d'un bleu intense, presque douloureux pour l'œil, apparaissent entre les nuages blancs qui courent haut dans le firmament au-dessus de la vallée ; au loin le Pacifique, uni comme l'eau morte d'un étang, est violet, de ce violet brûlant, sans nuances, de la mer équatoriale par calme plat. Déjà, au bout du peu de temps que j'ai passé dans ce pays, se révèle à moi son effet amollissant, l'impossibilité évidente de jamais aimer l'effort où était la race qui vivait là, dans le temps éternellement beau et chaud. Mes deux guides hâtent le pas : ils ont peur de la tombée de la nuit. Une fois l'obscurité venue, la brousse devient impraticable ; assez souvent des indigènes s'y perdent, ils passent alors la nuit n'importe où, où ils se trouvent, en attendant que leurs camarades viennent les chercher, s'ils ne peuvent retrouver eux-mêmes le sentier.

Dans l'hospitalière maison du colon qui m'avait procuré les deux guides, je retrouvai l'Europe, peu après la pleine sauvagerie de la veille. Un fonctionnaire obligeant me proposa de me ramener dans sa voiture à Papeete, dans la parfaite nuit tahitienne, d'une sérénité inconnue à nos régions tempérées. Entre la mer phosphorescente et la route qui la longe de près, les petits bois de cocotiers ont un aspect bien différent de leur éclat joyeux et magnifique du plein jour ; le port des grandes palmes est décoratif et mystérieux, elles animent merveilleusement la nuit étoilée. En arrière de notre course, la Croix du Sud et les deux Centaures brillent dans le ciel d'une lumière distincte de celle qu'ils ont en mer, moins laiteuse, moins limpide, mais plus intense et plus brillante. La température est

idéale, on ne sent point l'air au milieu duquel on respire ; une lumière sidérale, divinement douce, est répandue sur les choses. De temps à autre la voiture, attelée d'un vif petit cheval marquisan, franchit au bord de la route des maisons éclairées ; on aperçoit à l'intérieur des gens habillés de blanc et accroupis qui ont l'air de se donner du bon temps. Ailleurs l'on chante ; sont-ce des chants d'himénés ou des cérémonies de funérailles ? Impossible de distinguer. Devant l'une des maisons, j'aperçois un groupe d'hommes, debout le long de la route, pleurant et sanglotant. Larmes qui seront vite séchées, paraît-il. Existence insouciante et vide des êtres, stagnation et, d'une façon générale, absence de vie dans l'île, telle est l'impression qui se dégage de cette nuit si belle, impression assez semblable à celle que donnent les jours eux-mêmes, à peine plus lumineux.

III

LES INDIGÈNES TAHITIENS

Ceux de mes lecteurs qui, dans l'étude d'un pays de la terre, s'intéressent à l'humanité qui s'y agite plus qu'à la nature ou à la couleur, ont hâte sans doute de voir vivre et se mouvoir dans ces pages ces indigènes de la mer du Sud dont on ne sait rien en Europe, sinon qu'ils sont en train de dégénérer et de disparaître au contact d'une civilisation dont ils n'assimilent guère autre chose que les vices. Cette curiosité est justifiée, car on peut dire que les races de la Polynésie, et pas plus la race tahitienne que les autres, n'ont jamais été observées et décrites par un observateur sympathique et intelligent. Nul explorateur, nul ethnographe de valeur comme il s'en est trouvé pour vivre de près avec les peuplades arriérées d'Asie et d'Afrique, n'a pris la peine de faire au milieu d'elles, alors qu'il en était temps encore, un séjour assez long pour pouvoir les connaître et en étudier les mœurs et la psychologie. Le peu qu'on en peut dire d'exact et de bien observé a par suite le mérite et l'intérêt de la nouveauté. Mais en cela se laisse voir l'insuffisance des livres de Loti et de Stevenson, quoi qu'on accorde à l'un de poésie romanesque, à l'autre de virtuosité littéraire. Ils décrivent à loisir leurs états de sensibilité et savent rendre avec art ce qu'ils ont senti de la rare poésie du paysage, mais il ne faut leur demander ni un effort pour arriver à une compréhension raffinée et profonde d'une race lointaine et très différente de la nôtre, ni le sentiment de la parfaite adaptation, si saisissante pour qui sait regarder de près, de l'indigène polynésien au cadre naturel dans lequel il vit : deux choses que l'on trouve à un si haut degré dans les livres de Lafcadio Hearn sur le Japon. Ce que Loti dit des femmes tahitiennes, par exemple des suivantes de la reine Pomaré, de ces femmes rencontrées aux soirées officielles du gouverneur, à Papeete, c'est de la littérature pittoresque, de la description enjolivée : ces personnages de son livre sont artificiels, vagues, alors qu'au contraire ce qui frappe chez certains types féminins de là-bas, et qu'il aurait dû remarquer mieux que moi puisqu'il vit l'île trente-cinq ans plus tôt, à une époque où la banalisation générale était moins avancée qu'aujourd'hui, c'est un extraordinaire relief de beauté incomplète ou dégradée, et le caractère, au sens où un artiste entend ce mot. Non, les femmes du *Mariage de Loti* ne ressemblent en rien à celles que, faisant à cheval le tour de Moorea en compagnie d'un gendarme porteur de contraintes, j'apercevais au seuil des huttes de feuilles tressées, à la fois avachies et graves. Les femmes tahitiennes, celles du moins

chez qui l'on distingue encore ou croit pouvoir distinguer quelques-uns des traits qui ont dû être jadis caractéristiques de la race, survivance héréditaire ayant triomphé des mélanges de sang blanc pourtant si nombreux, ont une rare individualité, qu'a bien rendue Gauguin dans quelques-uns de ses tableaux. On voit peu de Tahitiennes vraiment jolies ou belles : les plus jolies femmes à Tahiti sont les demi-blanches. Mais un séjour dans les districts loin de ce mauvais lieu en plein vent qu'est la capitale, ou même un voyage rapide autour de l'île, ce tour de l'île qui tient lieu pour les fonctionnaires européens de Tahiti et les touristes américains des tournées que les bandes de gais étudiants accomplissent volontiers, dans certains établissements parisiens, au sortir du café ou du théâtre, permet encore d'apercevoir çà et là dans de beaux traits, graves, passionnés, un peu lourds, une magnifique chevelure noire longue et très abondante, un corps sculpturalement parfait et surtout l'admirable teint doré des femmes indigènes restées saines, les restes de l'antique beauté tahitienne, cette marque étrangement saisissante d'atavisme reculé que dans toute son œuvre polynésienne Gauguin s'est par dessus tout attaché à rendre.

Dans l'universelle dégénérescence, la beauté rare de ces femmes a quelque chose de presque tragique. Leur charme aussi est séduisant. Bien souvent, durant les heures agréables que je passai dans des cases indigènes, dans la société de familles tahitiennes auprès desquelles m'avait introduit un ami, je fus ravi de ce que j'observais de ces âmes d'enfants et de primitifs, de leur sentiment délicat de la nature, de leur façon simple et aimable de prendre les choses.

C'était un soir, dans la presqu'île de Taravao, cette partie de Tahiti que peuplaient au temps du capitaine Cook de féroces guerriers, en lutte perpétuelle avec les habitants du reste de l'île. Mon ami m'avait présenté aux possesseurs d'une confortable maison indigène où l'on trouve comme en bien d'autres semblables des lits et des meubles de fabrication européenne dans un agencement intérieur qui rappelle encore beaucoup la case tahitienne primitive. Une vieille femme, aux manières douces, avec un air de vraie distinction, nous reçut : les autres hôtes de la maison étaient un homme solide, à l'air silencieux, son fils ; un petit garçon d'une sauvagerie extraordinaire, qui ne s'habitua pas à moi et que je dus quitter sans l'avoir apprivoisé, et deux jeunes filles, l'une à la lèvre inférieure épaisse, au teint chocolat, l'autre de teint jaune, au contraire, avec un front extrêmement haut, presque l'air d'une Japonaise. Elles étaient accroupies dans des poses orientales, un peu guindées toutes deux, et tenant de petits enfants qu'elles maniaient comme des jouets. Dans toutes les maisons tahitiennes on aime énormément les enfants, on en voit partout dans les bras des gens, qui les traitent avec une grande douceur. On nous servit au milieu de l'après-midi un dîner abondant composé de poisson, de maioré (fruit de l'arbre à pain), de taro (autre fruit qu'on mange bouilli), de bœuf en boîtes de conserves. Ces « boîtes de bœuf », comme on les appelle communément, qui pour la plupart viennent de la Nouvelle-Zélande, sont dans tous les archipels de la mer du Sud la friandise la plus recherchée des indigènes, une gourmandise dont ces

grands enfants parlent avec une sorte de vénération ! Généralement les Tahitiens ne font qu'un repas par jour, où ils mangent gloutonnement de grandes quantités de nourriture, et toujours on offre à l'étranger ce qu'il y a de mieux dans la maison.

Après le repas, sur la vérandah joliment entourée de fleurs variées, où au cours des journées somnolentes on se sent vivre joyeusement au milieu des beaux feuillages baignés de soleil qui de tous côtés ombragent la demeure, j'ai le sentiment subit de ce qu'il doit y avoir de contemplatif, de rêveur, peut-être aussi d'abrutissement sans pensée, dans la vie tahitienne. La nuit tombée, les deux jeunes filles sont venues dehors prendre le frais avec moi, familièrement, et voici qu'à un moment donné elles se sont mises à chanter une chanson tahitienne, dont elles n'ont pu me dire le sens en français.

« Nâ hâté, moané korômi, nâ hâté, moané korômi », ces mots revenaient souvent, comme un refrain, chantés sur un rythme traînant, plaintif et doux. L'une des jeunes filles a une jolie voix en falsetto, très agréable, qui convient bien à l'air de la chanson, assez rapide et mélancolique. Elles parlent peu le français, et la conversation avec elles est vite épuisée. Tranquillement, je me suis mis à prendre quelques notes, et elles sont restées auprès de moi, babillant et riant, sans se douter qu'elles me dérangent. Mais quand je leur ai dit gentiment de cesser, parce que je voulais écrire, elles se sont tues docilement, et ont été s'accroupir à droite de la vérandah. La jeune fille à l'air japonais me regardait curieusement, obstinément, de ses magnifiques yeux noirs : évidemment ce monsieur lisant et écrivant doit renverser toutes ses idées sur la façon d'employer son temps. Le silence et l'immobilité leur sont sans doute insupportables, comme à tous les primitifs : elles ont eu toutes les peines du monde à ne pas se remettre à causer, même elles n'y ont pas réussi. Puis, tout d'un coup, elles ont cru peut-être qu'elles me gênaient, et ont disparu comme des ombres. Ce soir-là, la nuit était merveilleusement profonde, claire, pleine d'étoiles, une nuit comme j'en vis plusieurs en mer sur le navire qui m'amena de San-Francisco, nuit laiteuse, douce, mystérieuse, océanienne. Mais avant que les jeunes filles ne me quittent, le paysage céleste s'est transformé, et la nuit est maintenant comme d'un bleu uni, presque sans étoiles, avec le tonnerre du récif dans le lointain, plus fort ce soir que les autres jours. Ce changement est très surprenant. La jeune Tahitienne au teint sombre n'a pas été sans le remarquer, et elle m'a dit avant de s'en aller : « Regarde, la nuit est toute bleue ».

Ce que Gauguin tenta avec succès de faire par la peinture, c'est-à-dire ressaisir dans la dégénérescence actuelle de la race ce qui reste de son antique beauté, faire revivre un peu du long passé mystérieux des indigènes polynésiens en recueillant çà et là — sur un visage de femme majestueux encore dans son avilissement, dans des attitudes, dans l'expression d'une face où la passion, joie ou souffrance, ramène momentanément sur les traits quelque chose d'ancestral — une lueur fugitive d'atavisme reculé, et par là réussir à reporter les rêveurs,

les imaginatifs qui regardent ses tableaux vers une humanité disparue, d'une autre époque, en même temps qu'à tout le monde, à ceux qui n'ont pu voir de leurs propres yeux, son œuvre tahitienne permettra dans une certaine mesure de se représenter la race actuelle de l'île dans son cadre brillant d'idylle, un écrivain peut-être eût pu, lui aussi, l'essayer par les mots. Il arrive encore parfois aujourd'hui, il m'arriva à moi-même, de rencontrer, au hasard de promenades dans de fraîches vallées ou sur la route ombragée qui fait le tour de Tahiti, quelque spécimen humain de cette beauté physique parfaite, absolue, enchanteresse, qui frappa à tel point Stevenson chez certains jeunes hommes des îles Gilbert qu'il l'appelait « une beauté absurde ». Dans l'éclat du ciel, l'harmonie de la lumière et de l'ombre sous les feuillages brillants, le bien-être que crée en vous la volupté douce et sereine du climat d'éternel été, on a alors une intuition subite, secrète, que comme jadis dans la Grèce antique une sorte de miracle de beauté naturelle a dû arriver là en son temps, avant la venue des blancs, par la présence dans cette nature grandiose et charmante, au climat idéal, d'une humanité primitive sans doute, aux instincts non évolués, mais d'une absolue perfection de beauté physique, saine et joyeuse aussi, sans aucune des tares qui apparaissent fatalement chez tout civilisé, et non moins bien adaptée au cadre dans lequel elle vivait que les anciens Hellènes ne l'étaient à leur pays.

Stevenson, lui, a du moins le mérite d'avoir regardé et observé avec une réelle sympathie, partant du cœur, les indigènes des mers du Sud. Mais il se mêle à ses jugements, à ses appréciations, un peu de ce ton protecteur qu'un Anglo-Saxon, et particulièrement un Anglais, ne saurait abandonner lorsqu'il parle de races différentes de la sienne, à plus forte raison de peuples de couleur. Il a pu aimer les individus avec qui il s'est trouvé en rapport, il en a fait souvent un grand éloge : il n'était pas en son pouvoir de rendre justice à la race. Même lorsqu'il témoigne de son admiration pour les belles qualités des indigènes là où ils n'ont point été corrompus par le contact trop proche des Européens : une grande dignité de manières, la réelle délicatesse morale qui est au fond de l'extraordinaire susceptibilité de ceux d'entre eux qui sont un peu affinés, faite, si l'on cherche à l'analyser, d'un curieux mélange d'humilité en présence du blanc plus fort et supérieur, et d'orgueil de race tenace et latent, Stevenson conserve toujours cette désagréable attitude protectrice dont un Anglais ne se départ jamais quand il parle d'un étranger, même pour le louer. Qu'il proteste de sa reconnaissance pour un bon office ou manifeste de l'estime pour quelqu'un, il a toujours l'air de décerner comme d'un tribunal supérieur un témoignage de satisfaction : il est, lui, l'arbitre, un peu comme un maître complimentant un élève. On aurait tort de s'en étonner alors qu'il s'agit de Polynésiens : l'Anglais n'est-il pas le même dans sa façon de juger les peuples du continent, Français, Russes, Allemands ? Au reste Stevenson, au cours de ses croisières sur le Grand Océan, n'a que peu fréquenté les naturels des îles. Il ne pouvait se mettre suffisamment sur un pied d'égalité avec eux pour les étudier et les pénétrer : comme tout bon Anglais en voyage, il se contentait vite à ce point de vue d'un

rapide regard jeté sur l'humanité locale. A Samoa, pourtant, où il habita longtemps et vécut d'un peu plus près avec les habitants, il put se convaincre que, dans les mers du Sud comme ailleurs, c'est par la bonté, la bienveillance et l'intérêt qu'on leur porte, qu'on s'attache les gens : le sauvage, à moins qu'il n'ait faim, n'est pas plus un ennemi de l'homme que le civilisé. Aux Marquises même, dont les habitants, cannibales invétérés jusqu'à ces dernières années, passent pour la race la plus féroce de l'Océanie, le fils de l'ancien roi indigène, devenu fonctionnaire au service des Français, lui disait avec conviction, dans l'émotion de touchants adieux : « Ah ! vous devriez rester ici, mon cher ! vous êtes les gens qu'il faut pour les Canaques ; vous êtes doux, vous et votre famille; vous seriez obéis dans toutes les îles. » Pourtant, après avoir rapporté ces paroles, en français dans son livre, telles que les prononça le chef d'Akai, Stevenson ajoute que dans leurs rapports journaliers avec les indigènes, lui et les siens avaient conscience d'avoir été courtois, jamais plus, et encore pas toujours.

Réussirai-je à être à la fois plus précis et plus juste que ces deux écrivains de talent, Loti et Stevenson, moi qui, après tout, n'ai passé que six semaines à Tahiti, sans autres relations avec la population indigène que celles de causeries par l'intermédiaire d'un interprète ? Non, sans doute. Au moins m'efforcerai-je d'être un observateur exact, et ma sympathie pour les compatriotes de Rarahu ne sera point viciée dans son principe par l'idée préconçue de la supériorité de ma race. Je les regardai tels qu'ils sont, et d'homme à homme : ce simple et facile mérite a, j'ose le dire, fait défaut à mes devanciers. On n'attendra pas de moi, je l'espère, et pour les raisons que j'ai dites, une psychologie détaillée du caractère tahitien, mais peut-être les traits que j'ai pu observer contribueront-ils à animer un peu la description que je veux faire de la nature et des habitants de l'île ; ils serviront ainsi mon but qui a été de raconter, avec sympathie et l'amour du beau, ce qu'un homme sans préjugés, venu d'Europe, découvre autour de lui en débarquant à Tahiti.

Les Tahitiens sont d'éternels grands enfants : ce fait domine toute leur mentalité et tous leurs actes, et c'est toujours à lui qu'il faut revenir pour s'expliquer la complexité de l'âme indigène, composé difficile à analyser de férocité, d'enfantillage, de bonté, de ruse et de charme qui reste irréductible à tout ce que nous connaissons par ailleurs de la psychologie spéciale à chacun des groupements ethniques qui constituent les races ; âme si lointaine, si différente de celle des civilisés que l'Européen, même s'il connaît bien et sait prendre ces grands enfants parce qu'il a, comme Stevenson lui-même, plus ou moins partagé leur vie, ne peut se défendre parfois d'éprouver une vague inquiétude, soudaine, de se sentir mêlé à eux. La vivacité et la fugitivité des impressions, si caractéristiques chez les enfants, sont ce qui frappe le plus en eux l'observateur. L'imprévoyance du sauvage est un fait bien connu ; on fait moins attention à son incapacité presque totale de se souvenir, qui n'est qu'une manifestation différente d'un même état mental. Comme les nègres si primitifs

de l'Afrique équatoriale, auxquels ils sont du reste supérieurs par plus de dons naturels et un certain raffinement, quelque rudimentaire qu'il soit, de vie et de goûts, les Canaques n'ont aucune préoccupation du futur, et pas davantage de ce qui est passé : l'instant présent est tout pour eux. Quand un des leurs meurt, ils donnent des signes de la douleur la plus violente ; les femmes veulent se jeter dans la fosse sur le cercueil de leur mari, et il faut parfois les en empêcher par la force, mais presque aussitôt ce chagrin est oublié. Dans une famille de Moorea, me raconta un missionnaire, l'homme quitta un jour sa femme pour aller habiter avec une autre, dans une hutte voisine. Le mari de celle-ci en fut très affecté et révolutionna par ses cris de douleur le petit hameau de cases sous les cocotiers. Quelques jours après il avait tout oublié, et invitait sa femme et le nouveau mari de celle-ci à venir chez lui faire ripaille. « Il y a longtemps », disent-ils ; cela veut dire que la chose est passée, oubliée, et qu'il n'y a plus lieu de s'en émouvoir.

La faculté d'oubli des Tahitiens est si prodigieuse qu'elle s'étend même aux cas où l'argent est en question, ce qui peut-être suffirait à les différencier de leurs semblables sur tout le reste de la planète. Chacun peut lire dans un roman célèbre que les Tahitiens sont « foncièrement honnêtes toujours ». Pure imagination ! Non seulement ils sont fourbes et rusés — un trait de caractère que tous les administrateurs s'accordent à l'envi à leur reconnaître —, mais encore ils oublient très facilement de payer leurs dettes, et si au bout de quelque temps on leur demande ce qu'ils doivent, ils vous répondent : « Comment ! tu n'as pas honte, toi, de me réclamer ainsi de l'argent ? » Peut-être oublieraient-ils de la même façon de se montrer exigeants si eux-mêmes étaient créanciers au lieu de débiteurs : la vérité est que le souvenir du passé est très vite aboli en eux. De même, ils sont hospitaliers, vous font des présents et vous hébergent chez eux : nombreux dans toutes les îles océaniques sont les blancs dégradés qui abusent de la générosité des indigènes, pour se faire entretenir par eux pendant des mois et des années. Si vous ne leur donnez rien en retour de cette hospitalité, ils disent de vous par derrière pis que pendre, et vous accusent de sordide avarice. D'ailleurs ils ne vous demanderont jamais rien d'eux-mêmes, et si vous retournez les voir huit jours après les avoir quittés, ils vous recevront et vous traiteront exactement aussi bien qu'auparavant, ayant tout oublié.

Aussi sont-ils incapables d'éprouver comme d'attendre des autres rien qui ressemble à de la reconnaissance ; il n'existe point de mot dans la langue tahitienne pour la désigner. Tout sentiment durable suppose une certaine permanence des impressions, or les indigènes de Tahiti sont hors d'état de conserver les leurs au delà de l'instant où elles naissent pour s'évanouir presque aussitôt. Race puérile et jouisseuse, ce n'est pas dans le cœur, comme tant d'autres peuples, qu'ils ont placé le siège des sentiments généreux, qui font honneur à un homme, mais dans les entrailles, là où est la force et le centre des sensations voluptueuses, leur ventre palpitant à la moindre émotion. Ils ne diront pas : « un homme au grand cœur » ; ils ne vanteront pas le cœur d'un ami, mais

ils célébreront ses entrailles, comme l'endroit par où il excelle. Il semble pourtant qu'on puisse trouver quelque capacité de se souvenir du passé dans ce besoin et ce désir de la vengeance qui, d'après les missionnaires, ceux des blancs du Pacifique qui après tout connaissent le mieux l'indigène, est profondément enraciné dans sa nature. Jamais un indigène n'oubliera une injure qui lui a été faite, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la venger. C'est là un trait commun aux habitants de la plupart des archipels de la grande mer. Je vis à Tahiti un indigène des Marquises, qui avait fui sa patrie parce qu'il avait tué sa femme et que les parents de celle-ci n'attendaient que son retour dans son île natale pour la venger en le mettant à mort. Une vengeance est évidemment la marque d'un ressentiment qui se continue ; peut-être est-ce le seul cas où, pour ces grands enfants, l'oubli du passé n'est pas le synonyme même de la vie.

Un curieux symbole de la puérilité foncière, éternelle, sans remède, de l'âme tahitienne, c'est cette sorte d'omnipotence qu'exercent les enfants tahitiens dans une foule de circonstances de la vie, et même sur les décisions importantes de leurs parents. Non seulement les Tahitiens aiment passionnément les enfants, les choisissent d'une façon inconnue et impossible là où l'existence ne saurait s'écouler aussi molle et oisive que dans leur île délicieuse, mais encore ils se laissent diriger par eux. Si vous voulez acheter à un indigène une pièce de terre, celui-ci demandera souvent son avis sur cette question à un tout petit enfant de cinq ou six ans, et si l'enfant répond négativement, inutile d'insister : le marché ne sera pas conclu. Les enfants de même possèdent quelquefois des choses de valeur qui sont tout à fait à eux, par exemple de grosses sommes d'argent, des chevaux. Cela permet aux indigènes de tirer des Européens d'humbles revanches de leurs excès. L'un d'eux demande-t-il à acheter ou à louer un cheval : « Je le voudrais bien, répond l'indigène, mais je ne le puis pas ; le cheval appartient à mon enfant ». Souvent, bien entendu, c'est un mensonge ; d'autres fois, l'enfant en question n'a que quelques mois, ou bien il n'est pas né, on l'attend seulement.

Une coutume qui existe universellement à Tahiti, c'est l'adoption dès leur naissance, par d'autres que leurs parents, d'enfants qui ne sont nullement des orphelins, mais souvent fils ou filles d'indigènes aisés. Ce sont d'ordinaire des gens sans enfants qui adoptent ceux d'autres familles, mais l'on trouve aussi des cas de parents ayant déjà des enfants à eux et en adoptant d'autres. Quand une femme non mariée est sur le point d'avoir un enfant, il est rare qu'elle soit embarrassée pour savoir comment l'élever ; d'ordinaire on lui demande longtemps à l'avance son enfant, souvent même on se le dispute entre plusieurs familles. Si le père de l'enfant est blanc, celui-ci est encore plus recherché, car les indigènes sont très fiers d'avoir et d'élever chez eux un enfant d'étranger. Les fonctionnaires de l'île le savent et, rassurés d'avance sur l'avenir de leur descendance, mettent à profit leur séjour à Cythère. Cette coutume facilite singulièrement la propagation du demi-blanc, qui déjà domine à Tahiti et vraisemblablement formera un jour le plus clair de la population stable de l'île. Quand un enfant est ainsi adopté par une autre famille, il ignore à peu près

complètement, jusqu'à ce qu'il soit adolescent, ses parents et ses frères véritables ; il vit avec sa famille adoptive et c'est seulement lorsqu'il est presque adulte qu'il appelle ses frères ceux qui le sont réellement.

Adoptés ou non, tous les enfants à Tahiti sont des enfants horriblement gâtés ; en pourrait-il être autrement dans ce pays de la vie facile, au climat toujours beau ? Le Tahitien lui-même n'est-il pas un grand enfant gâté de la nature ? Aussi les enfants tahitiens ne sont-ils nullement élevés dans l'obéissance, et dès un très jeune âge ils font absolument tout, ce qu'ils veulent. Un instituteur indigène me racontait ce petit fait entre bien d'autres analogues. Un père dit à son enfant, âgé de six ans, d'aller lui chercher quelque chose. L'enfant répond : « N'as-tu pas des pieds pour y aller toi-même ? » C'est encore plus raide que les manifestations précoces d'indépendance des gosses américains. Les parents n'exercent aucune influence sur leurs enfants pour les empêcher de se débaucher très jeunes ; très tôt renseignés, ils se disent entre eux, à l'école ou dans leurs jeux, des choses que les fonctionnaires français, craignant pour leurs propres enfants les mauvaises fréquentations, considèrent comme de véritables atrocités. Pourtant les Tahitiens, absolument comme les Français de France, font souvent de très grandes difficultés à leurs fils pour leur permettre de se marier jeunes avec la fille qu'ils veulent épouser ; le résultat est que garçon et fille vont vivre ensemble quand même, ce qui multiplie les unions irrégulières, au grand désespoir des missionnaires. Rarement ces enfants si choyés s'occupent de leurs parents quand ceux-ci sont devenus vieux et incapables de se suffire. En pareil cas on les relèguera souvent dans une mauvaise cahute, à quelque distance de la case confortable où vivent les jeunes de la famille. En parcourant les chemins de l'île, j'aperçus parfois de pauvres vieux, presque des squelettes, achevant de mourir sur le pas d'une porte, malades et décrépits, sans que personne en prît soin. Comme toute autre forme de reconnaissance, la gratitude filiale est inconnue aux Tahitiens, qui n'ont même pas de mot dans leur vocabulaire pour exprimer ce sentiment.

Dans l'ensemble, l'humanité indigène de Tahiti laisse une impression lamentable d'abâtardissement lent mais irrémédiable, rendue plus poignante par le sentiment qui s'y mêle d'une disparition de beauté, sentiment qu'on éprouve presque toujours dans tout pays où des conquérants étrangers oppriment ou remplacent peu à peu la race indigène. L'idyllique et grandiose nature fait sentir plus douloureusement, par contraste, la misère humaine à laquelle elle sert de cadre. Chose plus pénible encore cette misère est consciemment ressentie par ceux-mêmes qui en donnent le spectacle ; la bizarre maladie de la volonté (cette espèce de dégoût de vivre, de désespérance devant l'effort) observée par Stevenson chez les Marquisans qui se laissent dépérir, au seuil de leurs huttes, dans les belles vallées autrefois pleines de vie joyeuse et d'entrain guerrier, existe aussi à Tahiti. Plus sûrement qu'un changement nécessaire dans leur genre de vie, auquel ils ne peuvent se plier, et que les maladies innommables,

l'acquiescence à leur décrépitude fera mourir les races de la Polynésie. Quel thème à réflexions pour un philosophe, un artiste, que d'opposer l'optimisme grossier des barbares du Nord, insensibles aux arts, s'acharnant au travail dans des conditions de vie désagréables pour réaliser le progrès, à la stagnation, à l'attente résignée du néant qu'il découvre dans la Nouvelle-Cythère de Bougainville, parfaite image sur cette terre des paradis mythologiques ou religieux, où il semble que l'homme ne naisse que pour jouir, sans se donner de peine, de tout ce qui fait la vie saine et voluptueuse !

Mais qu'il est difficile à un Européen qui n'a pu voir de ses yeux et ne sait de la dégénérescence pitoyable des indigènes tahitiens que ce qu'on peut en apprendre dans un manuel de géographie, de se représenter l'effet singulier que produit tant de ruine dans tant de beauté présente et disparue ! En cela peut-être, dans la mélancolie impuissante à tuer la joie de la vie que fait naître le spectacle de la mort imminente dans un environnement d'éternelle beauté naturelle, réside l'enchantement particulier à Tahiti, ce quelque chose de subtil, non saisissable à tous, qui fait le charme spécial d'un pays. Une atmosphère d'idéal et de légende, n'est-ce pas tout le charme de l'Irlande ? Celui de la Hongrie, c'est le mystère de tristesse ardente, n'excluant pas le goût de la volupté, qui flotte en juin sur la grande plaine dans l'odeur pénétrante des acacias. Pour moi, qui ai vu la race tahitienne agoniser dans son cadre brillant d'idylle, c'est une petite toile de Gauguin, humble, inconnue sans doute, qui ressuscite le mieux à mes regards cette vision évanouie. Dans une pièce voûtée faisant partie des bâtiments de quelque mission catholique, sous la surveillance d'une religieuse européenne au regard autoritaire, à l'aspect anémié des Françaises qui ont vécu longtemps sous le climat énervant de l'île tropicale, des indigènes au maintien effacé en dépit de leur solide charpente sont occupés à des besognes domestiques : l'épluchage des légumes, la préparation d'un repas. Ces attitudes abandonnées et soumises de colosses humains qui travaillent perdus dans un rêve, l'atonie du regard sur ces faces où demeure dans l'expression générale d'abrutissement un reste de l'antique beauté atavique nous font sentir, avec cette puissance dont seul dispose le génie, l'acheminement fatal de la race vers l'extinction, et aussi la folie que ç'a été de vouloir proposer l'ascétisme chrétien en idéal à ces grands enfants instinctifs et sensuels, qui étaient hors d'état d'en jamais présenter autre chose que la caricature. L'éclatante lumière du dehors, le grand silence de Tahiti pénètrent mystérieusement cette scène ; le tableau semble baigné de la langueur qu'engendre ce perpétuel été, auquel l'automne jamais ne succède.

Ce qu'il est stupéfiant de constater chez les êtres dégénérés dont l'art de Gauguin pourra perpétuer quelque souvenir quand le dernier d'entre eux aura disparu, c'est le mélange de raffinement du goût dans les choses matérielles, de qualités morales rares et d'autre part, dans l'ordinaire de la vie, d'instincts et de réactions tout à fait semblables à celles de l'animal, qu'on observe en eux. En fus-je à ce point frappé parce que les Tahitiens étaient après tout les humains les plus proches de l'état sauvage que j'eusse vus ? Pourrait-on dire la même chose

des nègres africains ? Non, j'imagine. En tout cas, la noblesse d'allures et de manières, la réserve, la dignité, la générosité, une certaine vivacité d'intelligence et tant d'autres belles qualités polynésiennes auxquelles Stevenson et d'autres observateurs ont rendu hommage, me firent souvent penser que si les blancs avaient pris plus au sérieux leur œuvre colonisatrice, ils auraient pu aboutir avec la race indigène à quelque chose d'un peu mieux que le navrant résultat qui s'offre aujourd'hui à l'examen du visiteur de ces îles lointaines. Mais les Français qui sont envoyés comme fonctionnaires à Tahiti voient là seulement une occasion de faire un voyage agréable : quand ils y ont amassé quelque argent, ils quittent l'île sans s'être plus préoccupés des indigènes et des colons que s'ils n'existaient pas. Dans le trop court séjour que j'y fis moi-même, j'eus pourtant la satisfaction d'en rencontrer plusieurs dont mes compatriotes fixés là-bas ignorent, j'en suis sûr, le mérite, ou ne l'apprécient pas à sa valeur. J'ai surtout en mémoire, en écrivant ceci, le jeune Tahitien honnête et instruit en compagnie duquel j'accomplis la plus grande partie du voyage autour de l'île, que je raconterai dans le prochain chapitre.

En toutes circonstances j'admire la complaisance et l'esprit de ressource de ce frère de Rarahu, son admirable bon sens, son énergie, son honnêteté native et sa grande délicatesse. Il fait certainement honneur à l'école protestante où il a été élevé. Comme tant d'autres enfants tahitiens, il fut adopté à sa naissance et élevé par une tante très stricte qui ne lui passait rien, et ne le laissait jamais sortir seul. Pareille sévérité de mœurs est très rare à Tahiti. Je le trouvai renseigné sur toutes les questions intéressant l'île, et aux nombreuses demandes que je lui fis, il n'a jamais donné une réponse banale. Quoique son instruction et surtout la culture de son goût soient très limitées, il sait ne pas parler de ce qu'il ignore. Sa curiosité en matière de lectures est insatiable : il me confia naïvement qu'il a souvent à table des démêlés avec sa femme parce qu'il ne peut résister au besoin de dévorer, même en prenant ses repas, les livres ou journaux qui lui tombent sous la main. Il parle bien français, quoiqu'il fasse assez souvent des fautes, même grossières. Il accentue très fortement certaines syllabes, comme c'est la règle en tahitien, et cela donne à son parler quelque chose d'expressif et d'amusant, surtout lorsqu'il plaisante ou laisse libre cours à son indignation. Il a une antipathie particulière contre les officiers de marine français, qu'il accuse de la démoralisation de son pays, et d'avoir appris aux femmes tahitiennes des horreurs révoltantes. Bien qu'il affirme volontiers son indépendance vis-à-vis des gendarmes, si scandaleusement omnipotents dans toutes les îles de l'Océanie française, il y a pourtant en lui un respect un peu craintif à leur endroit ; il ne leur parle certainement pas sur le même ton qu'aux indigènes ses pareils. Au fond, il doit y avoir au plus intime de lui-même un grand mépris du Français, et du blanc en général, mépris assez inconscient, et dont il se rend mal compte parce qu'il ne le formule pas, mais renforcé de cet orgueil de race qui est latent chez tout Tahitien. Comment pénétrer cette âme si différente de la mienne ? Il me dit un jour que je suis le premier Français qui lui ait jamais exprimé combien

les procédés des Européens à Tahiti le révoltaient, mais se représente-t-il bien ce que je voulais dire en lui parlant ainsi ? Enfin, ce qui me rendait si intéressant et sympathique ce Tahitien d'exception, c'est qu'il avait conservé malgré sa situation relativement élevée dans l'île et ses rapports fréquents avec les Européens, beaucoup des qualités primitives de l'indigène, du sauvage même, ces merveilleux dons d'acuité sensitive, d'adresse, d'endurance, qui ajouteraient tant au plaisir de la vie chez le civilisé s'il pouvait jamais les acquérir à nouveau.

IV

TAHITI

Tout autour de l'île, au cours de mon voyage, sa gaieté contagieuse m'accompagna, cette « gaieté matinale des oiseaux et des enfants bien portants », qui ravissait Stevenson chez Maka, le pasteur indigène des îles Gilbert. Une route, assez bien entretenue sauf aux endroits impossibles à aplanir où les escarpements rocheux des montagnes s'avancent jusqu'à l'océan, fait le tour à peu près complet de Tahiti, y compris la presqu'île de Taravao, par laquelle l'île se termine vers le sud-est. Cette route, qui s'interrompt seulement au moment de contourner l'extrême pointe de la presqu'île, bordée d'infranchissables falaises de roches, suit de près la mer et traverse toute la partie habitable de l'île, divisée administrativement en districts, dont chacun a une étendue de rivage de quelques kilomètres seulement. Les montagnes, habitées au temps de Cook par une population nombreuse de guerriers, sont aujourd'hui désertées par les indigènes qui se sont portés en masse sur la côte pour y vivre l'existence immobile et contemplative qui amènera lentement leur disparition, bien qu'à notre point de vue européen elle représente pourtant un avancement relatif de civilisation par rapport à l'ancienne. Suivre cette route, s'y attarder, y flâner, c'est pour le blanc le vrai et unique moyen d'observer tout ce qu'il pourra jamais saisir de la vie tahitienne, puisque cette vie, purement extérieure et qui pour une grande part s'écoule en plein air, hors des cases, est tout entière concentrée là. En la suivant, cette route, il est rare qu'il perde de vue la mer éblouissante et rafraîchie du souffle de l'alizé dont le voisinage communique à l'atmosphère si entièrement marine de Tahiti cette senteur balsamique qu'on respire même à l'intérieur de ses montagnes, où il vous semble encore vivre et marcher comme sur le pont d'un navire ; rare aussi que l'éclat du ciel sur les hautes palmes au maintien si décoratif des cocotiers, ou à travers le feuillage fin comme un réseau de dentelle de l'arbre de fer, ne lui donne la sensation directe, sans cesse renouvelée, du perpétuel été splendide et monotone. Toujours, dans l'infini silence, d'un côté la grande basse mugissante des brisants, de l'autre, les couleurs ardentes des montagnes, où sur les pentes les rochers brûlent. De temps à autre, à mesure qu'on franchit la limite d'un nouveau district, un village indigène, un groupe de cases en bambou tressé ; parmi elles, souvent une maison d'aspect semi-européen, la demeure d'un chef. Ou bien, au bord de la grève, isolée, une hutte en branchages, où de vagues formes sont étendues, dans l'éclat de la lumière

limpide qui tombe tamisée des belles verdure claires ou sombres formant berceau tout autour. Plus loin, la plantation d'un colon, avec du bétail à l'air florissant, nourri et engraisé de sensitive qui pousse drue entre les troncs des palmiers. Du bord de la grève tranquille, on découvre au loin les pointes avancées du rivage, encerclant les petites baies paisibles où se balancent les cocotiers. Toujours l'éclat du ciel, le tonnerre des brisants sur le récif, la pureté des matins, les soirs splendides. Sans crépuscule leur succède la nuit idéale du Pacifique austral, si parfaitement sereine que dans l'esprit impuissant à s'en représenter à nouveau la beauté sous d'autres cieux deux petites choses en évoquent seules le souvenir : les étoiles luisantes aperçues à travers les troncs des grands arbres, le cri du criquet peuplant seul le silence.

Sur cette route, chemin faisant, je fis quelques amusantes rencontres, évocatrices parfois de la France lointaine. Un Corse, dont les succulents menus agrémentent les expéditions administratives et amoureuses des fonctionnaires, me raconta ses déboires de colon désormais réduit au métier d'aubergiste. Il fulmina âprement contre les administrateurs de Tahiti : « des faignants », selon lui. « Il y a vingt-quatre ans, gémissait-il, qu'il y a un budget annuel de 98.000 francs ou davantage pour l'instruction publique dans les établissements français de l'Océanie, dont la population est à peine de vingt mille habitants, et les résultats sont tels qu'on ne rencontre nulle part d'indigènes parlant français. » J'écoutais distraitemment ses doléances, dont j'avais reconnu par moi-même, hélas, l'exactitude, tout en longeant en sa compagnie une énorme muraille de roches noires et humides, surplombant à gauche la route, d'où descendent des cascades et où l'on aperçoit encore, cramponnés à la pierre, des arbres tordus et à demi déracinés par le dernier cyclone. A droite, la mer est comme un lac de plomb fondu, l'horizon brûle au loin, éblouissant. Les indigènes qui pêchent dans leurs pirogues à quelque distance du rivage, vêtus de pagnes criards, apparaissent comme des filaments colorés sur l'immensité lumineuse et torride. D'autres, dans l'eau jusqu'à mi-corps, nombre de femmes parmi eux, ramènent vers la terre en le traînant à fond un vaste filet circulaire, pêche assez semblable à celle que l'on voit pratiquée au Lido et sur les plages de l'Adriatique. Au couchant l'air fraîchit, et l'atmosphère marine est d'une pureté impossible à décrire.

Je passai cette soirée en compagnie de Français : un ouvrier à l'accent parisien, beau parleur, qui vint de San-Francisco à Tahiti à la suite du cyclone, espérant trouver du travail, et deux colons dont le père avait fait partie des troupes de débarquement qui firent la guerre à Tahiti en 1840, avant que le protectorat français ne fût déclaré sur l'île. Il resta vingt ans à Tahiti après sa libération du service, puis, de retour en France, s'y maria, et revint presque aussitôt au pays dont il avait la nostalgie, et où il est mort, ayant vécu plus de quarante-huit ans dans l'île. A travers les histoires du vieux temps tahitien que racontent très intelligemment ses fils, j'entrevois ce type de Normand rusé du Cotentin, la tête près du bonnet, bâti à chaux et à sable. Après le dîner, je suis

sorti pour voir la nuit merveilleuse. Les brisants s'entendent ici plus fort qu'ailleurs, la lune ce soir-là est à demi pleine ; dans le ciel infiniment limpide, un seul grand nuage au-dessus de la mer. Au bord de la grève, une case délabrée en feuilles de pandanus, à demi éclairée à l'intérieur, où des formes humaines sont accroupies. Deux autres corps sont couchés sur la terre nue, sans abri, sous les cocotiers, à quelques pas de la case. C'est, paraît-il, une famille de nomades habitant la montagne : ils sont venus s'établir là pendant quelques jours pour pêcher. « De vieux *gribiers* », ces Canaques, opine l'ouvrier parisien. « Toujours à chasser le cochon sauvage dans la brousse, ou à ramasser à pleines mains, sans se donner de peine, le poisson sur le récif ! » Dans notre conversation il y avait quelque chose de familier qui me rappelait la patrie ; la lueur argentée de la lune sur les grandes feuilles luisantes des cocotiers était reposante et douce, l'atmosphère des choses idyllique.

Dans la pureté de l'aube admirable où s'éveillent des oiseaux au chant inconnu à mon oreille, l'un des frères m'accompagne quelque temps le long de la route qui file droit entre les bosquets de cocotiers, nombreux et denses dans cette partie de l'île. La zone côtière qui va de la mer aux montagnes est ici assez large et bien cultivée : le paysage rappellerait un peu, n'était la végétation différente et l'éclat du ciel, certains aspects verdoyants de l'Ouest français ; de petits vergers, des enclos plantés d'arbres dans lesquels paît du bétail acheté en Nouvelle-Zélande font parfois songer aux campagnes de ce Cotentin dont le père de mon guide était originaire. Un drapeau tricolore, flottant au perron d'une jolie maison, nous indique la résidence du chef indigène du district, auquel nous rendons visite. Plus loin, un groupe de bâtiments spacieux entourés d'arbres : la mission protestante. De larges vallées entre de hautes montagnes s'ouvrent à gauche de la route ; de claires rivières en descendent. Sur deux d'entre elles, assez profondes, le pont a été brisé par le récent cyclone. Dans le lointain apparaissent, baignées de la belle lumière tropicale particulière à Tahiti, les montagnes de la presqu'île de Taravao ; bientôt celle-ci se découvre tout entière : elle est plus accidentée et rocheuse que le reste de l'île, mais d'altitude moins élevée. Toujours la même végétation de hauts cocotiers splendides et de brousse dense. L'ensemble est d'une couleur, d'une lumière, d'une vigueur de verdure magnifiques ; pourtant un charme poétique d'idylle tropicale émane plus délicat encore des paysages de Moorea, gracieux et sévères.

Au voisinage de l'isthme qui sépare la presqu'île de Taravao de la partie principale de l'île, le paysage change d'aspect. On traverse sur des chaussées d'empierrement plusieurs bras de mer. Suivant qu'on les regarde de tel ou tel point de la route, serpentant en cet endroit en nombreux lacets, ces bras de mer ressemblent à des estuaires ou à des lacs tranquilles, admirables de couleur, environnés de hautes collines boisées, non sans quelque analogie avec certains aspects de baies intérieures en Bretagne. Mais si le charme est celui d'un idyllique paysage morbihannais, l'éloignement du monde civilisé, la proximité

du vaste océan voisin, l'absence de vie humaine un peu dense communiquent aux courbes gracieuses ou émouvantes de ces rivages un caractère de grandeur insolite. Dans l'hémisphère austral, les terres, plus rares, semblent davantage perdues dans l'immense mer qui les sépara si longtemps du reste du monde ; l'humanité, plus clairsemée que dans notre Europe surpeuplée, s'y laisse à peine remarquer, et la nature, les éléments, la terre comme les eaux empruntent à cette sauvagerie et à la solitude quelque chose d'impressionnant pour le voyageur venu des Antipodes. O la poésie grandiose et inattendue des grandes baies profondes et solitaires de la Nouvelle-Zélande, de ses hauts promontoires boisés ; des falaises abruptes revêtues de jungle qui soudainement, au regard fatigué d'errer depuis tant de jours sur le désert des eaux éblouissantes, révèlent la présence d'une île haute dans l'immense océan ! Dans cet univers voisin de l'autre pôle, tout est différent de ce qu'un œil même exercé déjà à jouir des spectacles changeants du monde suivant la longitude est habitué à contempler dans l'autre hémisphère : la mer sans navires, les nuances différentes des eaux, l'atmosphère aussi, si particulière que sans même la connaissance de l'environnement on distinguerait aisément une aurore néo-zélandaise d'un spectacle similaire à la même latitude dans l'hémisphère nord, surtout la voûte céleste, peuplée de constellations plus rares, mais plus belles que les nôtres de l'avis de ceux qui ont pu comparer, tout, absolument tout vous donne le sentiment du dépaysement. En ces régions où l'histoire humaine est d'hier, et si peu importante, la rêverie s'empare de l'esprit plus impérieusement que dans les pays actifs de vieille civilisation. L'imagination y est hantée obstinément par ce qui est à peu près la seule trace laissée par le génie et l'effort humains dans ces parages, le souvenir des grands navigateurs, de Cook surtout, le plus grand de tous, dont les yeux virent les premiers les golfes majestueux, barrés de hautes montagnes habitées par les anthropophages, ou ces charmantes petites baies, fermées par des langues de terre de forme harmonieuse, plantées de cocotiers, dont Port-Phaéton, le seul bon port de Tahiti, est à la jonction de l'île et de la presqu'île un spécimen idéal.

Des rives de Port-Phaéton, encore une longue côte en pente douce, dans le calme d'une belle après-midi, avant d'arriver à une sorte de plateau où se trouvent deux maisons de Chinois, petits commerçants et restaurateurs, l'école indigène du village de Taravao, et, un peu plus haut, la gendarmerie, qui est bâtie dans un ancien fort construit autrefois par les troupes d'occupation, dominant la mer et toute la région avoisinante. Immédiatement au delà de l'isthme, des montagnes s'élèvent, très hautes, de la mer. Déjà ici l'on sent que la presqu'île doit être une région distincte du reste de l'île, plus fertile, plus riche, de verdure plus luxuriante. Le cœur s'emplit de joie de se sentir vivre au milieu de cette belle nature opulente et joyeuse à qui l'on sait gré de ne pas nous écraser, malgré toute son exubérance tropicale, d'évoquer encore un peu, par sa grâce idyllique, les paysages agrestes et modérés qui nous sont chers. De la courtine de l'ancien fort, la vue est admirable d'un côté sur Tautira, l'extrémité

sud-est de la presqu'île, de l'autre sur Port-Phaéton. Au crépuscule, la surface unie de la mer a des teintes violâtres : de leur accord harmonieux avec les tons variés des feuillages, un peu moites dans la langueur de l'air, des cocotiers, des bananiers, des mapés, est faite la beauté douce, un peu mélancolique, la paix paradisiaque des beaux soirs de Tahiti. Cette soirée d'arrivée à Taravao est l'une des plus belles que j'ai vues de tout mon séjour dans l'île. La lune se lève dans un ciel mauve, violet, opale, d'une infinie délicatesse ; les eaux du Port Phaéton ont ces nuances de violet décoloré qui fait la beauté des couchants sur les mers tropicales. Les arêtes des montagnes se détachent avec une netteté surprenante. A cette heure qui précède l'obscurité de la nuit le feuillage des cocotiers, surtout quand ils se trouvent comme ici réunis en denses bosquets, prend une coloration vert sombre qui s'harmonise non moins bien avec le ciel pâlisant que celle de l'olivier avec le ciel grec.

J'explorai en détail les routes de la presqu'île en compagnie d'un instituteur indigène dont la femme était originaire d'un des villages de cette partie de l'île, et qui, pour cette raison, y avait partout des parents et des amis. Un jour nous visitâmes une école où une sous-maîtresse, jeune fille indigène à face rude, aux beaux cheveux, l'air d'une très bonne fille, apprenait l'alphabet aux tout petits tandis que l'instituteur, un jeune homme presque sans dents, l'air mou efféminé, aux mains de femme, s'occupait des plus grands. Les élèves tahitiens ne savent pas grand chose et les maîtres indigènes, sauf exception, se donnent peu de mal pour les tirer de leur ignorance. Comme en général les primitifs, c'est pour le chant et la musique qu'ils montrent le plus de goût d'apprendre. « Ils chantent naturellement en parties », me dit l'instituteur, et il n'a aucune difficulté à leur enseigner dièses et bémols. Il leur fait chanter devant moi une marche militaire, sur un air suisse :

Marchons au pas, oui, marchons au pas
Comme de vieux soldats, qui volent au combat.
Tricolore, fraîches couleurs, quand l'océan a jeté
Sur la plage son écume, nous vous crions : Liberté !

Lui-même les accompagne du piston en battant la mesure avec le pied. Garçons et filles sont groupés pêle-mêle sur des gradins, les voix, sont criardes, mais ils y vont de tout leur cœur : c'est touchant et un tantinet ridicule, ce patriotisme si loin de la patrie. L'école est bâtie non loin de la grève, sur un pré gazonné et bordé tout autour de très beaux arbres : une fois de plus je suis reporté en pensée aux campagnes normandes, aux vallons où d'épaisses prairies descendent jusqu'au bord de la mer.

Le côté sud de la presqu'île est la partie la plus verdoyante de l'île entière ; nulle part la bande de terre cultivable entre mer et montagne, qui constitue la portion habitable de Tahiti, n'est plus large qu'ici. Deux chevaux tahitiens, Fatati et Bibi, nous emportent rapidement dans une petite voiture bien appropriée aux nécessités du pays. Elle est faite simplement d'une sorte de caisse posée sur deux

hautes roues ; pour franchir les rivières, on y pousse bonnement les chevaux, et la voiture suit. Sur la route très mal entretenue en cet endroit il y a parfois d'énormes trous où disparaît presque en entier la voiture. Le gouverneur de Tahiti doit passer ici le lendemain en tournée d'inspection, et mon compagnon indigène suggère ironiquement que les habitants du district devraient lui faire la plaisanterie de planter cette nuit dans les trous de beaux taros (plante dont la racine, assez semblable à une grosse betterave ronde, mais de couleur violacée, est un des mets préférés des indigènes), qui donneraient à la route l'aspect de plates-bandes florissantes. Tous les cent mètres ou presque, il faut traverser une rivière, large ou mince ; sur ses bords, toujours les grands mapés au feuillage luisant et sombre, qui y entretiennent une ombre profonde, d'une fraîcheur délicieuse. Aujourd'hui c'est dimanche : le bruit frénétique des himénés venant d'un temple indigène protestant, de forme rectangulaire, bâti au bord de la route sur le modèle d'une case, mais de proportions plus vastes, nous fait nous arrêter un moment avant de pousser plus loin l'excursion. A l'intérieur, un vieux pasteur indigène, maigre, à l'air excité, commente un verset du livre de Samuel. Que peut-il bien raconter à son auditoire à la fois ensommeillé et attentif ? Dans ce local mal aéré, le parfum entêtant de l'huile de cocotier dont les femmes tahitiennes usent pour se parfumer et lisser leur chevelure est si fort qu'il prend aux yeux. Le coup d'œil que présente l'assistance est d'une fâcheuse banalité ; hommes et femmes sont habillés à l'européenne, à peu de chose près, et quand, le service terminé, ils sortent et se dispersent devant le temple, sous les hauts cocotiers bordant la route, le spectacle est peu différent de celui qu'offrent dans les villages de France les groupes endimanchés stationnant pour causer sur la place de l'église, après l'office. Sous les hautes palmes, les gens s'assoient par petits groupes, ou lentement circulent, et le chef du district leur lit une proclamation en tahitien où il leur annonce la venue du gouverneur de l'île pour le lendemain. Du côté opposé de la route, un indigène, sans doute un bel esprit, l'interrompt de temps à autre par des saillies qui soulèvent des éclats de rire dans la foule. Comme le paysage idyllique et modéré, cette scène reporte, à l'autre bout du monde, à la vie journalière, traditionnelle des communes de France.

Au retour, à quelques kilomètres de Taravao, le timon de la voiture se casse, mais l'adresse de mains est une qualité native de tout indigène, et en moins de rien mon compagnon a réparé le dommage. Une nuée d'indigènes, sortis des huttes voisines, nous entoure : ils veulent savoir qui je suis, ce que je fais. Avec une stupéfaction que la répétition de l'expérience, déjà fréquemment faite, du même phénomène, ne parvient pas à amoindrir, je décèle çà et là sur des faces révélatrices encore de l'atavisme reculé de l'antique race migratrice conquérante de ces îles des traits, des expressions de physionomie, des airs vicieux qui sont ceux des faubouriens de nos grandes villes : le résultat semble un produit combiné du rôdeur de barrière et du pirate malais. Etranges hasards des mélanges humains ! Un matelot déserteur de son navire, ou quelque forçat évadé du bagne est peut-être jadis venu échouer dans ce hameau indigène, entretenu

pour le reste de ses jours par l'hospitalité amusée des habitants, et maintenant sa descendance, impossible à distinguer des vrais naturels de l'île sauf pour un observateur exercé, continue de mener l'indolente existence, contemplative et oisive, des indigènes tahitiens, cette vie instinctive, presque animale, qui s'est survécue pareille à elle-même depuis des époques impossibles à calculer historiquement. Pareille vision du civilisé, revenu de lui-même et par son propre choix à une vie demi-sauvage où maintenant il se complaît, éveilla en moi, chaque fois que j'en fus témoin, une surprise mêlée de quelque répugnance, et aussi une vague épouvante : ici, dans ce hameau au bord de la mer où seul le hasard d'un accident m'avait fait m'arrêter, l'attitude fière et digne d'un jeune garçon tahitien non métissé de blanc, petit sauvageon d'une beauté de statue antique, à la taille serrée dans un pareo multicolore, faisait sentir plus vivement par contraste le dégoût inspiré par ces humains dégénérés de notre race à nous. Autour de la voiture, sur la route, l'animation croissait : des femmes, se tenant gentiment par les bras mutuellement enroulés autour du cou, rôdent curieusement autour de l'étranger, tandis que sous les grands arbres les hommes font chauffer le café, avant de s'assembler pour la soirée dans la maison de chant voisine, où bientôt va commencer le service religieux, dirigé par deux diacres indigènes, et le furieux chant des himénés retentir.

Durant mes longs voyages sous les tropiques, jamais je ne vis de nuits plus belles que sur la route qui va du vieux fort de Taravao à Port-Phaéton. O la pureté, la tranquillité absolue de l'air, les grands nuages blancs immobiles dans le ciel, la merveilleuse clarté lunaire ! Dans le silence, la paix de la nuit, le feuillage des hauts cocotiers brille d'un éclat incomparable, versé sur eux par les étoiles resplendissantes : dans les intervalles des grandes palmes, on en aperçoit quelques-unes. J'évoquai là les nuits sans égales des îles Touamotou, simples anneaux madréporiques posés sur l'immense océan, dont la chaîne forme ce « pays des béatitudes marines » qu'exaltait devant moi mon ami breton de Papeete, poète et navigateur. Un gendarme qui y avait longtemps vécu m'en parlait avec enthousiasme, de ces nuits de l'atoll, mêlant leur souvenir lumineux à celui de la plonge, de la pêche des nacres, des femmes de là-bas, passionnées, jalouses, au caractère si différent de celui des molles Tahitiennes. Avant les derniers cyclones qui les ravagèrent, ces îles étaient de vrais paradis du Pacifique, des édens marins. Le cocotier y poussait en véritables forêts, à l'état vierge ; il y avait d'un bout à l'autre de la chaussée de corail d'immenses allées de ces arbres dont les cimes se rejoignaient au-dessus du chemin, luisant dans l'ombre perpétuelle, au point qu'il n'était pas possible d'apercevoir le ciel à travers. Sous ces hautes voûtes vertes s'alignent les huttes des âpres indigènes, presque l'opposé des Tahitiens efféminés, habitués dès l'enfance à l'effort et à la lutte de tous les instants contre la famine, et un pire ennemi : la mer, le cyclone. Ils passent dans ces huttes de longues soirées, tassés les uns contre les autres, n'osant sortir à cause des mauvais esprits qui rôdent dans la nuit du dehors, à discuter sur la Bible à perte de vue, souvent jusqu'à l'aube, car les missionnaires,

chose bizarre, se sont appliqués à farcir d'arguties théologiques la cervelle de ces rudes marins.

C'est en faisant l'excursion de Tautira dans la petite voiture à deux roues dont j'ai parlé, si commode pour voyager sur les chemins pierreux parfois remplis d'eau de l'île, et au fond de laquelle sont percés deux trous pour laisser échapper l'eau qui l'envahit au passage des rivières, que je vis pour la première fois depuis mon arrivée dans l'île une vraie case indigène tahitienne, de type ancien et original. Dans la presqu'île de Taravao, les anciens usages tahitiens se sont mieux conservés que dans le reste de l'île : partout ailleurs qu'ici des cases plus sommairement bâties, de forme plus banale, ont remplacé l'ancienne habitation indigène, spacieuse et fraîche, depuis qu'avec l'espoir dans l'avenir de leur race et le goût de la vie les Tahitiens ont perdu celui du confort, raffiné quoique primitif, qui convenait bien à leur genre d'existence d'autrefois. Un pasteur protestant indigène habite là avec sa femme, que nous trouvons seule à la maison. La case est de forme oblongue. Sur un soubassement en ovale, fait de troncs de cocotiers coupés en deux dans le sens de la longueur, sont enfoncées de hautes tiges de bois de bourao reliées entre elles par une liane végétale extrêmement solide : elles forment les parois latérales de la case. A l'intérieur, la charpente du toit est aussi tout entière en bourao : seules, la poutre du sommet et une autre qui couronne le faite des parois et sert à les relier à la charpente, sont en bois dur façonné à l'européenne. Pas un clou n'entre dans la construction d'une case de ce genre. Pourtant, signe d'une diminution de l'antique honnêteté dans la moderne Tahiti, l'espace libre qui autrefois servait d'entrée peut ici se fermer par une solide porte de chêne, munie d'une forte serrure. La couverture du toit est en minces lanières de feuilles de pandanus fixées à l'une de leurs extrémités à un mince bâton de la longueur même de la case, et réunies entre elles par une baguette à bout pointu qui retient les feuilles comme le ferait une aiguille les traversant. Cela constitue une espèce de claie, ou plutôt de natte épaisse et serrée : plusieurs de ces nattes, posées à même sur la charpente l'une à la suite de l'autre, font à la maison une toiture admirablement appropriée au climat, fraîche, légère, imperméable. Pas de plancher, mais de l'herbe sèche qu'on renouvelle fréquemment et sur laquelle on étend des nattes, tressées à la maison. A une extrémité de l'unique chambre formée par l'intérieur de la case il y a deux lits à l'européenne, avec chacun deux oreillers sur lesquels est brodée en rouge une tête de femme, dessin affreusement laid, sans caractère, qu'on dirait emprunté au catalogue d'un bazar à bon marché. Ce travail est pourtant de main-d'œuvre indigène. Une délicieuse fraîcheur règne dans cette case d'une simplicité élégante et d'une propreté parfaite, où l'on jouit comme si l'on campait au dehors, à l'abri des grands arbres, de la brise marine, de la musique de la mer, de l'éclat tempéré du ciel, de la senteur délicate de l'air sans cesse renouvelé. Qu'il doit faire bon dormir là ! Comme on aimerait à y travailler, dans cette

idéale maison tropicale, si supérieure pour l'hygiène et la commodité à toutes nos constructions coloniales !

Cette case si propre, si fraîche, si aérée, laisse une impression enchanteresse. A quelques mètres seulement, la mer brise sur une petite grève encombrée de coquillages et d'arbustes de toute sorte, d'où l'on aperçoit les deux côtes opposées de Tautira et d'Hitiaa, avec le rentrant que forme la baie de Taravao. Un peu plus loin, au bord de la route, une autre case de construction semblable, où vit un solitaire. Près de là croissent des roses rouges odorantes, de hauts orangers au feuillage sombre, de beaux plants de l'arbuste qu'on appelle « tiare Tahiti ». Ses fleurs blanches, en forme de petites étoiles, servaient à faire les guirlandes dont se couronnaient autrefois les Tahitiens : aujourd'hui on ne les voit plus guère que piquées derrière l'oreille d'affreux voyous canaques de Papeete — tel un crayon de garçon épicier — ou de demi-blancs en goguette. Quand, après les avoir cueillies, on les enferme pour un jour dans une feuille de bourao, elles prennent un parfum exquis, un peu entêtant, dont plus tard le souvenir, soudain rappelé, ramène l'esprit aux plages fraîches et lumineuses où pousse l'arbuste tiare : ainsi l'odeur de la fleur d'ajonc évoque d'elle-même l'image de la vieille et douce Bretagne, l'odeur d'eau de rose celle de l'orient turc. C'est ici peut-être, aux alentours de Tautira, que se révèle le mieux le caractère propre à la végétation tahitienne, à la fois gracieuse et luxuriante, sans l'énormité ni l'opulence écrasante de la flore tropicale en d'autres régions, telles que l'Inde ou les Antilles. Comme de la brousse des montagnes de l'intérieur, les hauts orangers au feuillage raide et sombre, dont les fruits luisent comme des boules d'or dans le demi-jour du bosquet, sont la gloire de cette grève verdoyante et de la vallée profonde, ombreuse, pleine du bruit des sources, qui débouche en cet endroit vers la mer. L'intérieur des montagnes tahitiennes est si bouleversé et chaotique qu'une simple pluie suffit pour grossir en quelques heures démesurément les rivières : celle de Tautira était si énorme que nous fûmes submergés en la passant en voiture. Mais quel bain dans l'eau délicieusement fraîche ! Le paysage de la vallée, vu du cours de la rivière, est le plus caractéristique de Tahiti qu'il soit possible de trouver dans l'île : les contours fantastiques des montagnes au fond de la vallée, qui s'étagent par plans successifs comme au bord des golfes grecs, la limpidité de la rivière, coulant à pleins bords sous les ombrages épais, et l'harmonie de l'ensemble avec le beau ciel lumineux composent le paysage tahitien par excellence : accord parfait de l'idyllique et du grandiose.

A la nuit tombante, sur la route bordée de hauts cocotiers, illuminée par un clair de lune tel qu'on n'en voit qu'à Tahiti, un groupe de pêcheurs nous croise, revenant des récifs. Toujours ces grands diables à peau cuivrée, au torse d'hercule, les traits du visage semi-européens, tels qu'on ne se figure nullement les Canaques, en somme. La veille au soir, j'ai eu maille à partir, moi voyageur français, avec la brutalité d'un gendarme, et mon compagnon indigène s'empresse de raconter l'histoire aux pêcheurs. Ils sont vivement intéressés,

prêtent une attention soutenue, et de temps à autre seulement interrompent son récit par des cris gutturaux, signes d'étonnement et de curiosité. Comme conclusion, ils trouvent le fait normal : c'est ainsi que sont les gendarmes. Il n'y a rien à faire là-contre, et les pauvres gens doivent en savoir quelque chose.

Après les fatigantes excursions à cheval ou en voiture dans la presqu'île, quelles bonnes journées oisives je passai à Taravao dans la maison d'un indigène obligeant et civilisé ! A Tahiti, en dépit du charme qu'il y a à se laisser vivre dans la belle nature, caressé par la brise parfumée du perpétuel été marin, on éprouve parfois, habitué qu'on est malgré tout à l'activité au sens européen du mot, quelque regret de la fuite inutile du temps, des longs jours qui s'écoulent et se succèdent tous pareils, et que l'on passe non seulement à ne rien faire, mais même sans vivre humainement et socialement, tant la stagnation de la vie est complète dans ces petites îles isolées du monde, tant la décadence sans espoir de la race indigène, mélancoliquement acceptée de ceux qui la subissent, non moins que la nature amollissante du climat vous enlèvent tout désir de faire effort en vue d'un but quelconque. Même l'observateur simplement curieux d'étudier des formes de vie inattendues, un milieu attirant par sa nouveauté et son étrangeté, voit se refroidir assez vite l'intérêt qu'il a apporté à sa recherche. Le monde polynésien est un si petit microcosme ! Les êtres humains, indigènes et blancs, qui en font partie, sont ou bien si primitifs et différents de nous, pratiquement impossibles à étudier de près, à bien connaître ; ou alors si médiocres, si uniquement agités de petites passions mesquines, en contraste pénible avec le charme grandiose du cadre de nature dans lequel ils se trouvent transportés, sans qu'on sache pourquoi, et qui font d'eux des êtres encore inférieurs à ce qu'ils seraient dans leur pays d'origine ! De tels regrets occupent souvent les heures lentes passées à rêver sur cette terre idéalement belle où force est pourtant de se rendre compte qu'on ne pourrait se fixer et vivre toujours ; en revanche c'est aussi pendant ces jours d'inaction dans la fortifiante brise marine et sous le beau ciel qu'on sent l'atmosphère générale du pays vous imprégner lentement, et opérer en vous le charme spécial à Tahiti, fait de méditation tranquille et d'absence de soucis, charme subtil dont on n'a pas conscience aux moments d'ennui, mais qui rendra presque douloureuse la mélancolie du départ. Il faut quelque temps pour que ce charme agisse, en même temps que vous pénètre, dans la torpeur de l'air, l'impression de vivre dans un monde tout autre que celui connu de nous, d'être comme transporté dans une autre planète, si cette image peut rendre l'étrangeté du complet dépaysement. Et l'espèce de volupté légère qui se dégage de cela, n'est-ce pas après tout ce qu'il faudrait tâcher de retirer du séjour à Tahiti, où l'existence quotidienne est par ailleurs si insignifiante qu'on n'a presque jamais le sentiment d'y apprendre quoi que ce soit, ni d'assister à des événements, ou de s'y enrichir et de s'y renouveler intellectuellement et moralement comme dans les pays d'art ou même seulement de vie moderne active, tels que les Etats-Unis ? Vivre à Tahiti, c'est comme naviguer longtemps

à la voile d'atoll en atoll, au pays des béatitudes marines : cela doit se faire autant que possible comme dans un rêve, sans désir d'aller vite, ni de figurer un résultat à la fin de chaque journée, simplement en laissant les images se succéder dans le cerveau comme les nuages qui passent dans le ciel.

Pareille existence était possible à Taravao plus qu'ailleurs, au sein de la fraîche et verdoyante nature de l'isthme, car au lieu d'être confiné là à une étroite bande de terre entre la mer et la montagne, comme partout dans l'île, on y a de l'espace pour se mouvoir, une vue étendue, des routes nombreuses dans plusieurs directions différentes, et l'éloignement de Papeete, la petite capitale bassement débauchée, à l'air lourd, dont la banalité, l'absence de poésie font un peu souffrir, permet de jouir davantage de la pureté de la brise marine, de la tranquillité parfaite dans laquelle s'y écoule la vie.

On achève le tour complet de Tahiti si au lieu de repasser l'isthme on rentre de Taravao à Papeete par la route accidentée, souvent en corniche au-dessus de l'Océan, qui longe la côte nord-est de l'île. Route dangereuse, fréquemment endommagée par les eaux, car ici la ceinture de récifs qui entoure Tahiti et la protège semble être submergée, et la mer brise directement sur les roches basaltiques bordant la côte. Par endroits, la chevauchée le long de la mer par de mauvais chemins pierreux me reporte en pensée à des voyages semblables entrepris jadis dans la presqu'île de l'Athos ; l'éclat du ciel, l'éloignement du reste du monde, l'étrangeté des lieux et de l'humanité qui s'y agite, tout dans les deux pays, pourtant si distants et si différents, contribue à créer un état intérieur analogue. Là où la route s'écarte de la mer elle devient, au lieu d'un sentier rocailleux et croulant, une jolie avenue feutrée d'herbe s'allongeant en une belle perspective bordée d'arbres aux feuillages les plus variés. A la traversée d'un village, les gens sortent en foule des cases pour nous voir ; toujours ce même mélange, surprenant et louche, d'indigènes polynésiens et de métis à l'aspect faubourien, retournés à la vie sauvage. Devant une case solitaire sous les belles verdure ensoleillées nous nous arrêtons un moment. Une femme vit là, pour qui mon compagnon de route m'a fait écrire en français une demande en divorce contre son mari. Elle a avec elle un de ses enfants, presque pareil à un petit Italien ou à un petit Français du Midi. Figure bizarre, métissée, où une expression de lourde tristesse se lit mêlée à de l'indifférence presque animale. Son mari l'a quittée depuis environ un an, pour vivre avec une femme qui avait fait la fête à Papeete avec des officiers. Elle a été très malheureuse pendant trois ou quatre mois, et s'est retirée dans cette case, où maintenant elle commence à oublier. Malgré soi, on est ému par cette douleur muette, cette affliction ignorée de tous qui se cache là, sur ce coin de terre, dans cette radieuse nature.

A qui parcourt les chemins peu fréquentés de Tahiti autrement qu'en partie fine, ainsi que font tant de hauts fonctionnaires qui ne se mettent en route pour leurs tournées que bien munis d'excellentes victuailles, il faut un peu s'accoutumer aux usages des Tahitiens, manger de la cuisine préparée au four

canaque. C'est un simple trou rond creusé en terre ; on le remplit de bois qu'on recouvre de pierres concassées. Quand les pierres sont rougies au feu, on y dépose la viande, le poisson, les légumes que l'on veut cuire. Sur une petite table très basse on installe le déjeuner : une « boîte de bœuf » à la marmite, des bananes sauvages rôties à la chaleur du four, un plat de miti (noix de coco râpée), tel est le menu. Après quoi l'étape reprend, par un sentier taillé au flanc des falaises, si dangereux par places qu'il faut descendre de sa monture. En certains endroits les roches déchiquetées rappellent un peu les aspects fantastiques de la côte nord de l'île Bréhat, mais au lieu de granits ou de porphyres rouges ce sont ici des basaltes noirs, polis, par les lames. Des arbres de fer s'élancent hors des crevasses du rocher sur le bord même des précipices ; le ciel des tropiques, vu à travers le feuillage sombre et fin, éclate dans toute sa splendeur. Le dernier cyclone a causé de grands dégâts sur cette route. Les rivières heureusement ne sont pas très fortes ; en temps de crue, il faut dans cette partie de l'île renoncer à se rendre d'un district à un autre. La nuit vient avant que nous ne soyons à la pointe Vénus ; nous faisons à pied la longue côte, suivie d'une non moins longue descente, par laquelle on franchit la ligne de collines qui en cet endroit s'avance jusqu'à la mer. A mesure que nous approchons de Papeete, une irritation bizarre s'empare de mon compagnon indigène. Né à la campagne, vivant dans un district éloigné de la capitale, il en exècre l'atmosphère de corruption, et plus encore ces officiers de marine qui y font la loi. Sa fureur m'amuse ; comme nous avançons vers la petite ville, n'en prétend-il pas flairer à de nombreux kilomètres la sinistre odeur de débauche et de fonctionnarisme ?

V

LES EUROPÉENS A TAHITI

Il n'exagérait qu'à moitié, ma foi ; un mauvais lieu en plein vent où végètent, les uns contents, les autres furieux, d'innombrables fonctionnaires, comme disait mon gros homme de Brème, telle est bien la définition la plus exacte qui se puisse donner de la bourgade coloniale poétisée par Loti. Et il n'était pas seul à s'irriter, tant s'en faut, contre le piètre résultat de la colonisation française à Tahiti, et l'administration qui n'a rien su faire de vivant de la petite île fertile, au climat heureux. C'est un lieu commun de dire que le fonctionnarisme est la plaie des colonies françaises et que ces colonies manquent de colons, mais à Tahiti le phénomène atteint des proportions épiques. Pour dix mille habitants en tout, Européens compris, cinq cent dix personnes émergeant au budget de la colonie ! Le chiffre me fut donné par plusieurs Français fixés là-bas, interrogés séparément ; est-ce une plaisanterie, une exagération devenue proverbiale ? Impossible naturellement de vérifier auprès des intéressés eux-mêmes. Rarotonga par contre, île anglaise de l'Archipel Cook, a, pour une population de trente mille habitants, seulement trois fonctionnaires. La comparaison des deux chiffres est instructive ; hâtons-nous d'ajouter que la petite colonie anglaise, si sommairement administrée, a une activité commerciale en contraste pénible pour notre amour-propre avec la stagnation économique de sa voisine si luxueusement pourvue d'administrateurs. Pourtant, à en croire de bons juges, Tahiti, administrée économiquement et bien, pourrait avoir de l'avenir, et enrichir des colons venus de France au lieu de coûter fort cher à la mère-patrie. Après l'arrêt de la prospérité apparente et factice causée par la présence des troupes coloniales qui, en dépensant pas mal d'argent dans l'île, y créaient un certain mouvement d'affaires, une crise s'est produite qui fait dire à quelques commerçants que rien ne va plus, mais d'autres pensent que la cessation de ces dépenses de luxe un peu superflu sera le point de départ d'un développement nouveau pour le pays, que les colons pourront maintenant s'occuper de choses sérieuses, et gagner de l'argent par la culture du cocotier et l'élevage du bétail, leurs deux principales ressources.

Il y a fort peu de colons d'origine française à Tahiti ; l'administration ne fait rien ou à peu près pour les aider, et l'indigène canaque étant très paresseux, la main-d'œuvre y est chère. La plupart des colons que j'ai vus sont d'anciens soldats ou gendarmes coloniaux, libérés du service dans la colonie où ils sont

restés, généralement parce qu'ils n'avaient plus ni famille, ni intérêts en France. Leur mécontentement à tous contre la nuée de fonctionnaires qu'ils font vivre sur la terre qu'ils travaillent, sans en recevoir d'aide effective, s'exaspère parfois jusqu'à la fureur. « Ah ! monsieur, me disait l'un d'eux, quel livre vous pourriez faire si vous connaissiez tout ce qui se passe ici ! Si vous aviez les chiffres, le détail des petits faits de chaque jour ! Ici, ce n'est pas un Congo, certes, il ne s'y passe pas d'atrocités, mais dans le genre vaudevillesque, il n'y a pas mieux, allez ! » Dans ce récit, j'ai essayé de faire un peu soupçonner à mes lecteurs combien, à Tahiti, est attristant le spectacle de la dégradation humaine dans tant de beauté naturelle, mais il ne saurait être question d'en faire un réquisitoire contre les Cinq cent dix. Qu'un autre enquête sur leurs méfaits et les révèle, comme on l'a fait pour les colonies d'Afrique ou d'Extrême-Orient ! Force m'est pourtant de constater qu'ils n'ont pas une bonne presse parmi leurs administrés, les fonctionnaires de Tahiti. Ce qu'on leur reproche le plus âprement, c'est d'être trop. Il est certain qu'un bien plus petit nombre suffirait, comme dans les îles anglaises des mêmes parages ; d'autre part ne pourrait-on prendre certains d'entre eux parmi les demi-blancs originaires du pays, qui connaissent mieux ses besoins que des nouveaux venus de France et n'émargeraient point au budget de la colonie pour de coûteux voyages ? Ces voyages en France que se font octroyer libéralement leurs fonctionnaires semblent irriter particulièrement les Tahitiens ; de fait ils occasionnent parfois des frais énormes. La colonie eut à payer une certaine année, me disait un colon, jusqu'à deux cent mille francs de frais de voyage pour ses fonctionnaires ; près d'un septième de son budget total, qui est d'environ un million et demi. Quand un gouverneur est nommé à Tahiti et remplacé la même année par un successeur, les frais de déplacement de ces deux fonctionnaires et de leurs familles, et leurs frais de représentation combinés, atteignent une somme hors de proportion avec l'importance de la fonction. De l'avis de mon informateur, la diminution ou la suppression des gros traitements serait le seul moyen de réaliser des économies sérieuses et devenues aujourd'hui indispensables dans les finances tahitiennes.

L'administration française ne protège même pas efficacement les intérêts économiques des colons. Par exemple elle ne règle pas les droits de douane d'une façon satisfaisante pour leurs intérêts. Maintenant que les colons ont commencé d'élever du bétail dans leurs plantations de cocotiers, il serait facile, semble-t-il, de les favoriser en frappant d'un droit d'entrée le bétail importé de Nouvelle-Zélande, qui actuellement entre en franchise. Au lieu de cela, il a même existé pendant un temps un impôt de cinquante francs par tête de bétail amené des îles Marquises, qui non moins que Tahiti font partie des établissements français de l'Océanie. C'était la colonie se taxant elle-même au profit des producteurs étrangers, perle qui mériterait d'être à jamais célèbre dans l'histoire des systèmes de protection. Comment l'expliquer ? « Sans doute, suggéra un Tahitien facétieux, que messieurs les fonctionnaires trouvent la viande néo-zélandaise meilleure que l'autre et veulent la payer moins cher chez

le boucher. » Cela ne paraît pas sérieux, mais ce qui l'est davantage, c'est ce fait bien significatif que si le navire-courrier *Mariposa*, qui quitte San-Francisco pour Tahiti toutes les six semaines, manquait l'un de ses voyages, il ne serait pas possible de payer aux fonctionnaires leur traitement pour le mois échu. La colonie a de si mauvaises finances qu'elle vit au jour le jour sur ses droits de douane, et ce sont les sommes perçues sur les marchandises apportées par chaque courrier qui seules permettent de payer les Cinq cent dix.

Les cocotiers et l'élève du bétail sont les deux sources de richesse principales des colons. Quand on a vécu quelque temps à Tahiti, on arrive à se prendre d'un vrai sentiment d'affection pour le cocotier, d'abord à cause de sa beauté, puis pour la saveur délicieuse de l'eau si rafraîchissante, quelquefois mousseuse comme un fin Champagne, que renferme son fruit avant la maturité ; enfin pour la multiplicité des usages de toute sorte auxquels il se prête. Normalement, dans une plantation de cocotiers en plein rapport, chaque arbre rapporte en moyenne cinq francs par an à son propriétaire ; quiconque a vu le cocotier en denses bosquets ne s'étonnera pas de ce qu'il ait enrichi bien des planteurs. Autrefois la vanille était une grande ressource ; elle se vendait jusqu'à trente-cinq francs le kilogramme. C'est même du temps de cette prospérité que les indigènes ont construit la plupart de ces jolies maisons de bois qu'on voit aujourd'hui à peu près dans tous les districts, voisines de cases moins luxueuses où l'indigène continue de préférer à demeurer, par habitude. Mais aujourd'hui, par suite de la surproduction de vanille dans d'autres pays et aussi de la façon défectueuse dont les marchands chinois de Tahiti la préparent, la vanille est tombée à rien. Aussi les indigènes ont-ils maintenant beaucoup de peine à acquitter leurs impôts qui sont très lourds étant donné le peu que le gouvernement de la colonie fait pour eux. L'impôt personnel est de vingt-quatre francs par homme au-dessus de dix-huit ans ; tout indigène est tenu en outre à sept journées de prestation à faire sur les routes, impôt qui peut être remplacé par le paiement de vingt et un francs en espèces. Chaque chien paie dix francs de taxe ; on doit trois francs pour un fusil, plus un droit à acquitter pour le permis de chasse. Les indigènes, dont la vie d'autrefois était si indépendante, si dénuée de soucis, se sentent fort mal à l'aise d'avoir à trouver l'argent qui paiera toutes ces redevances. En retour, l'administration ne leur donne guère, en dehors d'écoles qui marchent mal, que des routes piètrement entretenues, et des gendarmes dont ils se passeraient volontiers.

C'est ainsi que la Nouvelle-Cythère, paradis terrestre au climat toujours beau, est toute peuplée de mécontents ; nulle part je n'en ai vu autant que là, où il ne devrait pas y en avoir. On y entend souvent parler de révolution, de révolte générale contre les fonctionnaires, qui probablement se serait déjà faite si les indigènes n'étaient devenus si mous et plus ou moins indifférents à tout. En tout cas, un observateur impartial trouve naturel que les colons sérieux et les indigènes travailleurs de la colonie, demi-blancs ou autres, éprouvent quelque colère de voir qu'ils doivent payer très cher tous les articles importés dont ils ont

besoin, sans avoir de facilités pour écouler leurs produits à eux, pour ce seul résultat de faire vivre sur leur territoire quelque cinq cents fonctionnaires, qui ne s'intéressent nullement au pays et pourraient être avantageusement remplacés, même la question financière mise à part, par des employés pris dans le pays et mieux au fait de ses intérêts. Pareille opinion fut exprimée en ma présence de façon concise et pittoresque par un colonial anglais — il avait fait partie du contingent expédié par la Nouvelle-Zélande dans l'Afrique australe à l'époque de la guerre anglo-boer — qui, sur le navire nous emmenant de Papeete à Auckland, déclarait dans un groupe de compatriotes : ce Le gouverneur de Tahiti ? les fonctionnaires ? Si l'île était à nous, Anglais, nous les expédierions tous, par le premier courrier, en première classe, aux Yankees ! »

En dehors des fonctionnaires, des missionnaires et de quelques rares colons, les seuls blancs d'importance à Tahiti sont les commerçants. Là comme dans beaucoup d'archipels de l'Océanie, les plus grosses maisons de commerce appartiennent à des Allemands : l'une d'elles est une succursale de cette « Société commerciale de l'Océanie », très bien organisée, patronnée par l'empereur lui-même, qui s'est proposé, là où l'Allemagne n'est pas maîtresse politiquement, la pénétration pacifique des îles par le commerce à bon marché. Les employés de ces maisons sortent des écoles de commerce allemandes, où ils ont été spécialement formés pour le pays où ils vont être envoyés et en ont appris la langue. Un Allemand ne refusera pas d'être envoyé à demeure pendant longtemps dans de toutes petites succursales : j'en vis un, de Stuttgart, qui avait passé trois ans aux îles Marquises et deux ans aux Touamotou. Un Français n'accepterait guère cela. Comme partout par le monde, les Allemands dans ces îles se soutiennent beaucoup entre eux, tandis que les Français se déchirent mutuellement. On se plaint amèrement à Tahiti que l'administration française favorise les Allemands au détriment de ses nationaux, tandis que dans une petite colonie allemande du même genre, régie militairement, un Français aurait sans doute de la peine à se maintenir. L'âpreté de la concurrence commerciale est d'ailleurs très vive à Papeete, en dépit et peut-être à cause même de l'exiguïté du milieu, et dans la mentalité des commerçants de Tahiti il y a quelque chose de mesquin et d'étroit, en accord avec la petitesse du pays et des intérêts qui s'y font la guerre. Beaucoup de ces commerçants sont d'anciens matelots, sans aucune instruction. Ils sont arrivés à une époque où l'on faisait sans se donner de mal de merveilleuses affaires, où l'on échangeait un baril de nacre contre un pagne. Ils continuent à profiter aujourd'hui de leur situation acquise. D'autres sont venus de France avec des capitaux, comme représentants de maisons de commerce de la métropole. A leur arrivée dans ce petit monde microscopique, ils se heurtent à de la défiance, au manque de loyauté dans les affaires, à une difficulté constante d'obtenir des renseignements exacts. Tout nouveau venu est considéré comme un rival inquiétant, et le premier mouvement est d'éviter de lui faciliter par

d'utiles conseils ce qu'il veut entreprendre, voire de l'induire en erreur par toute sorte de fausses indications.

« Ici, dans les affaires, me disait l'un d'eux, négociant français, tout se passe par des manœuvres en dessous, des stratagèmes indirects : on cherche à soustraire les avantages de son voisin par mille petits tours en sous-main, qui souvent confinent de près à la filouterie. » Ces méthodes et cet esprit s'expliquent par l'extrême âpreté de la concurrence dans un pays où les articles qui font l'objet du commerce, nacre, coprah, perles, sont de haute valeur et les indigènes qui les procurent peu enclins à travailler. De plus, le champ d'opération d'un marchand européen de Papeete est très limité. Ce marchand ne vous fera pas grâce d'un centime sur une marchandise, parce qu'il a besoin de ce centime pour l'ajouter aux autres qui constituent le maigre bénéfice sans lequel il ne pourrait vivre, et pour l'emporter sur son concurrent. Il serait plus large si son horizon d'affaires était plus vaste.

La mesquinerie de vues, la défiance instinctive sont aujourd'hui le trait dominant dans les mœurs commerciales des mers du Sud, comme la piraterie ou des procédés peu différents d'elle y étaient nécessaires pour faire ses affaires à une époque plus romantique, aujourd'hui passée, dont Stevenson a pu voir l'achèvement. Au fond, les choses ont peu changé, et un reste de l'antique âpreté, dans ces régions, de la lutte pour le gain entre Européens mus uniquement par le désir d'exploiter à outrance l'indigène se trahit encore dans la malveillance mutuelle de blanc à blanc, que masque mal la cordialité facile de l'accueil fait d'ordinaire au nouveau venu. Cette malveillance se révèle même dans certaines attitudes extérieures de défiance, presque de fuite, des gens vis-à-vis les uns des autres, qu'on observe là-bas. Même le voyageur de passage est frappé, comme je le fus personnellement, de la difficulté qu'il y a à entretenir une conversation un peu suivie avec des êtres pourtant de notre race qui ont vieilli dans ce milieu tendant si uniquement à rétrécir la personnalité, à obtenir d'eux une réponse précise à des questions pourtant fort naturelles. Chacun semble voir dans son voisin un adversaire dangereux, à qui il ne faudrait pas livrer les clefs de la place. Cherche-t-on à obtenir d'un résident des îles, bien au courant des usages du pays, ou d'un compagnon de voyage sur quelque une des pittoresques goélettes qui font le commerce d'archipel en archipel — car la vie des insulaires de la mer du Sud, indigènes ou blancs, est très voyageuse —, une information exacte sur un point précis : « Oui, vous répond-il, peut-être », ou bien : « Je ne sais pas », ou bien : « Oh ! c'est tout à fait impossible... et pourtant il faudrait voir ». On vous répond par monosyllabes, et puis, après quelques phrases banales, deux ou trois petits renseignements qui semblent arrachés à contrecœur, votre interlocuteur, qui visiblement a peur d'en dire trop long, s'esquive sans même s'excuser. Telle est généralement la manière d'être, la mentalité particulière des blancs de provenance si diverse que l'on rencontre dans ces îles lointaines où ils se sont fixés après une vie d'aventures souvent invraisemblables, des vieux surtout, de ceux qui ont connu l'époque où l'on trafiquait pour d'énormes profits

par des procédés peu scrupuleux. Dans son *Acheteur dépaves*, où il a tenté de faire revivre, de façon amusante, certaines figures d'aventuriers, Stevenson, décrivant l'apparence physique d'un de ces forbans du Pacifique, parle de ses « yeux de poisson ». C'est là une impression juste et pénétrante : est-ce l'influence du milieu si exclusivement marin ? Le genre de vie à bord des schooners, où les anciens traitants transportaient la pacotille dans les îles pour en extraire toutes les richesses, pouvait-il agir sur l'homme jusqu'à en façonner à ce point l'extérieur ? Dans les yeux des rares survivants actuels de l'époque des croisières hardies et louches il y a quelque chose de vitreux, comme dans leur attitude et leur démarche quelque chose de fuyant, d'oblique, qui ferait volontiers penser aux êtres amphibies.

Et tout cela pour aboutir, en dernière analyse, à l'omnipotence du gendarme sur l'indigène ! Quelqu'attristant qu'il soit de le constater, le résultat de ce qu'on appelle la diffusion de la civilisation de la France à Tahiti semble être ceci : l'autorité arbitraire, despotique, du gendarme colonial, qui s'exerce en toute circonstance, surveille et contrecarre à son gré toutes les manifestations de la vie indigène, sans autre contrôle que celui exercé par ses chefs, gendarmes eux aussi. Le gendarme tahitien est à la fois policier, collecteur d'impôts, agent des postes, juge, surveillant de travaux publics, même à l'occasion — et j'en fus témoin — inspecteur primaire ! Les indigènes ont affaire à lui journellement, et à moins d'abus par trop criants il a, hélas ! le dernier mot dans toutes les difficultés qui peuvent s'élever entre lui et eux. Il est vrai qu'en France même, le gendarme dans les campagnes, comme l'agent de police dans les villes, peuvent pousser assez loin l'arbitraire, et il faut qu'un particulier ait dix fois ou plus raison contre eux pour avoir gain de cause devant un tribunal. Mais en Océanie les inconvénients de cette toute-puissance s'aggravent, parce que le gendarme opère pratiquement loin de tout contrôle, et parmi des populations sans défense. Dans l'Océanie française, c'est surtout aux îles Marquises, et principalement dans les premiers temps de l'occupation, qu'ils ont commis des abus de pouvoir, rançonnant l'indigène, exécutant dans les îles de véritables raids à la conquête des femmes. Même les blancs, ceux d'entre eux au moins qui ne sont pas fonctionnaires, ont parfois à s'apercevoir de leur absurde tyrannie, et il semble bien que l'espèce de persécution dont il eut à souffrir de la part d'une brute de gendarme, administrateur maniaque, ait contribué à amener prématurément la mort du pauvre Gauguin. Lorsque le gendarme n'est pas un brave homme, lorsqu'il est rapace, ou n'éprouve aucune sympathie pour l'indigène, il peut agir en véritable tyran sans que sa victime parvienne à se faire rendre justice. Il y a aussi, heureusement, quelques bons gendarmes : ce sont alors, pour les pauvres Tahitiens dégénérés, de véritables protecteurs. Un missionnaire m'assurait avoir constaté dans bien des cas que les seuls services qu'avaient pu recevoir des blancs les indigènes leur avaient été rendus par des gendarmes. J'en rencontrai un de cette sorte, bienveillant et actif, le type du bon despote. En d'autres temps,

on l'eût fait roitelet de son île, mais avant de devenir gendarme il avait fait partie, celui-là, de l'administration civile, et n'avait point passé, comme la plupart de ses collègues, anciens sous-officiers, par l'écurie.

VI

MOOREA

« Voir une aurore sur Moorea ! » Quel homme dont les récits de Stevenson ont enivré l'adolescence n'a souhaité de contempler ce spectacle, dont la lointaine poésie fait rêver ? Plus encore que dans la beauté sauvage et pittoresque de la petite île, sœur cadette plus séduisante que son aînée, dont quelques lieues seulement de mer violette, toujours houleuse, la séparent, un artiste trouve sa joie à observer sans jamais se lasser les changements de lumière et d'atmosphère qui se succèdent de l'aube au crépuscule sur ses pics fantastiques. Même la splendeur de la mer sicilienne vue du théâtre antique de Taormine, les jeux de la lumière qu'on observe de là sur les montagnes de la Calabre, bleuâtres dans le lointain, ne peuvent donner l'idée d'une telle fête pour les yeux. On arrive à se fatiguer de regarder les couchants splendides, mais la limpidité des premières heures matinales semble toujours nouvelle. Chaque jour, de ma vérandah, j'admirais la merveille, mais c'est surtout lorsqu'on se trouve en mer à cette heure, on le comprend, qu'on jouit de la beauté de l'aurore. Deux fois le hasard des vents, si incertains entre Tahiti et Moorea que les barques à voile se trouvent parfois immobilisées plusieurs jours entre les deux îles sans pouvoir regagner l'une ou l'autre, me fit assister au lever du jour, calme et splendide, sur le chenal houleux qui les sépare. C'était, sur le ciel et la mer, la féerie des levants qu'on observe chaque jour, toujours splendides, en naviguant sur le Pacifique austral, et de nouveau, cette impression de grand silence, d'éternel calme d'une sorte de paradis toujours semblable à lui-même, que j'eus en apercevant pour la première fois, à l'aube du dernier jour de la traversée, venant d'Amérique, les montagnes de Moorea. Tahiti se tient là, isolée dans l'océan, nuancée et parfumée comme un bouquet de fleurs. Dans la fraîcheur du temps assez court qui précède réchauffement de l'air par la chaleur solaire, la teinte gris-léger que revêt pour un instant l'arête des pics déchiquetés de Moorea est la note fugitive et divine qui fixe dans la mémoire cette vision de beauté.

C'est un symbole de la moderne Tahiti — pitoyable humanité déshonorant la grandiose nature — que pareille vision doive s'associer au souvenir du précaire, de l'absence de sens pratique, presque du manque de sérieux de notre colonisation de ces petites îles. Il n'existe, pour assurer la communication entre les deux îles pourtant si voisines, d'autre moyen de transport régulier — service hebdomadaire, dit pompeusement l'annuaire de la colonie — qu'une sorte de

ridicule petit sabot, impossible à classer dans la nomenclature navale, muni d'un ancien moteur à gazoline d'automobile d'une force de six chevaux. On n'y peut se tenir que sur un rebord étroit qui fait le tour d'une espèce de lanterne recouverte d'un toit de tôle, à l'intérieur de laquelle se trouve le moteur. On éprouve pourtant là-dessus, malgré les désagréments de la traversée, de vraies sensations de beauté, car il y a quelque plaisir à se sentir perdu dans l'immense océan sur cette misérable coquille de noix, et si près de l'eau, tant le bordage est bas, que je m'y figurais participer un peu de l'essence des gais marsouins s'ébattant à qui mieux mieux tout autour, ou d'un magnifique poisson, d'apparence vert-clair dans l'eau tranquille d'un merveilleux indigo où il se tenait suspendu immobile, que le mousse me fit remarquer dans la profondeur. J'eusse souhaité, certes, de pouvoir le rejoindre dans son élément, car il n'y avait pas de vent ce jour-là ; le moteur, fonctionnant mal, s'arrêtait à chaque instant, et bien que j'eusse cherché un refuge au coin gauche de la boîte-lanterne, vers l'avant, derrière la voile, la chaleur était torride sur le petit rebord, à mesure que montait le soleil.

Combien il est préférable, pour le passage mouvementé d'une île à l'autre, de partir dans une des pirogues légères et rapides où les indigènes de Moorea viennent vendre à Tahiti des poissons et des fruits ! Ce sont d'excellents marins : dans l'étonnante routine, plus sûre qu'une science, qu'ils ont des mille petits événements de leur navigation journalière, subsiste sans doute quelque chose de l'instinct nautique qui seul peut expliquer les incroyables migrations des anciens Polynésiens dans le Grand Océan, d'archipel en archipel, migrations qui dureraient des mois et des mois, sans boussole, dans des embarcations à peine plus grandes que les pirogues actuelles. Un jour qu'il ventait grand large, l'une de ces pirogues me fit franchir en moins de deux heures, des récifs de Tahiti à ceux de Moorea, le chenal où le bateau à gazoline de l'administration s'attarde rarement moins d'une demi-journée. Ce jour-là, Tahiti était couverte de nuages épais et noirs, menaçant l'orage ; par instants, il semblait pleuvoir sur Moorea. En arrière de nous, sur Papeete, le grand vent faisait voler magnifiquement les cerfs-volants artistiques du Syrien marchand de perles qui occupe à ce passe-temps ses nonchalantes après-midis ; la pirogue filait si vite qu'on voyait les contours de Moorea se préciser de minute en minute. Ses montagnes rocheuses sont recouvertes d'une verdure claire et tendre, délicatement estompée dans les lointains, qu'on n'attendrait pas sous ce chaud climat. Puis, soudain, une éclaircie radieuse dans le ciel orageux, et les hauts sommets de Tahiti se dressent vivement colorés au-dessus d'une ceinture de nuages qui continue d'envelopper l'île à mi-hauteur. Ainsi sous le ciel pur de la Méditerranée s'environnent de nuages blancs les îles mythologiques, Thasos, la Crète, la Sicile, mais là s'arrête la ressemblance : dans le bleu à la fois intense et tendre du ciel des tropiques, où l'air est toujours saturé d'humidité, l'œil ne reconnaît point l'éclat violent du ciel méditerranéen, qui sans doute est dû à la sécheresse de l'atmosphère.

Rapidement Moorea se rapproche : les deux pêcheurs chantonnent un air canaque, tandis qu'une femme indigène à la magnifique chevelure noire, lissée à l'huile de cocotier, qu'ils ont emmenée avec moi, roule négligemment une cigarette de pandanus. D'abord, une longue grève de sable blanc éblouissant, couverte de cocotiers, pareille de loin à une île madréporique, comme elle de forme circulaire, et enfermant à l'intérieur un lac pittoresque. Quand plus loin on aperçoit la baie de Cook, gracieusement dessinée par la mer au flanc des âpres montagnes, bordée comme le reste de l'île d'une étroite bande côtière où les cases indigènes apparaissent comme des points blancs parmi les hauts cocotiers, fermée tout au fond par des montagnes couvertes de verdure, sous laquelle le roc blanchâtre perce par endroits, le même émerveillement ému vous saisit qui dut s'emparer des premiers découvreurs des îles polynésiennes à la vue de tant de beauté naturelle ignorée. Les bizarres contours des montagnes surprennent et charment : de grands pics isolés, verdoyants à la base, alternent avec des dents de roc curieusement déchiquetées. L'œil se réjouit de tant de grâce dans la sauvagerie. Moins encore qu'à Tahiti, et quel que puisse être le formidable éloignement, on se sent ici dépaysé, transporté loin des spectacles de nature habituels aux pays tempérés : ces montagnes rudes et agrestes, la modération, l'élégance de lignes de ce petit paysage, c'est un peu comme une Savoie de petites dimensions, un coin gracieux du canton de Zug au bord du Grand Océan, avec le ciel et la végétation des tropiques. Dans l'ensemble si beau, la grande joie pour les yeux, c'est de voir s'enlever sur l'admirable ciel bleu, intense et tendre, le contour fantastiquement découpé des cimes. Seuls les toits de tôle ondulée qui recouvrent les habitations indigènes détonent dans l'ensemble du paysage : ils mettent un peu de banalité moderne dans ce décor de songe d'été.

Entre les récifs et l'île l'eau est d'un vert limpide, bien différent du violet superbe, tirant sur l'indigo, de la haute mer. Il faut l'œil exercé d'un pilote pour découvrir la passe qui permet de franchir les récifs : on ne la distingue bien que lorsqu'on est littéralement dessus, et alors la ceinture de coraux qui entoure l'île apparaît aux regards à droite et à gauche non comme une ligne parallèle à la côte, mais comme un vaste anneau brisé encerclant le rivage tout proche. En la franchissant, on voit d'assez près le récif, bien à découvert aux heures de basse mer. Il ressemble à une longue chaussée de coraux, où l'on se promènerait aisément pieds nus, n'étaient les aspérités de la surface et le danger des poissons ou coquillages à la piquête venimeuse. Une vie innombrable, animale et végétale, peuple le récif, et la mer y déferle en hautes lames comme celles de la côte de l'Atlantique, en France, avec ce même bruit qu'elle a sur tous les rivages. Nulle part plus qu'ici, près des récifs où il y a toujours du poisson en abondance, on ne sent quelle place tient la mer dans l'existence des indigènes, en qui l'atavisme a développé un peu des attributs des amphibiens. Quelquefois, quand la mer est grosse et qu'ils sont un peu ivres, ils s'amuse, au heu d'emprunter la passe pour rentrer dans l'intérieur du récif, à faire franchir à leurs pirogues la ligne d'écueils des coraux, au milieu des brisants. Portés par la houle jusqu'aux récifs, et se

maintenant à l'aviron dans une position oblique par rapport à eux, ils laissent la pirogue donner de la bande sous l'action du vent et, se penchant très habilement eux-mêmes du même côté, franchissent d'un bond la barre des coraux, la lame aidant l'effort furieux des avirons. A ce sport polynésien on risque de laisser sa peau aux requins qui fourmillent en dehors du récif.

Vraiment, en dépit du manque total de confort, je ne cesserai de rêver à ces navigations entre Tahiti et Moorea, à cette mer violette, toujours houleuse, à l'alerte gaieté des marins tahitiens que l'activité sur leur élément suffit à arracher à ce bizarre dégoût de la vie qui à terre accable et fait mourir leurs compatriotes. Ces fortes impressions marines, souvent renouvelées, et aussi l'exquise sensation, très spéciale, du composé que forment suivant les heures dans l'idéal climat du Pacifique austral les eaux, les vents, le soleil, les nuages, se sont fixées dans ma mémoire plus vivement que tout autre souvenir. Elles me semblent aujourd'hui encore, quand je les évoque, constituer ce quelque chose d'insaisissable, très difficile à exprimer, qui est le charme particulier de l'Océanie.

En arrivant à Moorea, on débarque sur un rivage boisé qui est un des plus gracieux endroits de l'île entière. Tout l'espace entre la mer et les montagnes est occupé par un grand nombre de très beaux arbres, surtout des maiorés, ou arbres à pain, dont le feuillage sombre s'éclaire sous le soleil d'un bel éclat brillant. Grande abondance aussi de cocotiers. Le dernier cyclone en a déraciné beaucoup, mais l'eau de mer, en baignant le pied de ceux qui restent, les a rendus plus vigoureux, car plus les racines du cocotier sont au voisinage de l'eau salée, plus l'arbre prospère. Des récifs, avant de franchir la passe, on apercevait parmi les cocotiers une petite rotonde blanche : c'est le temple protestant. La maison du missionnaire et celle du gendarme colonial, en bois avec des toitures de zinc et chacune un jardin potager, sont non loin de là. Le lieu où ils vivent est d'une fraîcheur et d'une poésie délicieuses, juste à l'entrée de la baie d'Oponohu, dont on peut dire sans exagération qu'elle est un des plus gracieux paysages de la terre, comme l'entrée de Constantinople en est l'un des plus beaux. Il y a quelque chose de mystérieux dans la façon dont le bras de mer s'infléchit vers l'ouest pour y former en s'élargissant cette baie, dont tout le pourtour est malheureusement infesté de moustiques. Une montagne la ferme au fond, hérissée de pics calcaires, assez semblable à certaines hauteurs du Jura ou de la Savoie. Des deux maisons, exposées à l'est, on voit chaque matin les levers d'aurore qui enthousiasmaient Stevenson. Les nuits de lune empruntent à l'opulence végétale de ce coin de l'île une beauté particulière. Un soir, l'amphithéâtre de collines, du côté opposé à la baie, s'est éclairé tout d'un coup d'une nuance gris perle, nacrée, presque irréelle, et puis la lune s'est levée, et a éclairé comme en plein jour tout le paysage.

Comme à Tahiti, le meilleur moyen de voir Moorea et la vie de ses habitants est de faire le tour de l'île, sur la route assez mal entretenue, longue d'une

soixantaine de kilomètres, qui longe d'un côté la mer, de l'autre la base des montagnes. Je refis connaissance avec les petits chevaux marquisans, au galop fort agréable. Rien à Tahiti qui puisse se comparer, pour la grâce et le pittoresque, à cette portion de la route qui contourne les deux baies d'Oponohu et de Cook, toutes deux ravissantes, romantiques, offrant à chaque courbe de leurs rives boisées d'admirables vues de mer. Plus que tout le reste, c'est bien là l'île polynésienne, cet éclat du soleil sur les grandes palmes décoratives des cocotiers, groupés enfiles le long des grèves éblouissantes ou en bosquets denses sur les petits promontoires harmonieux qui semblent vouloir vous attirer encore quand on se retourne en arrière après les avoir dépassés. Le sable blanc est semé de coraux brisés, le sol de la route percé par places des trous qu'y creusent les tourlourous, sorte de crabes terrestres dont on perçoit devant soi, à l'approche du cheval, quand il fait nuit, la fuite sournoise et bruissante. Le pied des chevaux risque de s'enfoncer dans ces trous jusqu'au jarret, et cela ajoute un peu de l'ivresse du danger au vertige du galop dans la bienfaisante chaleur et la brise marine enivrante. Les montagnes blanchâtres à la cime, aux pentes recouvertes d'une brousse aux tons clairs, ont parfois des aspects saisissants, de châteaux-forts, de bastions, de murs crénelés. La courbe harmonieuse des rivages des baies vous ramène en esprit à la Grèce, à la terre où tout est clarté et mesure.

Est-ce l'effet du récent cyclone ? Les cases des indigènes le long du chemin paraissent bien misérables, les habitants bien clairsemés. Il n'y a plus dans cette jolie nature, riieuse, idyllique, ardente, le souple et insouciant et bel animal humain qui devait si bien l'animer autrefois. La population de Moorea est d'environ quinze cents habitants, dont la plupart ne sont pas originaires du pays, mais des réfugiés d'autres îles, souvent d'îles lointaines du Pacifique austral. Sur ce nombre il en est bien peu qui soient sains. L'éléphantiasis, la lèpre, les maladies de peau les plus laides et les plus variées sont presque universellement répandues. Le missionnaire protestant et sa femme ont à s'occuper de médecine autant et plus que de religion. Le médecin de l'administration ne vient que rarement ; celle-ci n'envoie même pas les médicaments de première nécessité qu'on lui réclame. Si Papeete est comme un mauvais lieu en plein vent, Moorea fait l'effet d'une île-hôpital, d'un lazaret pour maladies contagieuses. Même les enfants ne sont pas indemnes ; ils naissent atteints de tares irrémédiables, visibles à l'œil, et cette vision d'une enfance malsaine et condamnée d'avance est plus qu'attristante ; on l'emporte comme un souvenir pénible du pays dont la nature avait fait un paradis. Aussi, sur cette route qui fait le tour de Moorea, on ne rencontre presque personne, les cases même paraissent vides d'habitants, et pourtant ceux-ci ne peuvent guère être ailleurs que chez eux, puisque la brousse inhabitable commence presque immédiatement derrière les cases. Beaucoup de ces cases ont été désertées, d'autres à demi détruites par le raz de marée du cyclone. Durant toute la première étape je ne vois d'autres êtres humains qu'une bande de petits garçons, les uns tout nus, les autres dépenaillés. Je m'amuse à les effrayer pour rire en poussant contre eux mon cheval, et ils s'éparpillent de

toutes parts comme une nuée de moineaux, l'air vif et drôle malgré tout, comme sont les gamins dans tous les pays de la terre.

Cette nuit-là, une maison très joliment meublée à l'européenne est mise à ma disposition par le chef indigène du district. Tout auprès, une case recouverte d'un toit en feuilles de cocotier : elle est bien plus fraîche que la maison bâtie en bois et il fait bon s'y reposer un moment de la chevauchée. La mer brise avec force sur le récif, peu éloigné de l'île sur ce point de la côte. Deux jeunes femmes, qui ont l'air de vieilles, comme il arrive souvent dans cette race fatiguée, sont accroupies dans la case et causent avec le gendarme qui lui aussi fait ce jour-là son tour de l'île. Il le fait chaque semaine régulièrement et s'acquitte au cours de cette tournée hebdomadaire de ses multiples fonctions. Plusieurs petits garçons, l'air gai et éveillé, vêtus seulement d'une courte chemise qui leur descend au haut des cuisses, errent çà et là. Tous ces indigènes ont sur les membres des marques suspectes, boutons, pustules mal cicatrisées, taches rouges ou violettes. Un certain air général d'indifférence à tout ce qui se passe, d'absence d'intérêt pour les choses qui les environnent, une immobilité contemplative voisine de l'abrutissement frappent tout de suite en eux. Ils font l'effet de gens qui se sont résignés à leur déchéance, mais cependant conservent quelque chose d'indestructible comme race, des traces d'un atavisme reculé que rien ne saurait effacer. Ils ne doivent pas aimer l'étranger, évidemment, bien qu'ils lui offrent tout ce qu'ils ont en leur possession. Est-ce peur, calcul, ou générosité instinctive ? Le gendarme circule au milieu d'eux comme une sorte de potentat, bienveillant et vulgaire. Eux lui obéissent docilement, se font petits devant lui, mais doivent le mépriser secrètement. Un jeune garçon, les chevilles liées à l'aide d'un jonc pour pouvoir mieux s'accrocher au tronc du cocotier qu'il escalade comme un quadrumane, fait tomber de l'arbre à mon intention des noix au point précis de maturité où l'eau contenue à l'intérieur pétille, parfumée. Le chef du district, les reins entourés d'un pareo multicolore, l'air bon enfant, armé du grand coupe-chou traditionnel, débarrasse avec une étonnante dextérité les noix de leur coque verte et en quelques coups secs de la lame pratique au sommet une ouverture d'où l'on peut boire à même la noix, comme d'une coupe, le liquide mousseux. Ce faisant, le chef me fait remarquer la pureté, la parfaite propreté de l'idéal breuvage, si bien protégé de l'extérieur par l'enveloppe ligneuse du fruit que rien, pas même la plus légère poussière, n'a pu le contaminer. Puis, du même instrument qui sert aux adroits Tahitiens à tous les usages, il tue une poule, qu'on préparera pour moi à la canaque, avec du lait de coco et du gingembre, mets exquis. Comme elle est amusante et touchante, toute cette petite vie indigène qui s'agite autour de la case dans le beau climat d'un éternel mois de juin, au bord de la mer à la brise rafraîchissante, dans le tonnerre des brisants tout proches ! A la jolie maison européenne voisine, qui pour eux est seulement comme un objet de luxe dont ils sont très fiers, leur instinct fait préférer à ces primitifs, même au chef vaguement européanisé, la petite case au toit de palmes pareille à celle des ancêtres. Qu'elle est mélancolique, aussi, toute cette vie, par ce qu'elle révèle de

décadence et d'inévitable destin de n'être bientôt plus qu'un souvenir dans la mémoire de ceux qui l'ont vue !

A l'heure du couchant radieux, dernier acte de la fête donnée aux yeux tout le long du jour par la splendeur toujours changeante des états atmosphériques, fête quotidienne au pays de l'éternel été, il semble que les brisants, encore lumineux après que le reste du paysage s'est obscurci, se colorent de toutes les nuances jusque-là éparses dans le ciel et sur la mer : le décor des eaux forme aux terres polynésiennes un cadre qui à lui seul fait qu'il vaille la peine de venir voir le tableau. C'est en présence d'un tel spectacle que le gendarme, heureux d'avoir trouvé dans sa solitude un homme avec qui causer, me parle des débauches abjectes de Tahiti d'une façon qui ne concorde que trop avec ce que j'ai entendu dire dans l'île. Après le repas, nous allons ensemble assister au chant des himénés. Ce sont des chœurs de chanteurs indigènes, hommes et femmes, qui dans presque tous les districts se réunissent chaque dimanche, quelquefois aussi les jours de semaine, pour chanter des hymnes religieuses, la plupart consacrées aux louanges du Seigneur et remplies d'allusions aux récits bibliques. D'habitude ces cérémonies ont lieu dans ce qu'on appelle les maisons de chant, vastes constructions rectangulaires sur le modèle d'une case agrandie, aux parois faites de tiges de bambou laissant passer l'air et la lumière et favorables aussi, dit-on, la nuit tombée, aux entretiens des amoureux, dont l'un peut converser discrètement du dehors avec celui qui à l'intérieur assiste à la cérémonie. Les maisons de chant sont bâties d'ordinaire non loin des temples protestants indigènes. Comme celle du district où je me trouve ce soir a été récemment détruite par le cyclone, un propriétaire du lieu a prêté aux chanteurs sa propre maison, construite à l'européenne. Ils sont rangés en deux lignes sur la vérandah, au premier rang les femmes, derrière elles, les hommes. Certains d'entre eux ont préféré ce soir-là ne pas prendre part aux chants : assis en bas sur le gazon, autour d'une lanterne, seul point lumineux dans les ténèbres, ils rient et causent, de cette conversation intarissable et sans but des indigènes polynésiens, qui semble couler comme un flot. Les chanteurs, eux, sont plongés dans l'obscurité, la lanterne éclaire mal leurs visages : il y en a de tous les âges. Au-dessus de cette scène, la merveilleuse nuit tropicale, et tout près, à quelques pas seulement, la grande voix des brisants.

La place démesurée que tiennent dans la vie des indigènes ces séances de chant religieux, où ils apportent une sorte de frénésie, de passion sauvage si impressionnante qu'elle obsède par la suite la mémoire de ceux qui ont assisté à ces scènes, et où ils semblent mettre tout ce qui peut leur être resté d'activité et d'énergie, est un symbole exact de la saturation biblique et théologique que les premiers missionnaires anglais des îles du Pacifique firent subir au cerveau de leurs convertis, dans le but sans doute de les arracher à leur vie insouciant et débauchée, immorale au point de vue chrétien, en détournant toutes leurs préoccupations vers les louanges de Dieu et la pratique du culte. Depuis ce

temps déjà lointain la tradition s'est perpétuée, tellement enracinée désormais que les missionnaires d'aujourd'hui eux-mêmes, plus éclairés que les anciens, doués de plus de bon sens puisqu'après tout ce sont des Français, se heurtent à l'impossibilité de modifier sur ce point les habitudes et les goûts de leurs fidèles, voudraient en vain voir consacrer à l'enseignement religieux véritable, à d'autres formes de culte, un peu du temps actuellement employé à ces interminables exercices de chant frénétique qui ressemblent plus, il faut bien le dire, à des dévotions de furieux derviches qu'à des hymnes chrétiennes de prière. Le chant, qui par certains côtés rappelle d'une façon saisissante les chants orientaux, le chant arabe ou égyptien, par exemple, est entonné par une femme sur une note basse, comme étouffée, sourde et prolongée. Soudain les hommes partent à tue-tête, en chœur, en agitant la tête et parfois en portant en avant, puis en arrière, le haut du corps, comme certains chanteurs arabes, quoique leurs mouvements et leur attitude ne révèlent pas le même degré de fanatisme. Leurs voix ont le timbre et la puissance des sons qui sortent des instruments de cuivre et semblent infatigables. Bientôt les femmes mêlent à leur tour leur voix au chœur des hommes. Tous chantent ainsi pendant un moment, à l'unisson et à toute voix ; subitement le ton élevé et l'intensité des voix tombent d'un coup et l'espèce de couplet qu'ils viennent de chanter s'achève en une mélodie longue et lente, mourant insensiblement. Presque aussitôt ils reprennent un autre couplet, chanté de la même manière : chaque hymne en comprend un certain nombre, tous terminés par ce qui ressemble à un arrêt brusque du transport frénétique qui est l'allure générale de ce chant étrange, émouvant et sauvage. Cet arrêt est plus brusque, la sourde mélodie qui le suit plus lente et plus prolongée à la fin du dernier couplet que dans les précédents. Alors les chanteurs s'arrêtent, un silence se fait, et pendant quelques instants ils rient et babillent entre eux, ou avec l'assistance, à voix basse, sans fatigue apparente, pour recommencer bientôt après un nouvel hymne, sur un air différent, mais d'une construction musicale analogue.

Les séances de chant ordinaires durent jusqu'à environ dix heures du soir ; les jours de grande fête, elles se prolongent parfois la nuit entière jusqu'à l'aube du jour suivant. Un diacre ou sous-diacre indigène, à la fonction très enviée dans la communauté, le même qui réunit les fidèles dans le temple pour la prière, dirige les chœurs. Les chants eux-mêmes, presque tous des hymnes ou psaumes à la louange de la divinité, ont ceci d'intéressant que les airs très variés qui accompagnent les paroles peuvent sans doute donner une idée exacte, ou au moins approximative, de ce qu'était l'ancienne musique tahitienne. Les anciens missionnaires se sont contentés de substituer les effusions pieuses des cantiques protestants au contenu païen de ces chants, avec ce bizarre résultat que le dieu austère du calvinisme est aujourd'hui célébré aux antipodes de Genève sur les rythmes voluptueux et guerriers d'une musique d'anthropophages. Mais ne constatons-nous pas le phénomène inverse en Europe, où l'on pourrait trouver dans le répertoire des cantiques catholiques l'origine de plus d'une chanson de

café-concert ? De ces chants d'himénés, les uns se trouvent ainsi être relativement anciens, remontant à l'époque des premiers apôtres protestants de la Polynésie, tandis que d'autres ont été composés tout récemment par les dévots tahitiens eux-mêmes, dont l'imagination, amie des subtilités théologiques, en crée journellement de nouveaux. Malheureusement pour le voyageur curieux d'histoire ou de folk-lore ils ne contiennent que fort rarement des allusions aux événements du passé ou aux menus faits de la vie tahitienne actuelle, sujets trop profanes, d'avance condamnés comme immoraux par les missionnaires. Quiconque, durant les nuits splendides, a assisté à ces interminables réunions des maisons de chant, où choristes et auditeurs se pressent, dans l'éclairage douteux d'une mauvaise lampe et le parfum entêtant de l'huile de cocotier dont les femmes oignent leur chevelure, ne peut manquer d'être frappé de l'extraordinaire passion qui anime les chanteurs au cours de ces exercices religieux. En faudrait-il conclure que leur dévotion est réelle et profonde ? Ou bien cette musique frénétique accompagnant des psaumes chrétiens n'est-elle pour eux qu'un amusement violent, une excitation agréable, une forme de superstition ajoutée à tant d'autres ? Au delà du rite, que peuvent comprendre et assimiler de la doctrine ces cerveaux de grands enfants sensuels ? Souvent, surtout lors des grandes fêtes où plusieurs centaines de personnes s'assemblent dans un même local, le laisser-aller des mœurs ordinaire à Tahiti s'introduit jusque dans la maison de prière ; avant la fin de la réunion jeunes gens et jeunes filles, sur un signal convenu d'avance, sortent ensemble, courant à quelque rendez-vous. A ces heures tardives toute pensée religieuse, tout sentiment chrétien disparaît pour faire place, comme au temps du paganisme, à la séduction, au trouble des sens.

C'est seulement à l'intérieur des maisons bâties à l'europpéenne qu'on s'aperçoit à Moorea que le climat de l'île, si agréable, plus frais que celui de Tahiti, est pourtant un climat tropical. Dans ces maisons aux murs pleins et maçonnés l'air est lourd, étouffant ; on y dort mal, tandis que dans les cases indigènes, aux parois faites de tiges de bambou, où circule sans cesse la brise marine rafraîchissante, le sommeil est paisible et fortifiant, comme chez nous sous la tente, l'été. Le matin, c'est une joie chaque jour nouvelle d'ouvrir les yeux sur l'admirable ciel bleu, d'entendre à nouveau le bruit du récif, vite familier et bientôt cher au visiteur même passager des îles Océaniques, qui en regrettera longtemps la musique. A gauche de la route qui mène à Afareaitu un lac pittoresque, séparé de la mer par la longue grève de sable éblouissante qu'on aperçoit avant d'arriver à la baie de Cook, lorsqu'on vient de Tahiti à Moorea, s'entoure d'une frange élégante de cocotiers géants. On le traverse en pirogue indigène : deux arbres creusés réunis par des traverses de bois. Ce lac contient des poissons spéciaux, qu'on ne trouve pas ailleurs dans l'île : autrefois leur chair était réservée à la famille royale. Il appartient à plusieurs propriétaires ; pour pouvoir y pêcher, il faut leur en demander l'autorisation, et la tradition est qu'on

leur porte en don le poisson pris : naturellement ils refusent courtoisement de l'accepter. Justement voici un pêcheur : une vieille femme venant à notre rencontre dans un canot d'arbres creusés que fait avancer en pagayant à l'arrière un tout petit enfant : elle emporte roulé dans un paquet de feuilles de cocotier le produit de sa pêche. Sur la rive voisine de la mer (une langue de terre d'une cinquantaine de mètres de large, couverte d'arbres), l'éclat du soleil sur les hautes palmes luisantes, la grève étincelante de coraux, la vue splendide des récifs voisins où viennent régulièrement briser les lames vertes : l'œil émerveillé contemple une fois de plus, dans sa perfection, le paysage polynésien idéal.

Près de la petite baie de Vaiéré, silencieuse comme une anse solitaire de lac savoyard, un jeune cavalier indigène, me voyant passer, vient gentiment galoper à mes côtés. Pareille confiance à l'égard d'un blanc est surprenante, mais son instinct a dû lui dire que je n'étais pas fonctionnaire ! Il m'est tout de suite sympathique. Si tous les jeunes indigènes de Moorea lui ressemblaient, on pourrait avoir de l'espoir dans l'avenir de la race. Il est solide, bien bâti, a de beaux traits réguliers, un admirable teint d'un brun de cannelle, de grands yeux noirs aux sourcils magnifiques et dans son allure générale quelque chose d'avenant et de fort qui est particulier aux meilleurs types de la race tahitienne. Son air de santé contraste agréablement avec les tares physiques de tout genre qui enlaidissent la population de l'île et dont les enfants, chose si triste, ne sont point exempts. Il est laborieux, et me parle de son travail dans les plantations de cocotiers de son oncle. J'entre avec lui, au bord de la route, dans une école indigène dont l'instituteur est un de ses fétis, ou parents par adoption. Malgré la navrante décrépitude de la plupart de ses habitants, Moorea est un milieu plus favorable que Tahiti pour observer la vie des indigènes et chercher à les connaître. A Moorea, en dehors du gendarme aux multiples attributions, il n'y a point de fonctionnaires, point non plus de touristes américains au sans-gêne brutal, aux manières d'étudiants mal élevés comme celles de leurs congénères dans tous les pays de la terre où l'on ne parle point anglais. La conséquence en est que l'indigène y est plus voisin de son état primitif, plus lui-même ; moins méfiant aussi, et ses qualités naturelles, si fragiles au contact de mœurs plus évoluées, y ont moins disparu pour faire place à des vices nouveaux.

L'école est dirigée par la femme de l'instituteur, une jeune Tahitienne à l'air indolent et mièvre. Son mari lui sert d'auxiliaire, et il me l'apprend avec un air de fierté. Elle est idyllique, cette école organisée tout à fait sur le modèle de nos écoles primaires, idyllique comme la riieuse nature où elle est bâtie, et puérile comme l'humanité d'éternels enfants qui la peuple. Les maîtres ne sont guère moins enfantins que leurs élèves. Il se passe en classe même des scènes très drôles. Pour un motif futile, au beau milieu d'un exercice scolaire, l'institutrice, vaniteuse et susceptible comme toutes celles de sa race, va bouder dans sa chambre : l'instituteur alors va la trouver pour l'apaiser en lui disant des douceurs et pendant ce temps naturellement les élèves s'en donnent à cœur joie. Du dehors, aux heures de classe, des indigènes rôdeurs viennent curieusement

regarder à travers les bambous de la paroi ce qui se passe à l'intérieur. Les élèves ne savent absolument rien ; ils lisent comme des perroquets, sans comprendre le sens des mots français, et ne comprennent pas davantage si on leur adresse la parole en français. Leur timidité en présence de l'étranger est telle qu'ils se mettent à trembler de tout leur corps dès qu'on les interroge. Le nombre des élèves inscrits est d'environ cinquante, mais il est très difficile d'obtenir d'eux une assistance régulière. Deux ans après avoir quitté l'école les élèves ne savent plus rien. Il y a quatre écoles de ce genre dans les districts de Moorea, et le coût total de l'instruction publique dans l'île entière est d'une dizaine de mille francs environ. Probablement c'est de l'argent complètement perdu.

Quelle sensation divine que de galoper à bride abattue contre le vent alizé du sud-est, l'oreille pleine du bruit musical des brisants, l'œil ravi de la vue des hautes montagnes ensoleillées, sous l'ombre fraîche des bosquets de cocotiers, luisants et mystérieux ! Un rire joyeux et sonore vous échappe malgré vous, de rencontrer dans ces conditions d'idéal bien-être physique et mental un spirituel gendarme français porteur de contraintes et de feuilles vertes pour retard dans le paiement des contributions, à qui ses collectes d'impôt et ses enquêtes de mur mitoyen donnent fort à faire. Un regard jeté dans l'intérieur des cases, un arrêt de quelques instants auprès de groupes dont l'accueil, un peu saisi et apeuré, est toujours cordial, vous font de suite pénétrer dans toute la petite vie quotidienne de ces contribuables d'opérette. Là, dans une hutte misérable au bord de la mer, ombragée d'énormes bouraos, un vieillard décrépité écrase dans un mortier le contenu blanc solidifié d'une noix de coco mûre, tandis qu'une femme au teint jaune, au nez long, à la lèvre épaisse, type étrange métissé de plusieurs races, allaite un enfant. Ailleurs, j'arrête mon cheval devant une case au moment du repas de famille, composé surtout de fruits de l'arbre à pain et de poisson cuit au four canaque dans des feuilles de bananiers. Le spectacle n'est pas très engageant : ces généreux convives, qui veulent tout de suite me faire participer au festin, se repaissent avec quelque avidité et d'une façon assez malpropre. Et toujours, chez ceux-là comme chez tant d'autres, dans l'expression du visage, même parfois de celui des femmes, ce quelque chose d'un faubourien, d'un joyeux, d'un mauvais gars des grandes villes, baroque et un peu sinistre à observer en même temps que ce teint brun franc, ces traits où se confondent toute sorte d'hérités contradictoires, traits de Chinois, de Maori, d'homme blanc, de noir martiniquais, tous mélangés pour former ces faces hétéroclites. A côté de cet ensemble peu esthétique subsiste au fond de tout, chez quelques-uns de ces indigènes, au type moins mélangé, un je ne sais quoi de spécial, étrangement beau et fascinant. Est-ce là une survivance du passé ethnique de la race tahitienne, tel qu'il peut se révéler dans les traits caractéristiques des visages?

Si l'on excepte les deux baies de la côte septentrionale, la baie d'Oponohu et celle de Cook, d'une telle poésie romantique que rien à Moorea pas plus qu'en

aucun autre point du monde ne peut leur être comparé, c'est dans les paysages de la côte méridionale de l'île qu'on trouve le plus ce caractère de pittoresque à la fois sauvage et riant qui fait chérir Moorea plus encore peut-être que Tahiti à l'amoureux des montagnes venu de la zone tempérée de la terre. Rien ne fait mieux sentir que le contraste entre les deux côtes la charmante variété des aspects de la nature dans cette île pourtant minuscule, la perle du Pacifique, qui semble créée exprès comme un lieu d'élection pour les rêveurs et les poètes. Est-ce l'effet d'une exposition différente, d'un régime des vents amenant plus d'humidité ? La rive du sud est beaucoup plus verdoyante ; la brousse des montagnes y descend presque jusqu'à la plage, par endroits la route passe sous d'épais fourrés de cocotiers, de bananiers, de pandanus, de bouraos, d'autres arbres d'essence variée, où règne une ombre profonde, inspiratrice. Une sorte d'enthousiasme secret s'éveille en vous sous ces ombrages, résultat sans doute du plaisir de la chevauchée, du sentiment de la solitude, du silence, de tant de beauté naturelle ignorée des civilisés qui sont si loin, qui la dédaigneraient peut-être, s'ils pouvaient en jouir. Des escarpements rocheux s'avancent çà et là jusqu'à la mer, enfouis sous la verdure ; la route pour les franchir devient un sentier rocailleux, où le cheval marquisan grimpe avec la sûreté de pied d'un mulet. La mer, elle aussi, a sur cette rive méridionale un aspect différent : on pourrait croire qu'en contournant l'île on est entré dans un pays nouveau, comme si l'on avait navigué d'un archipel à un autre. La côte est droite, sans baies ni promontoires ; la force de l'océan déchargeant sur le récif ses lames monotones apparaît dans toute sa majesté. Instinctivement, on arrête son cheval : on écoute longuement la musique des brisants, orchestre marin qui vaut tous les autres, on regarde les volutes vertes se détacher de la crête des lames jaillissantes, d'une couleur aussi belle que celle de la neige sur les glaciers, à l'aurore.

Sur cette côte s'élèvent au bord d'un mince ruisseau, parmi les hauts cocotiers, les humbles constructions de la mission catholique. A Moorea, les indigènes sont en grande majorité protestants, et les rares catholiques sont presque tous venus d'ailleurs, la plupart des îles Touamotou. Leur caractère diffère de celui des autres insulaires : il est plus rude et plus sauvage. Les missionnaires, en dehors de la pratique du culte catholique, s'efforcent de faire à ces pauvres gens le plus de bien qu'ils peuvent. On sent fortement, quand on a un peu vécu dans les îles, et quoi qu'on puisse penser du résultat qu'a eu la propagande du christianisme parmi les races de la Polynésie, aboutissant à l'espèce de hantise biblique et théologique qu'ont fini par créer dans la mentalité indigène l'enseignement et l'influence des missionnaires, que ceux-ci, catholiques ou protestants, sont en somme, à peu d'exceptions près, les seuls blancs habitant les îles du Pacifique qui aiment les indigènes et désirent sincèrement leur faire du bien. Et l'on sent cela plus qu'ailleurs dans ce pauvre village d'un district isolé, peuplé de réfugiés sans ressources dont le nombre décroît de jour en jour par les maladies et l'espèce de désespérance, le dégoût de la vie, la pire de toutes, qui a commencé d'envahir les Polynésiens du jour où au contact d'hommes plus

civilisés d'une autre race ils ont dû renoncer à leurs anciennes mœurs. Dans tant de détresse, en contraste si poignant avec la radieuse nature, la présence du missionnaire apporte quelque sympathie humaine, un peu d'aide médicale et d'assistance pratique journalière. Et quel dévouement suppose une telle existence de sacrifice au milieu de ces sauvages dégénérés, d'autant plus que la condition matérielle des missionnaires n'est ici guère moins précaire que celle de leurs ouailles ! L'un des prêtres est un jeune Breton qui vient d'arriver dans l'île et restera quinze ans sans revoir sa patrie. Il me confie avec quelque émotion qu'il va parfois le soir, non loin de la mission, jusqu'à une baie sablonneuse où la mer arrivant parallèlement au rivage y brise en magnifiques rouleaux verdâtres : elle évoque en lui le souvenir des grèves toujours désertes, inhospitalières, de la baie d'Audierne, des longues levées de galets, si impressionnantes et mélancoliques, du pays de Plovan. Je longeai avec lui un soir le rivage de cette baie ; je le revis plusieurs fois par la suite, et l'aimai pour sa beauté changeante. La nuit, les constellations du ciel austral agrandissent le charme de rêverie du paysage. De jour, en plein midi, il fait bon nager à la rencontre de la houle forte et régulière : cela me rappelait les bains de lame, à nul autre pareils, de la grève d'Iviron, au mont Athos, qui me débarrassaient si bien de la crasse et de la vermine du couvent voisin.

Une belle chevauchée entre des fourrés de verdure, ou le long de files d'arbres de fer, au bois dur comme la pierre, au feuillage aussi délicat qu'une dentelle, me ramène au site d'une poésie chaque jour nouvelle où s'élève la demeure de l'aimable gendarme colonial à qui je resterai toute ma vie reconnaissant pour l'excellent cheval qu'il me prêta. C'est une joie attendue, mais singulière, après un bon temps de galop sur la dernière partie de la route, au sol élastique, encore encombré du sable fin qu'y a apporté le cyclone, de retrouver l'incomparable baie d'Oponohu, fraîche, poétique, embaumée, mystérieuse, si magique de couleurs, berceau des arcs-en-ciel qui tantôt l'enjambent tout entière comme ceux que l'on voit dans l'ouest de l'Irlande rejoindre, à travers la baie de Galway, les îles d'Aran à la côte montagneuse du Connemara, tantôt enserrent comme d'une longue écharpe la montagne boisée qui la sépare de l'autre baie, celle de Cook. Ainsi s'achève le tour de Moorea, dont résulte une impression peut-être inattendue, mais forte et sûre. A côté de la poétique Moorea, Tahiti est presque prosaïque. Elle est plus fertile, sa végétation est plus opulente, mais il y a dans Moorea un charme sauvage et fin, quelque chose de différent, mais du même ordre que cette espèce d'ensorcellement qu'exerce à la longue, sur ceux qui ont commencé de l'aimer, cette vieille Bretagne.

Mais ce tour de l'île, à cheval, sur la route sablonneuse qui longe la mer et les montagnes, ne fait connaître que les aspects marins du paysage polynésien, et si l'on veut avoir idée de la zone montagneuse intérieure, il faut traverser Moorea du nord au sud, voyage assez court, mais difficile, dont Européens et indigènes vous détournent à l'envi, véritable escalade de pentes rocheuses couvertes d'une

brousse presque inextricable. Le passage n'est possible qu'en deux endroits, où les zigzags déchiquetés de la crête, formant des séries de pics aigus inaccessibles, laissent place à une manière de col dont il faut savoir à l'avance qu'il est praticable pour oser s'y aventurer. Du pied des montagnes on ne distingue pas ces cols, d'accès relativement aisé quoique très fatigant, même en suivant attentivement des yeux l'arête fantastiquement découpée qu'ils permettent de franchir. Au voisinage du plus accessible des deux cols, la silhouette d'un maigre cocotier solitaire se détache avec netteté sur le ciel éclatant : ses palmes sans vigueur, mal nourries par les racines trop éloignées de l'eau salée, s'agitent, affaissées, à tous les vents du ciel. C'est sur cet arbre, seul point de repère d'un bout à l'autre de l'arête déchiquetée, qu'on tente de s'orienter à travers la brousse dense pour atteindre le col. Tenter seul pareille expédition serait folie : il faut s'adjoindre comme guide un de ces souples indigènes qui se dirigent d'instinct dans les fourrés impénétrables, armés de l'inévitable couteau canaque, aussi commode pour débrousser que pour dépecer un animal ou construire en hâte pour la nuit un abri de branchages temporaire. Un naturel de Rouroutou, l'île australe d'où viennent les belles nattes tressées de feuilles de pandanus découpées en minces lanières, que les riches Tahitiens paient fort cher, consent à m'accompagner pour le double du salaire qu'il reçoit dans la plantation de cocotiers où il travaille. Il a l'air jovial et bon garçon : comme le Mowgli de Kipling, c'est un enfant de la jungle, un familier des bêtes dont on dirait qu'il entend le langage.

De même que rien ne saurait donner idée à Tahiti de la fraîcheur agreste, du pittoresque romantique des baies de Cook et d'Oponohu, ainsi une excursion dans l'intérieur de Moorea révèle à l'œil étonné un univers différent de celui des hautes vallées tahitiennes et du chaos de montagnes qui les sépare, un monde de secrète luxuriance végétale dans de fraîches retraites que nul pied humain n'a jamais foulées. La jungle tahitienne est ensoleillée et bourdonne d'insectes ; à Moorea la plus grande humidité du climat et la nature plus accidentée du sol, tout déchiré en replis, en gorges profondes, en ravins inaccessibles, font de la brousse qui recouvre toutes les montagnes un mystère perpétuel d'ombre et de silence, d'absence de vie animale, où l'on se sent porté au recueillement, où comme parfois en bas, sur la côte, auprès d'une petite crique écartée, solitaire en face des brisants, où un mince filet d'eau douce vient se perdre dans le sable parmi les bouraos nains, la sensation d'isolement éprouvée est si intense qu'il vous semble être reporté à un âge de la terre où l'homme n'avait pas encore apparu. Il faut payer de rudes efforts l'accès de ces recoins ombreux, nids de verdure où règne le clair-obscur tropical, vraie atmosphère des tableaux de Gauguin, dont son art a su environner les personnages à la fois réels et imaginaires, êtres d'aujourd'hui et aussi d'un passé fabuleux ressuscité par la divination, de ses meilleures toiles.

A partir du point où l'on quitte la petite rivière tributaire de la baie d'Oponohu jusqu'au moment où l'on rejoint, sur l'autre versant du col, presque à sa naissance

dans les montagnes, le lit du torrent que l'on suivra à la descente jusqu'à son embouchure sur la côte méridionale, l'excursion n'est qu'une escalade à travers la brousse inextricable. Déjà, en haut de la vallée de la petite rivière d'Oponohu, on rencontre des bosquets de mapés, grands arbres au tronc verdâtre, au feuillage sombre et luisant. Comme dans les combes du Périgord les bois de châtaigniers, ils couvrent de creux ravins, des mamelons escarpés, répandant au-dessous d'eux, des deux côtés de la gorge où bruit la petite rivière, une ombre qui, elle, leur est propre, ombre profonde, épaisse, lumineuse, délicieusement fraîche. Leur tronc se ramifie bizarrement à la base en des espèces de cloisons verticales, formant tout autour de l'arbre comme des compartiments nettement séparés, souvent assez vastes pour qu'on puisse y installer une habitation ou une étable. A Tahiti l'oranger sauvage est la gloire de la brousse ; à Moorea on se prend à aimer le mapé pour la beauté et le mystère de son ombre, dans ces denses bosquets que jamais la hache n'éclaircit, surtout dans les fraîches clairières ensoleillées qui s'ouvrent çà et là au milieu d'eux.

Après avoir longtemps monté, au hasard des accidents du terrain humide, dans les bois de mapés, on retrouve le grand ciel éclatant sur des terrasses mamelonnées, sans végétation, au sol rouge vif, recouvert seulement d'un gazon particulier, dru et court, que refuse le bétail. Cette herbe vivace infeste, ici comme à Tahiti, les pentes des montagnes : elle est un grand obstacle à la mise en valeur du pays par la culture, parce qu'elle s'oppose au défrichage et épuise beaucoup les sucs de la terre. L'enfant de Rouroutou fait une naïve grimace en apercevant l'immense fourré de brousse, dépourvue de tout sentier, de toute trace de passage humain, qui nous sépare encore du cocotier, solitaire au sommet du col. Et en effet, une fois engagé dans cette jungle, il lui faut commencer à tailler et à débrousser avec le grand couteau canaque. J'admire sa dextérité, son agilité, et aussi sa faculté d'orientation, car il n'est jamais venu auparavant en ce lieu, où l'instinct seul le guide. A un moment donné, ayant besoin de se rendre compte de la position du cocotier pour se diriger sur lui, il grimpe à un arbre élevé, et je le vois avancer debout le long des branches minces, sans même se servir de ses mains pour s'appuyer. La vivacité de ses impressions, sa façon enfantine de manifester ses répugnances sont d'un pur sauvage, comme cet instinct chasseur que trahit un cri sourd quand il flaire dans les taillis voisins la présence de quelque bête. L'escalade est maintenant pénible : il faut pour monter se hisser à force de bras, en se cramponnant aux plantes qui souvent cèdent, à demi pourries, en s'arc-boutant des pieds contre elles dans un fouillis végétal qui bientôt aura réparé les blessures faites par le couteau de mon guide. Heureusement la brousse des îles polynésiennes est comme pouvait être celle du paradis terrestre : ni serpents ni insectes venimeux n'y sont à craindre. Le terreau du sous-bois, fait de pourritures végétales accumulées, est beaucoup plus humide qu'à Tahiti ; çà et là on glisse sur des pentes d'argile gluante. Enfin, du point le plus élevé du col, se découvrent d'un coup toutes les baies romantiques de l'île, ses promontoires ensoleillés, ses vallées rocheuses ou boisées, la

ceinture vert d'opale des eaux entre le récif et la côte : au loin les montagnes bleuâtres de Tahiti, sous vos pieds, Moorea tout entière, sereine, lumineuse comme Cythère vue du sommet du Taygète.

La descente sur le versant sud est encore plus abrupte que la montée : par endroits il faut littéralement se laisser couler sur des roches noirâtres, polies, presque décomposées par l'humidité. Des plantes que l'on foule au passage, la plupart sont déjà à demi pourries de vétusté et se brisent sous les pieds ; les rayons du soleil, malgré leur force, sont impuissants à percer le fourré humide, où la chaleur lourde et l'absence d'air sont telles qu'on y est tout en moiteur et qu'on y respire difficilement. Dominant toute la végétation, les fougères arborescentes géantes entretiennent l'ombre impénétrable. Le petit Rouroutou circule dans ce fouillis avec l'agilité d'un chat, sondant d'un œil exercé les abîmes sur lesquels on arrive tout à coup, sans s'en être douté, tant il est ardu de se diriger dans ces verdure compactes où l'on ne voit ni n'entend rien qui puisse guider. Un Européen livré à lui-même dans cette jungle s'y égarerait invinciblement sans espoir de pouvoir jamais en sortir. Comment, dans le chaos des éboulis rocheux ensevelis sous la végétation folle où l'homme disparaît, l'indigène peut-il atteindre sans trop perdre de temps la naissance du torrent qui, roulant en cascades jusqu'au bas des montagnes, forme parmi les roches polies des baignoires naturelles, des bassins pareils à de petits lacs ? C'est aux prodiges de l'instinct qu'il faut songer pour l'expliquer. Pas d'autre moyen de descendre jusqu'à la plage que de suivre tant bien que mal le lit du torrent. C'est une rude besogne, non sans récompense pour les yeux. Soudain, une éclaircie : une petite rivière, affluent du torrent, coule en sautillant à ciel ouvert dans une clairière de la brousse ; au dessus, les immenses feuilles des bananiers sauvages font un dôme de verdure, variant à l'infini, dans l'air et sur le sol, les jeux de la lumière et de l'ombre. C'est un tableau tout fait d'idylle tropicale, la lumière voluptueuse éparsée dans toute l'œuvre de Gauguin, et cette richesse de tons — qu'il a su si bien rendre par l'emploi fréquent du violet et du bleu sombre — de la nature ardente et immobile de la Polynésie orientale, où l'homme n'apparaît que comme un accessoire du paysage. Quand plus tard, naviguant dans le Pacifique, vous frappe à nouveau cette apparition unique, l'île polynésienne : des montagnes tombant abruptes dans la mer et couvertes de la base au sommet d'une brousse dense qui semble impénétrable — paysage simple, au fond, monotone, et toujours semblable à lui-même, mais si particulier qu'il est pourtant impossible de le faire imaginer par des mots à qui ne l'a pas lui-même contemplé —, on ne regrette point les efforts dépensés à tenter de pénétrer ce que cache en son intérieur cette jungle à l'aspect si hostile. L'opulence joyeuse des verdure, dans la paix et le silence, de la petite clairière ombreuse des bananiers revit soudain dans la mémoire, évoquant par analogie le mystère et l'éclat de l'intérieur des vieilles mosquées, difficiles à soupçonner pour qui aperçoit seulement les laids murs blancs du dehors.

Aux approches de la plage le ravin creusé par le torrent s'élargit, la marche se fait plus aisée, et l'on retrouve les grands mapés, les orangers sauvages, dont le fruit étanche si bien la soif. Au bas de la vallée, trois grands diables, debout, presque nus, sur la vérandah d'une maison indigène, nous fixent longuement au passage, stupéfaits, mon guide et moi. Est-il possible que le paoupa (l'étranger) vienne de là-haut ? Après ce rude exercice à travers la brousse, que rendaient fort désagréable le manque d'air dans les taillis, les toiles d'araignées, le sol glissant, les plantes piquantes, il est doux de retrouver la mer bleue, le sol uni et feutré du rivage, et l'hospitalité simple et cordiale du jeune pasteur protestant indigène qui m'invite à me reposer chez lui. Il a une figure intéressante, à l'expression mystique touchante au milieu de la sauvagerie qui l'entoure, et point du tout cet air de jocrisse contrit qui se remarque généralement chez tous ces braves indigènes du genre dévot, façonnés qu'ils sont et surveillés de très près par le missionnaire. La constante préoccupation religieuse intérieure a modelé les traits de ce visage : c'est aux ascètes de l'Inde qu'il me fait songer, avec toute la différence, bien entendu, des facultés intellectuelles. Sa maison est élégante et propre, entourée de verdure. Tandis que je m'y repose, la nuit vient, et une bande de gens, surtout des petites filles et de jeunes garçons, se rassemblent sur les gradins de la maison et sur la vérandah. Ils paraissent tout à fait à leur aise dans la maison du pasteur et une fraternité bon enfant, sans vulgarité, règne entre eux, comme dans une petite communauté chrétienne primitive. Une charmante petite fille indigène, d'une douzaine d'années, à l'air réservé et intelligent, parlant très bien français, est la préférée du pasteur ; comme le jeune cavalier de la baie de Vaiéré, elle donne une idée favorable de la race tahitienne là où elle n'est point en trop proche contact avec l'homme blanc : peut-être eût-il été possible d'en tirer quelque chose, si les colonisateurs s'étaient comportés autrement envers elle.

Des voyageurs ont décrit la nuit à Moorea comme effrayante, peuplée de rumeurs d'épouvante et de fantômes. Sans doute c'est la fièvre qui troubla à ce point leurs impressions des merveilleuses nuits de l'île : pour moi, je n'éprouvai rien de tel dans mes courses nocturnes le long de la route bordée de hauts cocotiers, entre montagne et océan. Au lieu du délire des visions étranges, c'est une espèce d'enthousiasme joyeux, une douce rêverie qui m'accompagnait alors dans ma marche. La nuit où je quittai le jeune pasteur, la route était sombre, sauf aux points où les hautes palmes des cocotiers laissaient pénétrer un peu de la lumière diffuse du ciel sans lune. Dans le silence, rien que le tonnerre continu des brisants sur les récifs. Le jour, il hante fortement l'ouïe et parfois énerve par sa violence ; la nuit, il est solennel et mystérieux. Aux endroits de la route bordés de grands arbres ou de fourrés épais, on va sans rien distinguer devant soi dans les ténèbres ; on s'attend constamment à aller heurter quelque part, et pourtant un vague instinct vous empêche de le faire : on avance rapidement sans savoir si ce sont les yeux, lentement habitués à l'obscurité, qui guident malgré

tout, où plutôt un sentiment secret du rythme sinueux de la route à travers les bosquets d'essences variées, si décorativement groupés le long du rivage qu'on croit souvent circuler dans les allées d'un parc bien dessiné. Car c'est la nuit surtout que les chemins feutrés d'herbe souple zigzaguant entre les hauts fûts des cocotiers — aspect de nature le plus habituel, vision immédiate de l'île polynésienne comme la falaise abrupte revêtue de jungle est celle qui se révèle de loin en mer au navigateur — prennent tout leur charme d'idylle, et aussi leur majesté : le soleil de midi les écrase un peu et les fait paraître monotones. Personne sur cette route : nulle rencontre, nul autre bruit que çà et là la fuite rapide d'un crabe terrestre et soudain, éclatant dans la nuit, le chant frénétique et sauvage des himénés, réunis dans une maison de chant, seul point lumineux dans la nuit noire, devant laquelle on passe en poursuivant sa course. Comment rendre le mystère de ces chants séculaires dans le grand silence, la sérénité du ciel et de la terre ? Devant la porte d'une de ces maisons de chant deux ombres étaient accroupies, des amoureux attendant deux jeunes filles occupées à chanter parmi leurs compagnes.

La même nuit, avant l'aube, m'emmena la petite goélette qui vient de Tahiti de temps à autre embarquer du coprah dans la baie d'Oponohu. J'aime m'éloigner de nuit des paysages que je ne puis espérer revoir ; le chagrin de la séparation est alors moins cruel, et puis, l'on n'est pas témoin de cette chose si triste, qu'ont vivement éprouvée ceux qui ont visité souvent l'Irlande : la disparition à l'horizon de la mer des rivages d'une île aimée. Au lever de la lune, un policier canaque de Moorea et sa femme me conduisirent en pirogue au fond de la baie, au mouillage du petit navire : les deux indigènes pagayaient, assis au centre de l'embarcation, l'un derrière l'autre, tandis qu'accroupi à l'avant je tenais à la main une lanterne allumée, pour bien indiquer notre présence. Lumineuse et solennelle au clair de lune, grandiose et intime à la fois, vraiment je ne puis m'empêcher d'écrire, malgré la banalité de l'affirmation ainsi formulée par des mots, que cette baie d'Oponohu est le plus beau paysage marin que je connaisse. A bord de la goélette, dans le silence de la nuit, la conversation du capitaine et de ses passagers en argot anglo-américain passait du récit de spéculations commerciales sur une échelle minime aux cancans de Papeete. Etendu sur le pont, j'écoutais ces forbans sans envergure des mers du Sud d'aujourd'hui parler des plantations de cocotiers de Moorea, de l'intérêt que commencent de porter à l'île les touristes américains, du nombre des automobiles qui circulent aux Etats-Unis. Malgré leur promesse de partir à minuit, ils ne levèrent l'ancre qu'à trois heures du matin. La mer était houleuse, le voyage fut long. A mesure que s'éloignait Moorea, on voyait à l'orient s'accroître les contours bleuâtres de l'île des Fonctionnaires — ainsi avais-je baptisé en moi-même, invinciblement, Tahiti —. Ce jour là, à l'aurore, il n'y avait pas à toute la voûte céleste le plus léger petit nuage : le soleil émergea tout d'un coup, telle une boule rouge, de derrière les montagnes tahitiennes.

VII

LE CHRISTIANISME ET LA MUSIQUE POPULAIRE

Chaque année, dans les îles françaises de l'Océanie, les missionnaires protestants font la tournée de leurs paroisses pour ce qu'on appelle la collecte, c'est-à-dire pour réunir au moyen de quêtes, parmi les fidèles indigènes, des fonds pour l'entretien du culte dans les paroisses, et aussi pour la propagation de la foi protestante dans les pays encore païens delà terre. En dehors des missionnaires eux-mêmes, les Européens fixés dans les îles, gens de peu de foi en général, cela va sans dire, parlent sans sympathie de ces pieuses tournées. L'administration et les gendarmes, ces potentats des petites îles, les voient d'un mauvais œil et prétendent qu'en appauvrissant les indigènes elles les détournent de payer l'impôt au gouvernement. A Tahiti, un fonctionnaire m'affirma que, dans une petite île où la perception de l'impôt avait présenté de grandes difficultés, on avait pu rassembler en quelques mois quatre cents piastres pour la construction d'un temple. Ailleurs, m'assura le même fonctionnaire, ces collectes d'argent se font d'une manière bassement charlatanesque : une statue grossière en bois, creuse et représentant un homme assis, est placée le jour de la collecte dans la maison de chant. La bouche de la statue est figurée par une ouverture destinée à recevoir les pièces de monnaie, et selon que la somme triomphalement apportée par l'indigène est plus ou moins ronde, l'homme de bois agite plus ou moins la tête en guise de remerciement. Y a-t-il une part quelconque de vérité dans ce récit ? Ou n'est-ce qu'une facétie anticléricale de plus, une plaisanterie de gendarme ou de surnuméraire de l'enregistrement, révélatrice de l'animosité qui dans toutes les îles existe entre missionnaires et membres de l'administration, rivaux naturels dans l'œuvre de domination et d'exploitation pécuniaire de l'indigène ? Les laïques autres que les administrateurs et les gendarmes considèrent ces tournées comme des séances de battage pur et simple, en vue d'un profit matériel, pareilles à celles que tiennent des sectes religieuses rivales, celle des Mormons, des Kanitus, d'autres encore, qui s'entendent à merveille à soutirer l'argent des Polynésiens. En revanche, à en croire les missionnaires eux-mêmes, c'est un vrai bonheur pour ces pauvres gens que de contribuer de la sorte aux besoins de leur propre culte, et aussi de faire œuvre charitable envers ceux qui, comme eux autrefois, sont maintenant encore dans les ténèbres du paganisme. Il ne faudrait pas s'imaginer, ajoutent-ils, que

c'est au pasteur lui-même qu'ils font ces dons d'argent. On leur ferait injure en le pensant : ils ont une tout autre idée de la façon dont le produit de la collecte doit être employé.

J'eus garde de négliger l'occasion qui me fut offerte d'accompagner un missionnaire dans la tournée des paroisses de son île pour la collecte annuelle. Pour nous rendre d'un district à l'autre, nous fîmes le tour de l'île en pirogue, sur l'eau calme comme un lac qui sépare le récif de la terre ferme, moyen de transport qui me révéla le dernier aspect de l'île polynésienne qui me fût encore inconnu. Quand on a été témoin, du pont d'un navire, de l'apparition saisissante de l'île océanienne, qu'on a suivi à pied ou à cheval les routes bordées de cocotiers qui longent les rivages entre montagne et océan, qu'on s'est enfoncé, aidé d'un guide débrousseur, dans l'ombre et le silence de la jungle de l'intérieur, il reste, pour ne rien ignorer des attraits de Tahiti, à se laisser aller lentement en pirogue, au rythme doux des pagaies, entre terre et récif, comme sur une lagune vénitienne ou au fil de l'eau d'une rivière de France, le long de la ceinture de coraux qui accompagne à égale distance toutes les sinuosités de la côte. C'est la navigation en pirogue qui vous fait peut-être éprouver le mieux ce quelque chose d'insaisissable en quoi réside le charme du pays : la terre et la mer, l'île et l'océan apparaissent alors dans leur véritable rapport, qui est une harmonie des colorations toujours changeantes des nuages, des montagnes et des eaux. Les pirogues sont mises à l'eau de très bonne heure pour éviter l'écrasante chaleur sur la mer, dès que le soleil est haut. O le calme divin du réveil des eaux dans la baie d'Oponohu ! Les montagnes dentelées du fond de la baie passent par les nuances les plus variées du rose, auquel s'harmonisent le vert de la brousse dont elles sont couvertes et la teinte opale de la mer entre terre et récif ; c'est la fraîcheur de l'aube dans nos régions tempérées avec tout l'éclat de couleurs des tropiques. Le parler canaque des payageurs est rapide, rocailleux, plein d'exclamations subites, comme des criaileries d'animaux. L'un de ces payageurs est un pasteur indigène d'une des îles du sud, figure énergique et bonne, ennoblie par la croyance intérieure, qui dans sa primitivité donne une belle impression de force et de sérénité dans la vie. En sa présence on se dit que si la propagande chrétienne des missionnaires n'a donné que de piètres résultats parmi la masse des indigènes de la Polynésie, elle a du moins élevé le caractère de quelques individus. La plus grande joie des heures qui s'écoulent au mouvement tranquille des pirogues sur l'eau calme, c'est d'observer le changement insensible mais incessant des couleurs sur les montagnes de l'île. A Moorea les colorations de la terre et des eaux sont différentes de celles de Tahiti ; elles sont moins accentuées, mais non moins vives et plus fraîches.

A quelque distance de la baie de Cook, nous nous arrêtons pour prendre une voile de pirogue dans une case indigène. Une femme nous l'apporte jusqu'à la grève : elle a une taille frêle, la bouche admirablement dessinée et les lèvres minces, ce qui est infiniment rare chez les indigènes des îles. Comme mon guide à travers la jungle des montagnes, cette femme est de Rouroutou, île où il y a,

dit-on, des types ethniques originaux. Le vent fait défaut : quel dommage qu'on ne puisse utiliser la voile ! Il est si gracieux de voir les pirogues fuir à toute vitesse entre terre et récif, quand le vent est fort ; si amusant de se sentir soi-même filer au ras de l'eau, la pirogue tout près de couler, un naturel assis, pour faire contrepoids, sur l'armature en bois qui maintient en équilibre sur l'eau le tronc creusé ! Un peu plus loin, nous abordons près d'une case où vit la veuve d'un pasteur indigène : elle est assise, seule, sur la vérandah, ou plutôt à demi accroupie à la mode assez laide des femmes tahitiennes, qui fait bomber les cuisses. Il y a sur son visage immobile une expression de tristesse et de grande bonté. Elle caresse amoureusement un petit enfant. Nous allons de là à pied, le missionnaire et moi, jusqu'au temple du district le plus proche : la collecte doit avoir lieu dans la maison de chant voisine du temple. Il fait chaud, le chemin feutré d'herbe souple zigzague sous les hauts cocotiers, les bananiers brillent dans le grand soleil de leur éclat joyeux ; à cette heure déjà avancée du jour, le récif n'est plus que comme un mince liséré sombre au milieu d'une mer de métal en fusion. Une indicible mélancolie, tenace, émane du spectacle de la dégénérescence humaine au sein de cette radieuse nature, la même qui se dégage, si subtile, des meilleures pages de Stevenson, pleines du regret attristé des pénibles visions de là-bas, mais aussi d'un invincible besoin nostalgique d'y retourner, de revoir le plus beau pays de la terre.

Dans l'intérieur de la maison de chant où aura lieu la collecte, un abondant déjeuner a été préparé, par les soins des notables de la communauté indigène, pour le missionnaire en tournée et ceux qui l'accompagnent : énormes quartiers de plusieurs espèces de poissons, cochon sauvage accommodé de diverses manières, fruits de l'arbre à pain, cocos, etc. Un ou deux pasteurs indigènes seulement prennent place à table : au dîner du soir il y en aura davantage. Pendant le repas, des enfants, des petites filles courent, çà et là, sans aucune gêne, dans la maison de chant. Le déjeuner terminé, tout le monde se rend au temple pour le service divin. Le missionnaire français et un pasteur indigène parlent successivement. Au pied de la chaire, pareille à une boîte en bois sans couvercle, simplement surélevée au-dessus du sol, est assis un pauvre diable atteint d'éléphantiasis, ses bras énormes monstrueusement enflés par la maladie dissimulés dans une espèce de capuche en serge noire. C'est, paraît-il, un converti du catholicisme. L'ordre du service est le même que dans les temples protestants d'Europe : longues prières, lecture de versets, interminables sermons alternent à plusieurs reprises. Dans le temple, les femmes sont séparées des hommes. Elles sont assises ou accroupies en rangées régulières, dans le sens de la longueur de l'édifice, vêtues pour la plupart de longues robes claires, assez élégantes ; derrière elles les hommes se tassent au hasard. Au dehors, à travers les tiges de bambou de la paroi, on aperçoit quelques indigènes rôdeurs qui s'efforcent de regarder ce qui se passe à l'intérieur : pour eux ce service religieux est une curiosité, occupant quelques instants de leur vie oisive. L'attention des fidèles n'est pas bien grande : on voit des gens causer, d'autres sommeiller

pendant le sermon, l'homme aux monstrueux bras s'est endormi et dodeline légèrement de la tête sur sa bible tahitienne. L'acre odeur de l'huile de cocotier, parfumant la chevelure des femmes, entête dans cet espace étroit et surchauffé par les haleines humaines. Entre chaque exercice religieux, prière, lecture ou sermon, les inévitables himénés entonnent un chant.

La musique populaire est sans doute l'expression la plus profonde et la plus adéquate de l'âme humaine primitive : associée au bleu du ciel, à la lumière, à la ligne des horizons, ces trois éléments fondamentaux en qui réside l'originalité d'un paysage, c'est elle aussi peut-être qui fixe le mieux dans la mémoire ce qui constitue par excellence le caractère, le charme particulier d'un pays, d'une race d'hommes parmi lesquels on a quelque temps vécu. Qu'y a-t-il qui reporte mieux l'imagination au passé poétique de cette vieille Bretagne, qui fasse mieux sympathiser au fond de soi avec ce qu'il y a de cordial et de délicat dans la sensibilité des simples de ce pays, qui mettent tout leur cœur dans un serrement de mains, dans un sourire, que le son des binious entendu au loin, accompagnant la danse, du fond d'un chemin creux, ou une ancienne chanson élégiaque ou épique, chantée par quelqu'un du vieux temps, disant les méfaits des seigneurs féodaux ou les souffrances d'amour des douces et des cloarec ? A qui tente de ramener fugitivement dans son esprit, dans un laid hiver d'Europe occidentale, la vision du ciel splendide de la Birmanie à l'époque de la saison fraîche et les agréables souvenirs d'un contact même passager avec la civilisation raffinée et gaie, dans sa primitivité, de la race qui l'habite, c'est la musique endiablée des cuivres birmans, accompagnant les bizarres pièces de théâtre, d'une couleur locale si particulière, le déménagement frénétique du tambourineur dans la petite enceinte circulaire qui le sépare de l'auditoire avide de voir de près les attitudes savantes de la danseuse maniérée, aux hanches munies d'ailes artificielles, c'est cette musique harcelante, hurlante presque, mais si émouvante par son étrangeté même et ses accords inattendus qui fait d'elle-même, longtemps après, surgir dans la mémoire le souvenir des nuits magnifiques de la haute vallée de l'Iraouaddi et des foules bariolées qui se pressent aux représentations théâtrales en plein air, sous les arbres géants. Ainsi les chants bruyants et impétueux des himénés canaques, dans leur sauvagerie et en laissant de côté les paroles, souvent d'ailleurs incompréhensibles pour les chanteurs eux-mêmes, qui n'ont été ajoutées que tardivement à des airs existant déjà depuis une époque reculée, apparaissent-ils invinciblement, au bout de quelque temps, comme l'expression vraie de l'âme tahitienne, violente, passionnée et puérile ; ils hantent la pensée après le départ, et comme dans certains types de physionomie peints par Gauguin on cherche à y retrouver des traits d'atavisme polynésien.

Aujourd'hui, dans ce temple, les himénés chantent suivant une méthode un peu différente de celle que j'ai décrite précédemment, l'ayant observée à Moorea sur la vérandah d'un chef de district, par une belle nuit, sous les étoiles. Est-ce parce qu'ici les hymnes servent d'accompagnement au service divin, en sont

pour ainsi dire un élément constitutif ? Elles sont chantées à plusieurs parties. Une voix de femme entonne l'hymne sur un ton élevé, d'autres reprennent le chant à des octaves différents, et par là-dessus la voix des hommes brode des variations, avec un entrain sauvage. Un indigène au timbre de voix puissant comme un son de cymbales a dans le chœur un rôle à part : accroupi sur ses talons derrière une file de chanteuses, il lance de temps à autre des espèces de cris, des appels farouches, qui ont pour objet, semble-t-il, de relancer le chant, de lui donner du montant et de l'allure, d'exciter les choristes. Ceux-ci, comme à Moorea, comme aussi les chanteurs arabes et les musiciens professionnels de l'Inde, accompagnent leur chant d'un curieux mouvement du haut du corps : ils lancent en cadence la tête et les épaules en avant, soit pour se donner du poumon, soit simplement pour bien marquer la mesure. L'analogie entre les himénés et certains chants orientaux est frappante : y a-t-il entre eux un lien quelconque, une parenté possible dans des temps reculés ?

Le service dans le temple est d'une longueur démesurée, et pourtant, presque aussitôt après, les chants vont recommencer, plus répétés et plus furieux, dans la maison de chant où a lieu la collecte. Le dimanche, en effet, les hymnes chantées au cours de l'office religieux s'ajoutent aux longues séances de chant que tiennent périodiquement les himénés dans l'édifice en bambou spécialement bâti à cet effet, et les indigènes semblent saisis d'une véritable frénésie de chanter. Au jour de la collecte annuelle, le délire atteint son comble. Lorsque, sortant du temple, nous entrons dans la grande maison de chant, elle est déjà presque pleine : comme dans le temple des femmes accroupies en longues rangées parallèles, et les hommes derrière elles. Dans un coin de la salle, du côté opposé à celui où le missionnaire et les pasteurs indigènes s'assoient, pour présider à la collecte, à la même vaste table où a été servi le déjeuner, le matin, on prépare du café dans de grandes bassines de cuivre, qu'assistants et chanteurs se passent de mains en mains pour boire durant les pauses qu'ils font entre les chants. La collecte proprement dite commence un peu après midi. Voici le moment venu d'observer ce qui se passe. Pendant toute la durée de la cérémonie, les chants des himénés se succèdent inlassablement, séparés par de courts intervalles. Les pasteurs indigènes profitent de ces intervalles pour adresser à leurs ouailles de petites exhortations, mêlées de plaisanteries familières, à se montrer généreuses et à donner pour la propagation de la foi protestante. Un à un, les gens se lèvent parmi la foule accroupie et viennent déposer sur la table leur offrande, qui une piastre, qui cinq ou dix sous, qui cinquante sous chiliens (on distingue à Tahiti, dans les comptes, l'argent français de l'argent chilien : ce dernier est de moindre valeur). On voit de tout jeunes gens, même des enfants, apporter un don : c'est qu'à Tahiti, on l'a vu, il n'est pas rare que les enfants soient propriétaires d'objets de valeur, d'argent, de chevaux, de terres. Un indigène parlant français m'apprend que les fidèles de la communauté ont été familièrement divisés par leurs pasteurs en groupes, dont chacun porte un nom différent : il y a les Abeilles, les Bœufs, les Chiens.

Quelle est l'origine de ces noms ? En s'adressant à l'assistance pour l'engager à la générosité, les pasteurs s'en servent plaisamment comme d'appellations connues : — « Eh bien ! dites donc, les Abeilles », s'écrie l'un d'eux en faisant signe de la tête à l'un des groupes, « vos offrandes ne sont pas bien brillantes, vous n'avez pas beaucoup butiné à la montagne cette année, hein ? »

Manière de leur dire qu'ils n'apportent pas assez d'argent sur la table de collecte. Le cyclone de cette année a causé bien des ravages, c'est pour cette raison peut-être que la petite monnaie domine dans le numéraire épars sur la table. Tant que dure la collecte, c'est un feu roulant d'interpellations brèves, d'allocutions, de réflexions pieuses ou plaisantes tant des fidèles que de leurs pasteurs : quelques-unes font naître un éclat de rire bruyant et contagieux. L'ignorance de la langue m'empêche de comprendre le sens de tout ce qui se débite, et les réflexions qui accompagnent presque chaque don. Mais en somme mon fonctionnaire anticlérical avait plutôt exagéré le caractère d'exploitation de la collecte ; je n'ai pas vu se réaliser cette espèce de surenchère des offrandes, qu'il m'avait décrite non sans quelque animosité : chaque fidèle s'efforçant jalousement d'apporter plus que son voisin et faisant parade, avec une vanité ridicule, de sa plus grande libéralité, cependant que les pasteurs indigènes excitent le reste des assistants, par des appels rapaces, à apporter davantage que les donateurs précédents. En réalité, la collecte se fait avec plus de simplicité bon enfant. Tout au plus voit-on quelques indigènes déposer avec une certaine fierté des piles de monnaie sur la table en les faisant sonner, en appuyant même un peu la main dessus aux yeux de la foule pour bien montrer que ce sont eux qui les donnent : quant aux pasteurs, leurs plaisanteries sans malice à l'adresse de ces grands enfants, leurs encouragements, moitié sérieux, moitié ironiques, à la générosité, prouvent seulement que les hommes de Dieu ne sont pas à Tahiti plus qu'ailleurs affranchis des nécessités matérielles.

Et toujours les chants frénétiques des himénés qui reprennent, plus bruyants, plus impétueux après chaque nouvelle interruption, sonores et retentissants comme des tam-tams ou des instruments de cuivre. Les oreilles en sont excédées, la tête finit par tourner un peu, dans ce vacarme. Les missionnaires anglais du Pacifique n'avaient pu trouver rien de mieux que cet énergique passe-temps pour arracher leurs convertis à leur oisiveté naturelle, et aux débauches qui en étaient la conséquence. Choqué du caractère malgré tout peu édifiant de ces longues séances, un missionnaire français aurait voulu en réduire la durée et la fréquence, et a même tenté de les interdire entièrement ; mais il a dû y renoncer : jamais les indigènes n'auraient accepté pareille renonciation à leurs anciens usages. Pourtant il n'y a à peu près rien dans ces hymnes qui parle de la vie tahitienne, du passé, de l'histoire du pays, même des choses concrètes de la vie quotidienne. Tout est effusions pieuses, élans de l'âme, louanges de Dieu comme dans les cantiques. S'ils les chantent avec tant d'ardeur, c'est que sans doute ces grands enfants aux instincts animaux s'enchantent par dessus tout de l'enivrement du bruit et de la musique. Comprennent-ils le sens des paroles ?

Bien peu d'entre eux, probablement. Un vieux pasteur me dit qu'il faut être très exercé en tahitien pour le pouvoir. Dans cette musique beaucoup d'airs modernes, sans grande originalité, ont dû se mélanger aux airs tahitiens primitifs. Tout fait croire pourtant qu'un élément ancien, impossible à préciser dans sa nature comme dans son origine, existe plus ou moins dans ces hymnes au contenu chrétien, comme des restes de l'antique beauté de la race se distinguent encore parfois sur les faces aveulies des modernes Tahitiens.

Il est déjà tard quand la collecte prend fin, le soleil est près de se coucher ; après la fatigante cérémonie de l'après-midi, il est bon de se promener un peu, de prendre l'air entre la maison de chant et la grève, sur l'espace uni et gazonné où l'assistance s'éparpille par petits groupes : tels les gens en Bretagne après des vêpres de pardon. Aussitôt après le dîner la séance du soir va commencer, et les himénés reprendre, bruyants et frénétiques. Dans la beauté du soir, le silence, la tranquillité parfaite de l'océan sont en singulier contraste avec le tintamarre des chants dont l'ouïe est encore obsédée. Les Tahitiens occupent cette pause entre les deux séances d'himénés à des repas en plein air qui ne manquent pas de pittoresque. Parmi les dîneurs rangés en deux files parallèles le long des mets déposés sur des nappes rustiques en feuilles de bananier, on distingue çà et là des filles au type étrange dont les traits conservent quelques restes d'une beauté impressionnante et rare : elles font rêver aux belles créatures, saines et rieuses encore celles-là, qui s'offrirent aux matelots de Cook et de Bougainville. Le repas du soir offert au missionnaire est, comme celui de la matinée, très copieux ; lors de ces tournées de collecte, les indigènes offrent à leur pasteur, et en abondance, tout ce qu'ils ont de meilleur : poisson, cochon sauvage, volaille, légumes de toute sorte. A Tahiti on ne sert pas à table, comme dessert, les fruits du pays : l'habitude est de les manger seulement dans le cours de la journée, pour se rafraîchir.

La séance de nuit commence à l'apparition des premières étoiles et se prolonge jusqu'à l'aube du jour suivant. C'est pendant ces heures nocturnes que l'excitation des chanteurs atteint son paroxysme : comment les gosiers des indigènes y résistent-ils ? En dehors des chants d'himénés qui s'élèvent et retentissent à intervalles réguliers, sans pitié pour les trop délicates oreilles européennes, cette séance de nuit comporte, comme celle de la journée, des exhortations des pasteurs aux fidèles et une collecte supplémentaire. La récitation de versets de la Bible, à tour de rôle, par les indigènes les mieux instruits de leur religion, et un exercice spécial, celui des « sujets », tirés du même livre (la Bible est bien « le Livre » par excellence pour les Tahitiens : la majorité d'entre eux n'en connaissent pas d'autre), donnent de l'animation à la réunion. Le missionnaire choisit dans la Bible, le plus souvent dans l'Ancien Testament, un verset, une anecdote, une vérité morale, et à leur propos établit une sorte de questionnaire, auquel les indigènes doivent répondre, après réflexion. Cette partie du programme habituel de la collecte permet de mesurer le degré d'imbibition biblique auquel la cervelle de ces braves gens a été

soumise par leurs pasteurs : elle montre à quel point ils ont le goût des discussions théologiques. Cette fois, le sujet proposé était tiré de l'histoire de David. « Quel est le Goliath moderne ? » demandait-on ? C'est le diable, le mauvais esprit, et telle est la réponse que ces cerveaux enfantins étaient invités à trouver. De temps à autre, comme dans les meetings des revivals anglo-saxons, l'un des assistants se dressait soudain au milieu des groupes, et commençait à pérorer. Beaucoup de Tahitiens ont une réelle éloquence verbale, mais même sans comprendre leur langue on voit à leur seule attitude générale et à l'expression de leurs yeux qu'ils ont grand peine à s'en tenir à la question et à ne pas divaguer plus ou moins loin du fait. Mais la disposition aux joutes oratoires et à l'argutie raisonneuse est universelle dans les îles, et plus encore chez les indigènes des Touamotou que chez les autres. Tout à coup, sans raison apparente, discours et discussions s'arrêtent ; les himénés entonnent une hymne, et le chant religieux sur une musique profane reprend avec une telle frénésie que les pasteurs ont parfois quelque peine à l'arrêter et à ramener les fidèles à d'autres exercices.

A Tahiti, de même que les enfants des écoles préfèrent le chant à tout autre travail scolaire, ainsi les adultes, éternels enfants, tendent naturellement à réduire la pratique de leur religion à ces séances d'himénés. Jusqu'à l'aube ils chantent, infatigables : d'ordinaire les pasteurs se retirent vers minuit, mais leur troupeau continue de s'égosiller jusqu'au matin. Que de rythmes variés et inattendus dans la multiplicité des hymnes ! Quelques-uns déroutent tout à fait par leur bizarrerie et leur nouveauté : jamais, en aucun pays du monde, on n'a rien entendu d'analogue. L'harmonie imitative y tient une grande place : l'allure précipitée, tapageuse et sautillante d'un de ces chants évoquait à s'y méprendre le bruit d'une averse de grêle. L'impression générale que laisse une telle fête, c'est, en dehors de l'étrangeté musicale des morceaux, celle d'un vacarme assourdissant, d'une tempête de bruit : par moments on éprouve, dans la maison de chant, l'impérieux besoin de s'en aller, de prendre l'air, d'échapper à l'obsession de ces sons métalliques, qu'on dirait sortir d'incassables instruments de bronze. Rabelais, n'en doutons pas, eût qualifié d'horifique ce produit baroque de la combinaison, dans une île de la Polynésie, de la sauvagerie des instincts et de l'idéalisme chrétien : le chant religieux tahitien, qu'un savant amateur d'art populaire dans tous les pays du monde m'assurait être à son goût la plus inexplicablement émouvante de toutes les musiques primitives.

Le lendemain de cette soirée inoubliable, j'assistai dans un autre district, où se poursuivait la tournée du missionnaire, à des séances de chant pareilles, à l'accomplissement des mêmes exercices religieux. Mais là il y a moins de vie et d'animation que la veille : c'est en présence d'un très petit nombre d'assistants qu'a lieu la collecte. Le missionnaire fait passer à un groupe de petites filles un examen d'instruction religieuse : des questions sur la Bible en forment le fond. Elles ont l'air d'ignorer à peu près autant leur religion, les pauvres petites, que

les enfants des écoles le français. Des séries de questions se heurtent à un mutisme complet. Plusieurs de ces enfants ont des figures ingrates de petites sauvages dégradées : on sent qu'il doit être impossible d'en rien tirer. Dans la pauvre maison de chant de ce petit village isolé, à demi ravagé par le récent cyclone, on ne sent même plus autour de soi l'agitation bruyante d'hier, ce reste de vie qui se traduisait par une gesticulation rapide et la frénésie du chant. Pas d'hommes solides et forts, plus de ces filles au beau teint cuivré, à la magnifique chevelure noire lissée à l'huile de cocotier, qui au moins ont encore quelque apparence de santé. Les attitudes sont déjetées, les regards tournés vers la terre. Le plus triste de tous les spectacles, celui de l'enfance malade et d'avance condamnée, s'impose à la vue. Tout témoigne de la dégénérescence de la race, d'une population qui s'en va, tellement réduite désormais et détournée de son genre de vie normal, auquel elle ne pouvait renoncer sans dépérir, qu'on sent que sa disparition n'est plus qu'une question d'années. La journée s'écoule morne et vide : un prodigieux coucher de soleil est le seul événement qui en ait marqué le cours. La veille, un enfant est mort dans l'une des trois ou quatre pauvres huttes qui composent tout le village. Le missionnaire est allé rendre visite à ces pauvres gens : il les a trouvés dans un état d'hébétude indifférente, sans force même pour se lamenter. Dans le décor splendide des choses, tout ici est ruine, misère, décrépitude humaine : c'est bien Tahiti.

Au repas de midi, je me suis trouvé placé à côté du chef de district, un gros indigène un peu ivrogne, ressemblant beaucoup au type connu du roi Pomaré. La table a été dressée sous une sorte de hangar dont les piliers sont ornés de feuillage de cocotier. C'est la décoration habituelle des jours de fête, celle en particulier des maisons où doit avoir lieu un mariage. J'ai tenté d'obtenir des convives le plus de détails possible sur l'ancienne vie tahitienne, sur les souvenirs que ceux d'entre eux qui sont des vieillards ont pu conserver des vieilles traditions de l'île, des usages et des mœurs de l'époque qui a précédé la propagande chrétienne. Mais là comme ailleurs en d'autres circonstances j'ai constaté qu'en général les indigènes, surtout ceux qui sont des membres dévots de l'église, n'aiment point parler de ces choses, comme si l'évocation du passé de leur race les diminuait à leurs propres yeux. C'est que l'orgueil d'être chrétiens, d'avoir le même dieu que les maîtres blancs, existe très fort chez les pauvres Canaques, à qui les missionnaires, qui les traitent avec une bienveillance protectrice, sans les considérer comme leurs égaux, ont persuadé que la religion chrétienne faisait de tous les hommes des frères. Chose bizarre, c'est dans cet orgueil de sa religion que s'est réfugié tout ce qui peut être resté de fierté à cette race asservie : le patriotisme tahitien, s'il a jamais existé un sentiment qu'on puisse appeler de ce nom, prend aujourd'hui la forme d'un attachement superstitieux et entêté à des pratiques religieuses, et le chant frénétique des himénés en est l'expression naïve et bruyante, qui convient à ces grands enfants à peine dégagés de la sauvagerie. C'est ainsi que ces dévots vaniteux, et leurs pasteurs et leurs diacres bien plus encore que les simples fidèles, ont honte du

temps barbare où ils n'étaient pas encore chrétiens ; ils n'en parlent qu'à contre-cœur, et le peu qu'ils en disent est toujours influencé par le désir de faire apparaître sous un jour défavorable le passé de leur pays, ce passé païen dont ils ont horreur.

D'après eux, les rois indigènes avaient autrefois dans les îles un pouvoir tellement absolu qu'ils pouvaient s'arroger sans en demander la permission à leurs possesseurs la jouissance de toutes les terres, et avaient droit de vie et de mort sur tous leurs sujets. A cette époque, Tahiti était divisée en un petit nombre de districts, dont chacun était la propriété d'un des fétis, ou parents, du roi : leur autorité sur leur étroit domaine était si entière qu'un homme pouvait être mis à mort simplement pour avoir mis le pied sans autorisation dans un district voisin du sien. On est très fier à Tahiti d'affirmer que l'anthropophagie n'a jamais existé dans l'île : quoi qu'il en soit de cette question controversée, on n'en peut dire autant des sacrifices humains. Certaines familles étaient désignées spécialement pour fournir les victimes de ces fêtes sanglantes : c'était comme une caste de parias d'un autre genre. La famille n'était relevée de ce funèbre tribut que si l'un des membres ainsi désignés pour le sacrifice parvenait à vaincre à lui seul tous les guerriers envoyés par le roi pour le terrasser et le mettre à mort. Un homme assez fort pour sortir vainqueur d'une telle épreuve était gracié, et sa famille désormais épargnée. Une cruauté féroce apparaît parfois dans ces anciennes mœurs. Quand le roi se déplaçait en pirogue, affirma un pasteur indigène au missionnaire à l'un des repas de la collecte, la pirogue royale, aux endroits où l'on abordait, n'était pas arrimée en lieu sûr sur des troncs de cocotier couchés à terre, comme le sont aujourd'hui les embarcations indigènes, mais sur des corps humains d'enfants ou de femmes qu'on mettait à mort exprès dans ce but. En somme, les Tahitiens modernes, quand leurs missionnaires, les seuls blancs ou à peu près qui aient leur confiance, les interrogent, se déclarent heureux d'avoir connu la civilisation européenne, parce que celle-ci, si elle leur a apporté beaucoup de vices et de misères, leur a du moins donné deux choses : le christianisme et la liberté. L'établissement de la police et l'égalité des droits accordée à tous les a délivrés de la tyrannie de leurs rois, et pourtant la puissance de la tradition est si forte que malgré les exactions forcenées d'autrefois ils conservent encore pour les anciens membres de la famille royale un respect superstitieux.

Pauvres Tahitiens ! pauvres êtres naïfs et compliqués que Gauguin s'était mis à aimer comme on aime des enfants ! Ainsi, malgré l'arbitraire cynique des gendarmes et les exigences pécuniaires de l'administration, vous préférez la domination française à votre joyeuse existence instinctive d'autrefois, fête perpétuelle attristée seulement de temps à autre par les gestes meurtriers d'un tyran ! Dans cette façon de se représenter leur propre histoire, d'apprécier le changement de leur condition, de se glorifier vaniteusement, devant des Européens qui les méprisent, de leur accession à une civilisation supérieure qui ne les a pas pénétrés et dont ils secoueraient joyeusement les conventions,

demain s'ils le pouvaient, pour retourner à la brousse et peut-être au cannibalisme, c'est l'âme tout entière des indigènes de Tahiti qui se révèle, il me semble, âme à la fois orgueilleuse et asservie, conservant au fond d'elle une haine défiante du blanc, mais fière quand même que celui-ci veuille bien frayer de temps en temps avec ceux qu'il a abrutis et au besoin donner des « enfants blancs » à leurs femmes.

TABLE

INTRODUCTION.....	4
I. LE PACIFIQUE AUSTRAL.....	7
II. PREMIERES IMPRESSIONS.....	14
III. LES INDIGENES TAHITIENS.....	27
IV. TAHITI.....	38
V. LES EUROPEENS A TAHITI.....	50
VI. MOOREA.....	57
VII. LE CHRISTIANISME ET LA MUSIQUE POPULAIRE.....	75

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

Source :

(BnF) Bibliothèque
nationale de France

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE